

SENATE



SÉNAT

CANADA

Second Session
Forty-first Parliament, 2013-14-15

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

ABORIGINAL PEOPLES

Chair:

The Honourable DENNIS GLEN PATTERSON

Tuesday, April 21, 2015
Wednesday, April 22, 2015
Tuesday, May 5, 2015
Wednesday, May 6, 2015 (in camera)

Issue No. 13

*Thirty-ninth, fortieth, forty-first
and forty-second meetings:*

Study on challenges relating to
First Nations infrastructure on reserves

INCLUDING:
THE NINTH REPORT OF THE COMMITTEE
(Special Study Budget 2015-2016 — Challenges and
potential solutions relating to First Nations
infrastructure on reserves)

WITNESSES:
(See back cover)

Deuxième session de la
quarante et unième législature, 2013-2014-2015

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

PEUPLES AUTOCHTONES

Président :

L'honorable DENNIS GLEN PATTERSON

Le mardi 21 avril 2015
Le mercredi 22 avril 2015
Le mardi 5 mai 2015
Le mercredi 6 mai 2015 (à huis clos)

Fascicule n° 13

*Trente-neuvième, quarantième, quarante et unième
et quarante-deuxième réunions :*

Étude sur les problèmes liés à l'infrastructure
dans les réserves des Premières Nations

Y COMPRIS :
LE NEUVIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Budget d'étude spéciale 2015-2016 — Les problèmes,
et les solutions possibles, liés à l'infrastructure
dans les réserves des Premières Nations)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Dennis Glen Patterson, *Chair*

The Honourable Lillian Eva Dyck, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Beyak	Lovelace Nicholas
* Carignan, P.C. (or Martin)	Moore
* Cowan (or Fraser)	Ngo
Enverga	Raine
	Sibbeston
	Tannas

*Ex officio members
(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 12-5, membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Dyck replaced the Honourable Senator Watt (*May 5, 2015*).

The Honourable Senator Watt replaced the Honourable Senator Dyck (*May 5, 2015*).

The Honourable Senator Oh replaced the Honourable Senator Beyak (*April 22, 2015*).

The Honourable Senator Watt replaced the Honourable Senator Dyck (*April 20, 2015*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
PEUPLES AUTOCHTONES

Président : L'honorable Dennis Glen Patterson

Vice-présidente : L'honorable Lillian Eva Dyck

et

Les honorables sénateurs :

Beyak	Lovelace Nicholas
* Carignan, C.P. (ou Martin)	Moore
* Cowan (ou Fraser)	Ngo
Enverga	Raine
	Sibbeston
	Tannas

* Membres d'office
(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 12-5 du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénatrice Dyck a remplacé l'honorable sénateur Watt (*le 5 mai 2015*).

L'honorable sénateur Watt a remplacé l'honorable sénatrice Dyck (*le 5 mai 2015*).

L'honorable sénateur Oh a remplacé l'honorable sénatrice Beyak (*le 22 avril 2015*).

L'honorable sénateur Watt a remplacé l'honorable sénatrice Dyck (*le 20 avril 2015*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, April 21, 2015
(63)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:32 a.m., in room 160-S, Centre Block, the chair, the Honourable Dennis Glen Patterson, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Beyak, Enverga, Lovelace Nicholas, Moore, Ngo, Patterson, Raine, Sibbeston, Tannas and Watt (10).

In attendance: Julie Cool and Brittany Collier, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, February 25, 2014, the committee continued its study on challenges relating to First Nations infrastructure on reserves. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.*)

WITNESSES:*Macdonald-Laurier Institute:*

Ken Coates, Senior Fellow in Aboriginal and Northern Canadian Issues (by video conference).

First Nations Tax Commission:

C.T. (Manny) Jules, Chief Commissioner.

Mr. Coates and Mr. Jules each made a statement and, together, answered questions.

At 11:14 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, April 22, 2015
(64)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 6:49 p.m., in room 160-S, Centre Block, the chair, the Honourable Dennis Glen Patterson, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Enverga, Moore, Ngo, Oh, Patterson, Raine, Sibbeston, Tannas and Watt (9).

In attendance: Julie Cool and Brittany Collier, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 21 avril 2015
(63)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 32, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Dennis Glen Patterson (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Beyak, Enverga, Lovelace Nicholas, Moore, Ngo, Patterson, Raine, Sibbeston, Tannas et Watt (10).

Également présentes : Julie Cool et Brittany Collier, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 25 février 2014, le comité poursuit son étude sur les problèmes liés à l'infrastructure dans les réserves des Premières Nations. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :*Institut Macdonald-Laurier :*

Ken Coates, collaborateur émérite dans les dossiers des Autochtones et du Nord canadien (par vidéoconférence).

Commission de la fiscalité des premières nations :

C.T. (Manny) Jules, commissaire en chef.

MM. Coates et Jules font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 11 h 14, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 22 avril 2015
(64)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 18 h 49, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Dennis Glen Patterson (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Enverga, Moore, Ngo, Oh, Patterson, Raine, Sibbeston, Tannas et Watt (9).

Également présentes : Julie Cool et Brittany Collier, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, February 25, 2014, the committee continued its study on challenges relating to First Nations infrastructure on reserves. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.*)

WITNESSES:

All Nations Trust Company:

Paul Donald, Chief Executive Officer (by video conference).

The Usand Group:

Sean McCoshen, Chairman and Chief Executive Officer;

Erinn Mah, Chief Operating Officer.

Forrest Green RMC:

Murray Rowe, Jr., President.

Assembly of First Nations:

Richard Nerysoo, Member, Working Group on Natural Resources Development (by video conference).

Mr. Donald, Mr. McCoshen and Mr. Rowe each made a statement and, together with Ms. Mah, answered questions.

At 8:09 p.m., the committee suspended.

At 8:13 p.m., the committee resumed.

Mr. Nerysoo made a statement and answered questions.

At 8:54 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, May 5, 2015

(65)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:34 a.m., in room 160-S, Centre Block.

Members of the committee present: The Honourable Senators Beyak, Enverga, Moore, Ngo, Raine, Tannas and Watt (7).

In attendance: Julie Cool and Brittany Collier, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, February 25, 2014, the committee continued its consideration of the challenges and potential solutions relating to First Nations infrastructure on reserves. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.*)

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 25 février 2014, le comité poursuit son étude sur les problèmes liés à l'infrastructure dans les réserves des Premières Nations. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

All Nations Trust Company :

Paul Donald, chef de la direction (par vidéoconférence).

The Usand Group :

Sean McCoshen, président-directeur général;

Erinn Mah, chef des opérations.

Forrest Green RMC :

Murray Rowe, fils, président.

Assemblée des Premières Nations :

Richard Nerysoo, membre, Groupe de travail sur le développement des ressources naturelles (par vidéoconférence).

MM. Donald, McCoshen et Rowe font chacun une déclaration puis, avec Mme Mah, répondent aux questions.

À 20 h 9, la séance est suspendue.

À 20 h 13, la séance reprend.

M. Nerysoo fait une déclaration et répond aux questions.

À 20 h 54, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mardi 5 mai 2015

(65)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 34, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre.

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Beyak, Enverga, Moore, Ngo, Raine, Tannas et Watt (7).

Également présentes : Julie Cool et Brittany Collier, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 25 février 2014, le comité poursuit son étude sur les problèmes liés à l'infrastructure dans les réserves des Premières Nations. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

The clerk informed the committee of the unavoidable absences of the chair and deputy chair and presided over the election of an acting chair.

The Honourable Senator Raine moved:

That the Honourable Senator Tannas be the acting chair.

The question being put on the motion, it was adopted.

The acting chair took the chair.

WITNESSES:

First Nations Financial Management Board:

Harold Calla, Executive Chair.

Compliance Strategy Group:

John Kiedrowski, President.

Mr. Calla and Mr. Kiedrowski each made a statement and answered questions.

At 11:23 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, May 6, 2015
(66)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met in camera this day at 6:49 p.m., in room 160-S, Centre Block, the deputy chair, the Honourable Lillian Eva Dyck, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Beyak, Dyck, Enverga, Moore, Ngo, Raine and Tannas (7).

In attendance: Julie Cool and Brittany Collier, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, February 25, 2014, the committee continued its consideration of the challenges and potential solutions relating to First Nations infrastructure on reserves. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.*)

Pursuant to rule 12-16(1)(d), the committee considered a draft report.

It was agreed that senators' staff be permitted to stay in the room during in camera portions of the meeting.

It was agreed that the committee allow transcription of today's in camera meeting, that one copy be kept in the office of the clerk of the committee for consultation by committee members and the committee analysts, and that the transcript be destroyed by the

La greffière informe le comité de l'absence inévitable du président et du vice-président, et procède à l'élection d'un président suppléant.

L'honorable sénatrice Raine propose :

Que l'honorable sénateur Tannas soit président suppléant.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le président suppléant occupe le fauteuil.

TÉMOINS :

Conseil de gestion financière des Premières Nations :

Harold Calla, président du conseil d'administration.

Compliance Strategy Group :

John Kiedrowski, président.

MM. Calla et Kiedrowski font chacun une déclaration et répondent aux questions.

À 11 h 23, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 6 mai 2015
(66)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à huis clos, à 18 h 49, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Lillian Eva Dyck (*vice-présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Beyak, Dyck, Enverga, Moore, Ngo, Raine et Tannas (7).

Également présentes : Julie Cool et Brittany Collier, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 25 février 2014, le comité poursuit son étude sur les problèmes liés à l'infrastructure dans les réserves des Premières Nations. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'article 12-16(1)(d) du Règlement, le comité examine une ébauche de rapport.

On convient de permettre au personnel des sénateurs d'assister à la portion à huis clos de la séance.

Il est convenu que le comité autorise la transcription de la réunion à huis clos, qu'un exemplaire en soit conservé dans le bureau de la greffière du comité pour consultation par les membres du comité présents et les analystes du comité, puis que la

clerk when authorized to do so by the Subcommittee on Agenda and Procedure, but no later than at the end of this parliamentary session.

At 8:47 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

transcription soit détruite par la greffière dès qu'elle en recevra l'autorisation du Sous-comité du programme et de la procédure, au plus tard à la fin de la session parlementaire.

À 20 h 47, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, April 23, 2015

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples has the honour to present its

NINTH REPORT

Your committee, which was authorized by the Senate on Tuesday, February 25, 2014, to examine and report on challenges and potential solutions relating to First Nations infrastructure on reserves, respectfully requests funds for the fiscal year ending March 31, 2016.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi 23 avril 2015

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones a l'honneur de présenter son

NEUVIÈME RAPPORT

Votre comité, qui a été autorisé par le Sénat le mardi 25 février 2014 à examiner, en vue d'en faire rapport, les problèmes, et les solutions possibles, liés à l'infrastructure dans les réserves des Premières Nations, demande respectueusement des fonds pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 2016.

Conformément au Chapitre 3:06, article 2(1)c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

Le président,

DENNIS GLEN PATTERSON

Chair

**STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES**

**CHALLENGES AND POTENTIAL SOLUTIONS
RELATING TO FIRST NATIONS INFRASTRUCTURE
ON RESERVES**

**APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2016**

Extract from the *Journals of the Senate*, of Tuesday, February 25, 2014:

The Honourable Senator Patterson moved, seconded by the Honourable Senator Bellemare:

That the Standing Senate Committee Aboriginal Peoples be authorized to examine and report on challenges and potential solutions relating to First Nations infrastructure on reserves, including, but not limited to:

- (a) housing;
- (b) community infrastructure (such as water and wastewater treatment, schools and other community buildings); and
- (c) innovative opportunities for financing and more effective collaborative strategies;

That the papers and evidence received and taken and work accomplished by the committee during the Second Session of the Forty-first Parliament, as part of its study on the federal government's constitutional, treaty, political and legal responsibilities to First Nations, Inuit and Metis peoples and on other matters generally relating to the Aboriginal Peoples of Canada, as authorized by the Senate on November 21, 2013, form part of the papers and evidence received and taken for the purposes of this study; and

That the committee submit its final report no later than December 31, 2015 and that the committee retain all powers necessary to publicize its findings for 180 days after the tabling of the final report.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Gary W. O'Brien

Clerk of the Senate

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
PEUPLES AUTOCHTONES**

**LES PROBLÈMES, ET LES SOLUTIONS POSSIBLES,
LIÉS À L'INFRASTRUCTURE DANS LES RÉSERVES
DES PREMIÈRES NATIONS**

**DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT
LE 31 MARS 2016**

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 25 février 2014 :

L'honorable sénateur Patterson propose, appuyé par l'honorable sénatrice Bellemare,

Que le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones soit autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, les problèmes, et les solutions possibles, liés à l'infrastructure dans les réserves des Premières Nations, notamment :

- a) le logement;
- b) l'infrastructure communautaire (comme le traitement des eaux et des eaux usées, les écoles et autres bâtiments communautaires);
- c) les possibilités novatrices de financement et de stratégies de collaboration plus efficaces;

Que les documents reçus, les témoignages entendus, et les travaux accomplis par le comité sur ce sujet durant la deuxième session de la quarante et unième législature dans le cadre de son étude sur les responsabilités constitutionnelles, conventionnelles, politiques et juridiques du gouvernement fédéral à l'égard des Premières Nations, des Inuits et des Métis et d'autres questions générales relatives aux peuples autochtones du Canada, que le Sénat a autorisée le 21 novembre 2013, fassent partie des documents reçus et des témoignages entendus dans le cadre de la présente étude;

Que le comité soumette son rapport final au plus tard le 31 décembre 2015 et qu'il conserve tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions dans les 180 jours suivant le dépôt du rapport final.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

SUMMARY OF BUDGET

General Expenses	\$16,250
TOTAL	\$16,250

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples on Tuesday, February 24, 2015.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Date	The Honourable Senator Dennis Glen Patterson Chair, Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples
------	---

Date	The Honourable Senator Pierre Claude Nolin Chair, Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration
------	---

GENERAL ESTIMATE OF THE TOTAL COST OF THE SPECIAL STUDY

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(2) of the *Senate Administrative Rules*.

The total expected cost of this study is \$375,310.

The Committee does not expect to submit any other budget authorization requests beyond the present one in connection with this special study.

SOMMAIRE DU BUDGET

Dépenses générales	16 250 \$
TOTAL	16 250 \$

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones le mardi 24 février 2015.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date	L'honorable sénateur Dennis Glen Patterson Président du Comité sénatorial permanent des peuples autochtones
------	---

Date	L'honorable sénateur Pierre Claude Nolin Président du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration
------	--

ÉTAT ESTIMATIF GÉNÉRAL DU COÛT TOTAL DE L'ÉTUDE SPÉCIALE

Conformément au chapitre 3:06, article 2(2) du *Règlement administratif du Sénat*.

Le budget total anticipé pour cette étude est 375 310 \$.

Le Comité n'a pas l'intention de présenter d'autres demandes de budget en plus de celle qui est en cours relativement à cette étude spéciale.

STANDING SENATE COMMITTEE ON ABORIGINAL PEOPLES
CHALLENGES AND POTENTIAL SOLUTIONS RELATING TO FIRST NATIONS INFRASTRUCTURE ON RESERVES
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2016

GENERAL EXPENSES

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

1. Communications consultant - graphic designer (0303)	13,000	
Sub-total		\$13,000

ALL OTHER EXPENDITURES

OTHER

1. Miscellaneous expenses (0798)	250	
----------------------------------	-----	--

PRINTING

2. Printing (0321)	3,000	
Sub-total		\$3,250

Total		\$16,250
--------------	--	-----------------

The Senate Administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk,
Committees Directorate

Date

Bonnie Marga, Comptroller, Finance and Procurement
Directorate

Date

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES PEUPLES AUTOCHTONES
LES PROBLÈMES, ET LES SOLUTIONS POSSIBLES, LIÉS À L'INFRASTRUCTURE DANS LES RÉSERVES
DES PREMIÈRES NATIONS

EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2016

DÉPENSES GÉNÉRALES

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES

1. Consultant en communication - graphiste (0303)	13 000
Sous-total	13 000 \$

AUTRES DÉPENSES

AUTRES

1. Frais divers (0798)	250
------------------------	-----

IMPRESSION

2. Impressions (0321)	3 000
Sous-total	3 250 \$

Total **16 250 \$**

L'Administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale,
Direction des comités

Date

Bonnie Marga, contrôleur, Direction des finances et de
l'approvisionnement

Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, April 23, 2015

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2016, for the purpose of its special study on challenges and potential solutions relating to First Nations infrastructure on reserves, as authorized by the Senate on Tuesday, February 25, 2014. The said budget is as follows:

Aboriginal Peoples (First Nations infrastructure on reserves)

General Expenses	\$ <u>16,250</u>
Total	\$ <u><u>16,250</u></u>

Respectfully submitted,

Le vice-président,

GEORGE J. FUREY

Deputy Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 23 avril 2015

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2016 aux fins de leur étude spéciale sur les problèmes et les solutions possibles, liés à l'infrastructure dans les réserves des Premières Nations, tel qu'autorisé par le Sénat le mardi 25 février 2014. Ledit budget se lit comme suit:

Peuples autochtones (infrastructure dans les réserves des Premières nations)

Dépenses générales	16 250 \$
Total	<u><u>16 250 \$</u></u>

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, April 21, 2015

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:32 a.m. to study challenges relating to First Nations infrastructure on reserves.

Senator Dennis Glen Patterson (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Bonjour. Welcome to all honourable senators and members of the public who are watching this meeting of the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples either here in this room or via CPAC or the Web.

I'm Dennis Patterson from Nunavut. Our mandate in this committee is to examine legislation and matters relating to the Aboriginal peoples of Canada generally. This morning we're hearing testimony on a specific order of reference authorizing us to examine and report on challenges and potential solutions relating to infrastructure on reserves, including housing, community infrastructure and innovative opportunities for financing, as well as more effective collaborative strategies.

We have completed our hearings on housing and are in the last stages now of our study on infrastructure.

Today I'm pleased that we'll hear from two witnesses. Here with us in Ottawa is a familiar face to our committee, C.T. Manny Jules, Chief Commissioner of the First Nations Tax Commission. Welcome back.

Joining us by video conference from New York City is Ken Coates, Senior Fellow in Aboriginal and Northern Canadian Issues with the Macdonald-Laurier Institute.

Before proceeding to testimony, I would like to go around the table and ask members of the committee to introduce themselves.

Senator Moore: Good morning. Wilfred Moore from Nova Scotia.

Senator Lovelace Nicholas: Sandra Lovelace, New Brunswick.

Senator Watt: Senator Watt from Nunavik.

Senator Sibbeston: I'm Nick Sibbeston from the Northwest Territories.

Senator Beyak: Good morning. Senator Lynn Beyak from Ontario.

Senator Enverga: Tobias Enverga from Ontario.

Senator Tannas: Scott Tannas from Alberta.

The Chair: Thank you, colleagues.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 21 avril 2015

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 32, pour étudier les problèmes liés à l'infrastructure dans les réserves des Premières Nations.

Le sénateur Dennis Glen Patterson (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonjour. J'aimerais souhaiter la bienvenue à tous les sénateurs ainsi qu'aux membres du public qui assistent à cette séance du Comité sénatorial permanent des peuples autochtones ou qui la regardent sur la chaîne CPAC ou sur le Web.

Je m'appelle Dennis Patterson, sénateur du Nunavut. Le mandat de notre comité consiste à examiner les projets de loi et les questions qui touchent les peuples autochtones du Canada en général. Ce matin, nous allons entendre des témoignages dans le contexte d'un ordre de renvoi précis nous autorisant à examiner, en vue d'en faire rapport, les problèmes et les solutions possibles liés à l'infrastructure dans les réserves, notamment pour ce qui est du logement, des infrastructures communautaires, des options de financement novatrices et des stratégies de collaboration plus efficaces.

Nous avons terminé nos audiences sur la question du logement, et nous en sommes maintenant aux dernières étapes de notre étude sur l'infrastructure.

Nous entendrons aujourd'hui deux témoins, et j'en suis ravi. Nous accueillons tout d'abord, ici même dans la pièce, un témoin que nous connaissons bien : M. C.T. Manny Jules, commissaire en chef de la Commission de la fiscalité des Premières Nations. Nous sommes ravis de vous revoir.

Notre deuxième témoin comparaît devant nous par vidéoconférence à partir de New York. Il s'agit de M. Ken Coates, collaborateur émérite dans les dossiers des Autochtones et du Nord canadien à l'Institut Macdonald-Laurier.

Avant que nous commencions à entendre les témoins, j'invite les membres du comité à se présenter.

Le sénateur Moore : Bonjour. Wilfred Moore, de la Nouvelle-Écosse.

La sénatrice Lovelace Nicholas : Sandra Lovelace, Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Watt : Sénateur Watt, du Nunavik.

Le sénateur Sibbeston : Je m'appelle Nick Sibbeston, des Territoires du Nord-Ouest.

La sénatrice Beyak : Bonjour. Sénatrice Lynn Beyak, de l'Ontario.

Le sénateur Enverga : Tobias Enverga, de l'Ontario.

Le sénateur Tannas : Scott Tannas, de l'Alberta.

Le président : Merci, chers collègues.

Witnesses, thank you very much for appearing to assist the committee, and we look forward to your presentations. They will be followed by questions from the senators. Perhaps we could begin, please, with Mr. Coates, to be followed by Mr. Jules.

Mr. Coates, please proceed.

Ken Coates, Senior Fellow in Aboriginal and Northern Canadian Issues, Macdonald-Laurier Institute: Thank you, everybody. It's an honour to be with you today and to have a chance to speak to you. I understand I have but a few short minutes to summarize my thoughts. It's a particular honour to be with Chief Manny Jules, whose work has been fundamental in changing our attitudes about exactly the issues we're talking about.

Some very quick context: The new rules that have emerged around resource development and Aboriginal rights generally have provided this country with the first chance, really since Confederation, to create an opportunity to share prosperity with First Nations, Inuit and Metis people. We had opportunities in the past. They were not taken advantage of.

But we now have rules. We have the new rules about duty to consult and accommodate, and revenue sharing, which is a reality in many parts of the country. We have Aboriginal economic development corporations, over 250 of them, which collectively have several billions of dollars in assets. In fact, First Nations, Metis and Inuit communities have investable own-source revenue and investable assets of substantial sums for the very first time, really, in Canadian history.

The challenge that you have addressed here about on-reserve infrastructure development is perhaps one of the most fundamental that we face as a country and with indigenous peoples generally.

First off, identify one reality, and that is geographic luck. Individual indigenous communities may be close to a major city, close to a resource, close to an attractive tourism kind of destination, and geographic luck can create opportunities, but geographic bad luck could have exactly the opposite effect. Being too far away, through no fault of the indigenous communities, being isolated way off the road system and what have you, can create substantial challenges for the supply and support of those particular populations.

In those locations on those reserves, those settlements, there are very few investment opportunities and economic development opportunities, and we see some very innovative approaches by very isolated communities. I'm from the Yukon, and looking at what they've done in places like Old Crow is truly impressive, where they've looked at the off-reserve opportunities to build

Messieurs, je vous remercie beaucoup de comparaître pour aider le comité dans le cadre de son étude. Nous avons hâte d'entendre vos exposés. Les sénateurs vous poseront des questions par la suite. Nous pourrions commencer par entendre M. Coates, qui sera suivi de M. Jules.

Monsieur Coates, allez-y, s'il vous plaît.

Ken Coates, collaborateur émérite dans les dossiers des Autochtones et du Nord canadien, Institut Macdonald-Laurier : Merci à tous. C'est un honneur pour moi d'être parmi vous aujourd'hui et d'avoir l'occasion de vous parler. Je crois comprendre que je n'ai que quelques minutes pour résumer ma pensée. C'est d'autant plus un honneur pour moi de comparaître avec le chef Manny Jules, dont le travail est à la base de notre changement d'attitudes sur les enjeux dont il est question aujourd'hui.

Je vais très rapidement vous parler du contexte. Les nouvelles règles sur la mise en valeur des ressources et les droits des Autochtones en général ont donné pour la première fois au pays, depuis la Confédération, la possibilité de partager sa prospérité avec les Premières Nations, les Inuits et les Métis. Des occasions s'étaient déjà présentées dans le passé, mais elles n'avaient pas été saisies.

Or, nous avons maintenant des règles. Nous avons de nouvelles règles sur l'obligation de consulter et d'accommoder et sur le partage des revenus, ce qui existe dans bien des régions du pays. Plus de 250 sociétés de développement économique autochtones ont, collectivement, plusieurs milliards de dollars d'actifs. En fait, pour la toute première fois dans l'histoire du Canada, des collectivités de Premières Nations, de Métis et d'Inuits ont des revenus autonomes et des actifs pouvant être investis qui représentent des sommes substantielles.

Le problème lié au développement de l'infrastructure dans les réserves dont il est question ici est peut-être l'un des plus importants auxquels notre pays et l'ensemble des peuples autochtones sont confrontés.

Tout d'abord, il y a un facteur, et c'est la chance du point de vue de l'emplacement géographique. Certaines collectivités autochtones vivent près d'une grande ville, d'une ressource, d'une destination qui attire les touristes, et une position géographique avantageuse peut donc créer des possibilités. Or, une position géographique désavantageuse a exactement l'effet contraire. Les collectivités qui sont trop éloignées, involontairement, et qui vivent loin du réseau routier, par exemple, peuvent faire face à d'importantes difficultés sur le plan des ressources et de l'aide qui leur sont fournies.

Il existe très peu de possibilités d'investissements et de développement économique dans ces peuplements autochtones, et certaines collectivités très éloignées adoptent des solutions très novatrices. Je viens du Yukon, et je suis vraiment impressionné par ce qu'on réalise dans des endroits comme Old Crow, où la collectivité examine les possibilités d'accumuler du capital qui

capital, have done extremely well in creating wealth for themselves, for the community as a whole, and have used the off-reserve wealth as a way of developing on-reserve activity.

There's another phenomenon that we should also take into account, and that is the off-reserve migration of large numbers of Aboriginal folks. We end up with a bit of a false dichotomy here where we assume that people are either on reserve or off reserve, and in fact many First Nations, Inuit and Metis people are sort of both. They have part of their feet in their reserve community and traditional settlement, but also are in the larger centres and perhaps in the South.

But the populations are moving, and in fact there are some communities in Saskatchewan, for example, where they've decided not to invest their own money much on reserve. They don't see economic opportunity there, and actually images are emerging of the reserve as a ceremonial hearth, a summer retreat, a place to go back for important ceremonial activities.

We also know that in order to sustain infrastructure in these communities, we need substantial economic stability. The communities that have a solid economic foundation in terms of work and in terms of other opportunities can sustain the infrastructure; in other places you get a development of new facilities, new houses or what have you, but general poverty in the community and a lack of economic opportunity make it difficult to maintain that infrastructure as we move forward.

We end up having — and this is I'm sure something you all talked about a great deal — a large deficit on reserves in many instances. The housing deficit across Canada in Aboriginal communities is a serious one. We have significant problems with water supply. The Internet, everybody knows, is a foundation for the new economy and the new society, yet the services to some of the isolated communities are subpar, to put it gently and politely. We have significant problems with road access.

What I actually see happening, and perhaps we can discuss this, is we have not in this country made a clear declaration of what our standards and expectations are. We do not have uniform national standards for the basic infrastructure in our communities. We do not seem to have trouble with the idea that an isolated community should struggle with water and should not have proper Internet access.

I draw your attention — and some may have been there — to conditions in places like Norway. The Government of Norway made a decision many years ago, and not in just in the years of resource wealth, that all communities should have the same access to infrastructure so that their roads would be paved and not

s'offrent à l'extérieur des réserves, réussit extrêmement bien à créer de la richesse pour l'ensemble de la collectivité et utilise cette richesse pour stimuler le développement économique dans la réserve.

Il y a un autre phénomène que nous devrions prendre en considération : la migration d'un grand nombre d'Autochtones hors des réserves. Nous nous retrouvons avec une fausse dichotomie en quelque sorte. C'est-à-dire que nous tenons pour acquis que les gens vivent soit dans une réserve, soit en dehors d'une réserve alors qu'en fait, pour bon nombre de peuples des Premières Nations, d'Inuits et de Métis, les deux réalités s'appliquent. Ils vivent en partie dans leur réserve, et en partie dans les grands centres et peut-être dans le Sud.

Toutefois, les populations se déplacent et en fait, certaines collectivités, en Saskatchewan par exemple, ont décidé de ne pas investir beaucoup dans leur réserve. Elles n'y voient pas de possibilités économiques et elles commencent à voir la réserve comme un centre cérémoniel, un lieu de détente estivale, un endroit où l'on retourne pour participer à des activités cérémonielles importantes.

Nous savons également que dans ces collectivités, une grande stabilité économique est essentielle au maintien de l'infrastructure. Les collectivités qui ont des bases économiques solides sur le plan de l'emploi et d'autres possibilités peuvent soutenir l'infrastructure; ailleurs, on construit de nouvelles installations, de nouvelles maisons, et cetera, mais la situation de pauvreté générale dans la collectivité et un manque de débouchés économiques font en sorte qu'il est difficile de maintenir cette infrastructure avec le temps.

Dans bien des cas — et je suis certain que vous en avez discuté longuement —, nous finissons par nous retrouver avec un déficit important dans les réserves. Le manque de logement dans les collectivités autochtones au Canada est grave. Nous avons des problèmes importants liés à l'approvisionnement en eau. Tout le monde sait que l'accès à Internet est un pilier de la nouvelle économie et de la nouvelle société, mais les services offerts à certaines collectivités éloignées sont de qualité inférieure, pour dire les choses gentiment et poliment. Nous avons des problèmes importants sur le plan de l'accès routier.

En fait, ce que je constate — et nous pourrions en discuter —, c'est que dans notre pays, nous n'avons pas de normes claires et nous n'avons pas exprimé nos attentes. Il n'y a pas de normes nationales uniformes sur l'infrastructure de base de nos collectivités. Le fait qu'une collectivité isolée a de la difficulté à s'approvisionner en eau et à accéder à Internet ne semble pas nous poser problème.

J'attire votre attention sur les conditions qui existent dans des pays comme la Norvège — certains y sont déjà peut-être allés. Il y a de nombreuses années, le gouvernement norvégien a pris la décision de veiller à ce que toutes les collectivités aient également accès à l'infrastructure, et ce, pas seulement quand les ressources

potholed, and they would have decent housing and support facilities in terms of hospitals and other community assets.

More generally in Canada, we have not yet really settled on the idea that Aboriginal people should have the same equality of opportunity that other Canadians have. I think infrastructure becomes a symbol of exactly those kinds of problems.

On the positive side, we are seeing new models emerging, new attitudes towards indigenous property development and ownership and a re-emergence of co-ops, which are important in the Arctic. Our colleagues in the Far North will know this very well. The co-op model has great potential — community ownership generally.

The hidden gem in all of this is that a lot of Aboriginal communities are developing own-source revenue. They have found ways, beyond the official sort of transfers that occur even through resource revenue sharing, that are actually involved through economic development corporations and major business operations and are producing substantial amounts of own-source revenue that they can use for the long-term stability of their community. They have the capacity to invest back in local facilities — houses, for example — particularly building community assets in the form of new business operations, community centres and what have you.

To wrap up my introductory comments — I was told to keep them to five minutes — I think we have not yet had a real national debate about who pays for the infrastructure, and what part is appropriately left to government, the federal government, territorial and provincial governments; to what degree the infrastructure is connected with regional assets, for example, regional governments in terms of road facilities, water supplies, fire protection, and what have you; and what sort of formal expectations are with Aboriginal communities, both as individuals, the people within the communities in terms of providing their own housing, and the responsibility of the community as a whole, particularly as they now have these investable assets and own-source revenues.

I'll end with a final point that is one I'm sure you've discussed at great length. The location of many of the Aboriginal communities in this country is a severe challenge with the high cost of getting supplies into remote communities, difficulty providing services in areas without ready road access, serious challenges related to weather and extreme conditions, particularly in the Far North, and a level of cost that no community, Aboriginal or non-Aboriginal, could ever address in terms of their own economic resources and possibilities.

sont abondantes : les routes seraient pavées, sans nids-de-poule, les logements seraient convenables et tous auraient accès à des hôpitaux et à d'autres biens communautaires.

De façon plus générale, au Canada, l'idée selon laquelle les peuples autochtones devraient avoir les mêmes possibilités que les autres Canadiens ne s'est pas encore vraiment imposée. À mon sens, l'infrastructure témoigne justement de ces types de problèmes.

Concernant les éléments positifs, de nouveaux modèles font leur apparition; on remarque de nouvelles attitudes par rapport à l'aménagement immobilier et à la propriété foncière des Autochtones et il y a une résurgence du modèle coopératif, ce qui est important dans l'Arctique. Nos collègues qui se trouvent dans le Grand Nord le savent très bien. Le potentiel du modèle coopératif — de la propriété collective en général — est énorme.

Ce qui est positif dans tout cela, c'est que bon nombre de collectivités autochtones génèrent elles-mêmes des revenus. Elles ont trouvé des moyens, au-delà des transferts qui existent même dans le cadre du partage des recettes de l'exploitation des ressources, où des sociétés de développement économique et des entreprises importantes jouent un rôle, et elles génèrent des sommes importantes de revenus autonomes qu'elles peuvent utiliser pour assurer leur stabilité à long terme. Elles ont la capacité de réinvestir dans les installations locales — les logements, par exemple — en particulier dans la construction de biens communautaires, sous la forme de nouvelles activités commerciales, de centres communautaires, et cetera.

Avant de terminer mon exposé — on m'a dit qu'il ne devait pas dépasser cinq minutes —, je veux dire qu'à mon avis, nous n'avons pas encore tenu de véritable débat national quant à savoir qui doit payer pour l'infrastructure et quelle partie doit relever du gouvernement fédéral et des territoires et des provinces; jusqu'à quel point l'infrastructure se rattache aux biens régionaux, par exemple pour ce qui est des installations routières, des sources d'approvisionnement en eau et de la protection contre l'incendie; et quelles sont les attentes concernant les collectivités autochtones en tant qu'individus — les membres des collectivités, pour ce qui est de se procurer leurs propres logements —, et la responsabilité des collectivités dans leur ensemble, d'autant plus qu'elles ont maintenant des actifs à investir et des revenus autonomes.

Je vais conclure en parlant d'un sujet dont vous avez longuement discuté, j'en suis sûr. Les lieux où vivent bon nombre de collectivités autochtones dans notre pays représentent un défi de taille compte tenu des coûts du transport de ressources dans les collectivités éloignées, de la difficulté à fournir des services dans des régions qui n'ont pas facilement accès aux routes, des problèmes graves liés au temps qu'il fait et aux conditions extrêmes — surtout dans le Grand Nord — et des coûts qu'aucune collectivité, autochtone ou non autochtone ne pourrait éponger par ses propres ressources et possibilités économiques.

Finally, we have a challenge as Canadians to take responsibility for ensuring that we have equality of opportunity and uniform national standards for infrastructure and that Aboriginal people in this country have the same level of support and facilities that non-Aboriginal people generally take for granted. Thank you.

The Chair: Thank you very much, Mr. Coates.

We'll now go to Manny Jules's presentation. I ask committee members to hold their questions until we've heard from both presenters, please.

C.T. (Manny) Jules, Chief Commissioner, First Nations Tax Commission: Honourable senators, good morning. I am the Chief Commissioner of the First Nations Tax Commission.

It is an honour to be invited back to appear before this committee to provide practical suggestions to important questions. Why are our people so poor? Why aren't the original inhabitants sharing the wealth of this country? Why does First Nation community infrastructure lag behind the rest of Canada, and why don't First Nations people support resource development more strongly?

As I have said before, the answers to these questions are simple: We have been legislatively and fiscally pushed to the margins of the Canadian federation. Whenever there is resource development in Canada, such as a new mine, there are two types of benefits. First, there are economic benefits which flow to individuals in the form of jobs, contracts and profits. Second, there are fiscal benefits that flow to governments in the form of taxes that are used to improve infrastructure, housing, health, education and other services. Tax revenues allow Canadians to realize more economic benefits from resource development.

First Nations, because of recent court cases, are starting to generate economic benefits. However, very few are generating fiscal benefits from resource development, particularly direct benefits, meaning revenues.

Not only are we not getting direct benefits, but our indirect benefits, meaning transfers, are capped. The result is that our infrastructure, health, education and housing are well below national standards. We have to create a fiscal benefit for First Nations so that when development comes to their territory, they also get direct revenues.

Enfin, en tant que Canadiens, nous avons un défi à surmonter : assumer la responsabilité de garantir l'égalité des chances et d'adopter des normes nationales uniformes pour l'infrastructure et nous assurer que les peuples autochtones de notre pays bénéficient de l'aide et des installations équivalentes qui sont à celles que les non-Autochtones ont et tiennent généralement pour acquises. Merci.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Coates.

C'est maintenant au tour de M. Manny Jules de présenter son exposé. Je demande aux membres du comité d'attendre qu'il ait terminé avant de poser des questions à nos deux témoins, s'il vous plaît.

C.T. (Manny) Jules, commissaire en chef, Commission de la fiscalité des premières nations : Bonjour, honorables sénateurs. Je suis le commissaire en chef de la Commission de la fiscalité des premières nations.

C'est un honneur pour moi d'avoir été invité une fois de plus à comparaître devant votre comité pour faire des suggestions pratiques relativement à des questions importantes. Pourquoi nos peuples sont-ils si pauvres? Pourquoi les habitants d'origine du Canada n'ont-ils pas une part des richesses du pays? Pourquoi la situation de l'infrastructure des collectivités des Premières Nations n'équivaut-elle pas à celle du reste du Canada, et pourquoi les peuples des Premières Nations n'appuient-ils pas plus fortement la mise en valeur des ressources?

Comme je l'ai déjà dit, les réponses à ces questions sont simples : sur les plans législatif et fiscal, nous avons été poussés en marge de la fédération canadienne. Au Canada, chaque projet de développement des ressources — lorsqu'on exploite une nouvelle mine, par exemple —, produit deux types d'avantages. Premièrement, il y a les avantages économiques qui profitent aux individus sous forme d'emplois, de contrats et de profits. Deuxièmement, il y a les avantages fiscaux qu'en retirent les gouvernements sous forme de taxes et d'impôts qui sont utilisés pour améliorer la situation de l'infrastructure, du logement, de la santé, de l'éducation et d'autres services. Les recettes fiscales permettent aux Canadiens de mieux profiter financièrement de la mise en œuvre des ressources.

En raison de décisions qui ont été rendues récemment par des tribunaux, les Premières Nations commencent à générer des avantages économiques. Cependant, très peu d'entre elles produisent des avantages fiscaux par la mise en valeur des ressources, en particulier des avantages directs, c'est-à-dire des revenus.

Non seulement nous n'en tirons pas d'avantages directs, mais nos avantages indirects, c'est-à-dire les transferts, sont plafonnés. Il en résulte que notre situation quant à l'infrastructure, la santé, l'éducation et le logement est bien inférieure aux normes nationales. Il nous faut créer un avantage fiscal pour les Premières Nations, de sorte qu'elles puissent elles aussi bénéficier des revenus directs découlant des projets de développement qui sont menés sur leur territoire.

Some are proposing that provincial governments share their revenues derived from resource development with First Nations. This is a good start, but sharing revenues is not as good as tax jurisdiction.

I know first-hand that tax jurisdiction is the key. For the last 40 years, I have worked to establish First Nations tax jurisdiction. My home, Tk'emlúps te Secwepemc, was the first community in Canada to have a revenue sharing agreement with the provincial government. My brother helped negotiate that agreement.

What I am going to say now may surprise you: We have never viewed royalty sharing as our end goal for the best solution to sharing in fiscal benefits. The best solution is, and always has been, to implement our tax jurisdiction. First Nation tax jurisdiction has existed and was practised long before contact. As the Supreme Court stated in 1995, our tax jurisdiction is an inherently governmental power.

For the past 20 years, First Nations have been successful in establishing property tax and sales tax jurisdictions across Canada. These revenues have improved community services and infrastructure. These jurisdictions have been established in a coordinated and efficient way with the federal and provincial governments through legislation and with the support of the Tax Commission.

Extending our tax jurisdiction to resource projects could help remove much of the opposition and uncertainty about resource projects in British Columbia and elsewhere in Canada. It could provide the necessary revenues to finally close the existing infrastructure, service and economic gaps.

We shouldn't be talking about sharing a tax that was developed by a provincial government over a limited range of projects. We should be talking about a transparent First Nation tax, an Aboriginal resource tax, and how both the federal and provincial governments should vacate some of their tax room so that we don't tax investment out of existence, and here is why.

First, court decisions have moved us past fighting about title and rights into a new era of First Nation ownership and jurisdiction. Tax is the blood of government. This is how we begin to restore our place in the federation. It is the place to start a new fiscal relationship with Canada.

Second, royalty sharing doesn't work for many types of projects, such as pipelines. There is no relevant royalty, and most of the fiscal benefits may be enjoyed by the federal or provincial government.

Des gens proposent que les gouvernements provinciaux partagent avec les Premières Nations une part des revenus qu'ils tirent de la mise en œuvre des ressources. C'est un bon début, mais le partage des revenus n'équivaut pas à une compétence fiscale.

Je suis bien placé pour dire que la solution, c'est l'obtention d'une compétence fiscale. Au cours des 40 dernières années, j'ai travaillé à l'établissement d'une telle compétence pour les Premières Nations. Ma collectivité, la bande Tk'emlúps te Secwepemc, a été la première du pays à conclure un accord de partage des revenus avec le gouvernement provincial. Mon frère a participé aux négociations qui ont mené à l'accord.

Je vais maintenant dire quelque chose qui risque de vous surprendre : nous n'avons jamais considéré le partage des redevances comme un objectif ultime, comme la meilleure solution pour le partage des avantages fiscaux. La meilleure solution, depuis toujours, c'est la mise en place d'une compétence fiscale. Nous, les Premières Nations, avons une compétence fiscale bien avant notre premier contact avec les Européens. Comme l'a dit la Cour suprême en 1995, notre pouvoir de taxation est un pouvoir proprement gouvernemental.

Au cours des 20 dernières années, des Premières Nations de partout au pays sont parvenues à établir des compétences sur l'impôt foncier et la taxe de vente. Ces revenus ont permis d'améliorer les services communautaires et l'infrastructure. Ces compétences ont été établies de façon coordonnée et efficace en collaboration avec les gouvernements fédéral et provinciaux par des mesures législatives et avec l'aide de la Commission de la fiscalité.

Élargir notre compétence fiscale pour qu'elle s'applique aux projets d'exploitation des ressources atténuerait en grande partie l'opposition à ces projets et l'incertitude des gens en Colombie-Britannique et partout ailleurs au pays. Cela ferait en sorte qu'on aurait les revenus nécessaires pour enfin corriger les lacunes sur le plan de l'infrastructure, des services et de l'économie.

Il ne devrait pas être question du partage d'une taxe qui a été créée par un gouvernement provincial pour un nombre limité de projets. Il nous faut parler d'une taxe transparente des Premières Nations, d'une taxe autochtone sur les ressources, et de la façon dont les gouvernements fédéral et provinciaux devraient libérer de l'espace fiscal, de sorte que les investissements ne disparaissent pas, et je vais vous expliquer pourquoi.

Premièrement, les décisions rendues par les tribunaux ont permis aux Premières Nations de ne plus avoir à lutter pour obtenir des titres et des droits et de passer à une ère de propriété et de compétence. Ce sont les taxes et les impôts qui font vivre les gouvernements. C'est le moyen pour nous de rétablir notre place au sein de la fédération. C'est le point de départ d'une nouvelle relation financière avec le Canada.

Deuxièmement, dans bon nombre de types de projets, comme les projets de pipelines, le partage des redevances n'est pas applicable. Il n'y a pas de redevance pertinente, et ce sont les gouvernements fédéral et provinciaux qui profitent de la plupart des avantages fiscaux.

Third, revenue potential of royalties is determined by a provincial government, not us. So if they want to offer a royalty holiday, and we're sharing revenues, we're not going to get a cent while that holiday is in effect. If they want to shift the incidence of taxation from royalties to the corporate tax, First Nations will get less.

Fourth, the process of negotiating financial agreements with resource companies is what I call pseudo-taxation. It is enormously inefficient and even destructive. It's time-consuming, creates uncertainty, and ultimately can kill deals and investment. This should be replaced with a transparent, pre-specified and administratively efficient tax.

Fifth, and this point needs to be raised by provincial governments as well, with royalty sharing, provincial governments give up some tax room to First Nations, but why should all the vacated tax room come from provincial governments?

Provincial governments are the ones facing the biggest fiscal challenge over the next 30 years. First Nations are a federal responsibility, not a provincial one. Many resource and resource infrastructure projects span multiple provinces, so royalty sharing by one province doesn't work well.

The federal government will be a big fiscal winner if we reduce the liabilities associated with First Nations infrastructure and First Nations poverty. The federal government is often the biggest beneficiary in terms of new revenues when a project goes forward.

The question we should be asking is how do we coordinate this tax? Here is a suggestion. We can take a giant step towards resolving the issues of First Nations support for resource development and the growing federal-provincial fiscal imbalance through one simple initiative: The federal government can create tax room for First Nations by offering a tax credit that would be based on taxes paid by industry to First Nations. Provincial governments could do the same.

The Tax Commission could work with First Nations to create a tax that is fair, administratively simple, transparent, and offers low compliance costs. First Nations will no longer be the only governments that don't get revenues when there is development on their lands.

Accordingly, I am asking this committee, as part of its current study, to recommend that the federal government begin to explore how it can reconcile an Aboriginal resource tax in the federation. It has been alluded to as a possible solution to stalled negotiations in the recent report by Mr. Doug Eyford.

Troisièmement, la capacité de générer des revenus sous forme de redevance est déterminée par les gouvernements provinciaux, et non par nous. Donc, s'ils veulent prévoir une exemption temporaire du versement de redevances, et que nous partageons les revenus, nous n'obtiendrons pas un sou durant toute la période où l'exemption sera en vigueur. S'ils veulent faire passer l'incidence fiscale des redevances à l'impôt sur les sociétés, les Premières Nations obtiendront moins.

Quatrièmement, le processus de négociation sur les accords financiers avec les sociétés qui exploitent des ressources constitue ce que j'appelle de la pseudotaxation. Il est vraiment très inefficace et même destructeur. Il prend beaucoup de temps, crée de l'incertitude et, au bout du compte, il peut nuire aux accords et aux investissements. Il devrait être remplacé par une taxe transparente, déterminée à l'avance et facile à administrer.

Cinquièmement, et les gouvernements provinciaux doivent soulever ce point également, avec le partage des redevances, les provinces libèrent de l'espace fiscal pour les Premières Nations, mais pourquoi n'appartiendrait-il qu'aux gouvernements provinciaux de le faire?

Au cours des 30 prochaines années, ce sont les gouvernements provinciaux qui feront face aux plus grands défis sur le plan financier. Les Premières Nations relèvent de la compétence du gouvernement fédéral. De nombreux projets d'exploitation des ressources et d'infrastructure touchent plus d'une province, ce qui fait en sorte que le partage des redevances dans une seule province ne fonctionne pas bien.

Le gouvernement fédéral sortira gagnant sur le plan fiscal si nous réduisons les obligations associées à l'infrastructure et à la pauvreté des Premières Nations. Le gouvernement fédéral est souvent le principal bénéficiaire au chapitre des nouvelles recettes lorsqu'un projet est mis en branle.

Nous devrions nous interroger sur la manière dont nous allons coordonner cette taxe. Voici ce que je suggère. Il suffirait d'une initiative toute simple pour nous permettre de régler une grande partie des problèmes liés au soutien des Premières Nations à la mise en valeur des ressources et découlant de la croissance du déséquilibre fiscal entre le fédéral et les provinces. Le gouvernement fédéral pourrait procurer une marge fiscale aux Premières Nations en offrant aux entreprises un crédit d'impôt en fonction des taxes payées aux Premières Nations. Les gouvernements provinciaux pourraient faire de même.

La Commission de la fiscalité pourrait collaborer avec les Premières Nations pour créer une taxe équitable, facile à administrer, transparente et assortie de faibles coûts d'observation. Les gouvernements des Premières Nations cesseraient ainsi d'être les seuls à ne pas toucher de revenus lorsque leurs terres sont mises en valeur.

En conséquence, je prie votre comité de recommander, dans le cadre de la présente étude, que le gouvernement fédéral commence à envisager les moyens à mettre en œuvre pour l'intégration d'une taxe autochtone sur les ressources dans le contexte de la fédération. Dans son récent rapport,

Canada needs this investment. We need First Nations support for it to happen. We need to provide a First Nations fiscal benefit to get that support. We need the federal government involved because provinces are apprehensive and revenue sharing is flawed.

The federal government can offer up tax room, and it can influence provinces. And the Tax Commission can help ensure a new tax is successfully implemented so that First Nations get these much needed revenues to build their future and take their rightful place as partners in the economy and in this federation. Thank you.

The Chair: Thank you.

Senator Sibbeston: My question is to Mr. Coates. Mr. Coates, in a January 2015 report for the Macdonald-Laurier Institute, you are reported to have stated that resource revenue sharing between Aboriginal peoples and provincial, territorial and federal governments is a key policy issue that is currently emerging as an uncoordinated system in Canada. I would ask you to elaborate on that, because we see tidbits of that in the Northwest Territories, where I live. In any resource development, such as diamond mines and pipelines, Aboriginal people negotiate for benefit agreements. In a sense, this is a sort of revenue sharing. So the notion is that in any resource development, the resources belong firstly to the Aboriginal people of Canada, and so whoever develops them should give a share of the benefits of that development to Aboriginal people.

I know that notion has just come up in Canada in the last maybe 10 or 20 years. How long have we got to go before it becomes a part of policy, a part of the way we do business in Canada?

Mr. Coates: Senator, thank you for the question. This raises an excellent topic.

First off, it is part of the way we do business in Canada in many parts of the country already. The impact benefit agreements are not generally seen as royalty revenue sharing in a direct way. It's basically sharing the benefits and making sure the local populations get some return.

Basically we have a revenue sharing system that reflects Canadian federalism. So the resources, as Chief Jules pointed out, belong in the hands of the provincial governments, and now the territorial governments, so you end up with a hodgepodge

M. Doug Eyford a d'ailleurs indiqué que c'était une solution plausible pour relancer des négociations actuellement au point mort.

Le Canada a besoin de cet investissement. Le soutien des Premières Nations est nécessaire pour que cela puisse se réaliser. Pour obtenir ce soutien, il faut offrir aux Premières Nations un avantage fiscal quelconque. À ce titre, la contribution du gouvernement fédéral est essentielle, car les provinces sont hésitantes et les revenus ne sont pas partagés comme ils le devraient.

Le gouvernement fédéral peut offrir la marge de manœuvre fiscale nécessaire et ainsi influencer les provinces. La Commission fiscale peut contribuer à faire en sorte qu'une nouvelle taxe soit mise en application efficacement de telle sorte que les Premières Nations puissent obtenir ces revenus dont elles ont tant besoin pour bâtir leur avenir et prendre la place qu'il leur revient en tant que partenaires au sein de notre économie et de notre fédération. Je vous remercie.

Le président : Merci.

Le sénateur Sibbeston : Ma question s'adresse à M. Coates. Dans un rapport de janvier 2015, vous avez fait valoir que le partage des recettes de l'exploitation des ressources entre les peuples autochtones et les gouvernements fédéral, provinciaux et territoriaux constitue une question stratégique clé dont, on le constate maintenant, la gestion n'est pas coordonnée au Canada. J'aimerais que vous nous en disiez davantage à ce sujet, car c'est ce qu'on peut observer en partie dans ma région des Territoires du Nord-Ouest. Pour tous les projets d'exploitation des ressources, comme les mines de diamant et les pipelines, les Autochtones négocient des ententes précisant les avantages qu'ils vont en tirer. En un sens, c'est une forme de partage des revenus. Il s'agit donc de considérer pour tout projet de mise en valeur des ressources que celles-ci appartiennent d'abord et avant tout aux Autochtones du Canada, et que ceux-ci devraient avoir droit à une partie des retombées de leur mise en valeur, peu importe qui s'en charge.

C'est une façon de voir les choses qui prend forme au Canada depuis 10 ou 20 ans à peine. Combien de temps encore faudra-t-il attendre pour que cela s'inscrive dans nos politiques, dans notre façon de faire des affaires?

M. Coates : Merci pour la question, sénateur. C'est un sujet très intéressant.

Disons d'abord et avant tout que c'est d'ores et déjà inscrit dans notre façon de faire les choses dans bien des régions du Canada. On ne considère généralement pas les ententes sur les répercussions et les avantages comme des modes directs de partage des revenus tirés des redevances. Il s'agit essentiellement de partager les avantages en s'assurant que les populations locales en bénéficient.

Nous avons donc en quelque sorte un système de partage des revenus qui est un reflet du fédéralisme canadien. Comme le soulignait le chef Jules, les ressources appartiennent aux gouvernements provinciaux et territoriaux, ce qui donne un

arrangement. For example, British Columbia has revenue sharing on a project-by-project basis. The advantage is that it deals with the First Nation that is closest to the resource. So if a resource is 100 kilometres away from your community, then you're the one that gets the benefit. If you're 300 kilometres away from the resource, then you're probably not going to get a benefit at all.

The Northwest Territories, as you well know, now has a system that shares the revenue across all the First Nations. The ones who are directly affected get a major share, but part of the royalty from the Northwest Territories government actually is distributed uniformly across other First Nations.

In Alberta and Saskatchewan, we do not have those kinds of arrangements in place. Modern treaties have created those arrangements across from Labrador, northern Quebec, into the Yukon and other jurisdictions.

What we have is a situation that the industry actually finds quite puzzling because depending on where you are, you have different arrangements and different ways to proceed.

The major question with the way we deal with our royalty arrangements right now is that they tend to be localized. So the community that is most affected by resource activity will be the one that gets the primary benefit.

It goes back to my point about geographic luck or bad luck. If a mine is close to your community, then you have a chance to gain hundreds of dollars. Just to be clear, I'm sure you all know this, but in arrangements that Cameco has reached with counties or with First Nations like English River, the benefit package is worth \$600 million. We're not talking about small sums. We're talking about a large, substantial program of support between the company and individual First Nations, Metis or Inuit communities.

We are doing that on a piecemeal basis. The problem is that the indigenous populations have no certainty. They don't know what is going to happen. The individual mining companies, if they are working in four jurisdictions, have those four different regimes. We have a federal response to this particular issue. So I simply agree with your first point that this is a key issue. I would add to this the fact that the new legal arrangements do need to consult and accommodate. Arrangements like that are making it absolutely clear that the support of Aboriginal populations is going to be essential if we are going to see our resource economy develop as we wish. The only way you're going to get there on a stable basis is if the Aboriginal populations can see that there are direct returns to their communities and to their own livelihoods as a consequence of these projects.

arrangement quelque peu confus. Par exemple, le partage des revenus en Colombie-Britannique se fait en fonction de chaque projet. C'est avantageux pour la Première Nation la plus rapprochée de la ressource mise en valeur. Si celle-ci est située à 100 kilomètres de votre communauté, c'est vous qui allez en bénéficier. Si vous êtes à 300 kilomètres de la ressource, vous n'obtiendrez sans doute rien du tout.

Comme vous le savez très bien, les Territoires du Nord-Ouest ont maintenant un régime de partage des revenus entre toutes les Premières Nations. Celles qui sont directement touchées obtiennent la part du lion, mais le reste des redevances provenant du gouvernement des Territoires du Nord-Ouest est distribué à parts égales entre les autres Premières Nations.

En Alberta et en Saskatchewan, il n'y a pas de mécanisme semblable en place. Les traités modernes ont instauré des arrangements de la sorte un peu partout au pays, du Labrador jusqu'au Yukon en passant par le nord du Québec.

La situation actuelle est un peu source de confusion pour l'industrie, car les modalités et les façons de procéder sont différentes d'une région à l'autre.

Il importe surtout de savoir que nos dispositions en matière de redevances sont généralement fondées sur le principe de la localisation. Ainsi, la collectivité la plus touchée par les activités de mise en valeur des ressources sera celle qui en bénéficiera le plus.

C'est un peu ce que je voulais dire en parlant de chance ou de malchance du point de vue géographique. Si une mine est située à proximité de votre communauté, vous avez la chance de toucher des sommes importantes. Je suis persuadé que vous êtes tous au courant, mais pour que les choses soient bien claires, disons que les arrangements conclus par Cameco avec les comtés ou avec les Premières Nations comme celle d'English River sont assortis d'un ensemble d'avantages valant 600 millions de dollars. C'est donc loin d'être de la menue monnaie. C'est un important arrangement financier entre l'entreprise et différentes communautés des Premières Nations, métisses ou inuites.

Comme on procède au cas par cas, les collectivités autochtones vivent dans l'incertitude. Elles ne savent pas ce qui va se passer. Les sociétés minières qui sont actives dans quatre provinces ou territoires doivent composer avec quatre régimes différents. Il existe une solution fédérale pour ce problème. Je conviens donc avec vous qu'il s'agit d'une question stratégique clé, et j'ajoute que les nouvelles ententes juridiques doivent prévoir des consultations et des accommodements. On pourra ainsi montrer très clairement que le soutien des Autochtones est essentiel pour que notre secteur de la mise en valeur des ressources puisse se développer dans la mesure souhaitée. Pour assurer la stabilité de ce soutien, il faut que les populations autochtones puissent constater les avantages directs de ces projets pour leur collectivité et leur propre mode de vie.

Senator Lovelace Nicholas: Thank you, and it's nice to see you here this morning. My question is for Chief Jules. In your view, how important is own-source revenue as an alternative source of funding for First Nations infrastructure projects?

Mr. Jules: Well, the question is how do you get to own-source revenues? What I was suggesting in my presentation is that one of the problems with resource revenue sharing is that it is not bankable. You can't take it to the bank. You have to be able to create a situation that you can ultimately lever to create your own sources of revenues.

Right now with resource development, the majority of those revenues goes to the federal or provincial governments and in turn goes to municipalities, counties and regional districts. First Nations are by and large bypassed by major resource extraction in this country.

I'm not talking about business arrangements like Ken was alluding to in terms of the \$600 million. Governments need to be able to have revenues.

As I mentioned in my presentation, tax is the blood of government, and we have to have an approach, nationally, that makes sure that First Nations get tax revenues, so that they can enter into the business arrangements and get their own sources of revenues. Long-term, stable revenues from taxation will ultimately alleviate infrastructure, help build homes, schools, roads, and water systems, and we have to make sure that we do it, as Ken alluded to again, so that we've got national standards. Right now there are no national standards.

Senator Lovelace Nicholas: It was also mentioned that they're fighting about who is to pay, the province or the federal government. Of course the federal government has a fiduciary responsibility for First Nations. It is not even a question of who pays: It should be the federal government.

Mr. Jules: Right now the federal and provincial governments occupy the tax field. What has to happen is that both levels of government have to vacate a portion of their tax jurisdiction for the implementation of a First Nations Aboriginal resource tax.

This has met with some resistance. As an example, in Saskatchewan they're reticent about resource revenue sharing because they say that the revenues benefit the entire province, including First Nations. This doesn't take into account that First Nations view themselves as governments within the Canadian

La sénatrice Lovelace Nicholas : Merci d'être des nôtres aujourd'hui. Ma question s'adresse au chef Jules. À votre avis, quelle est l'importance des revenus de source propre comme solution de substitution pour financer les projets d'infrastructure des Premières Nations?

M. Jules : Eh bien, il faut surtout se demander comment on peut en arriver à générer des revenus de source propre. Comme je l'indiquais dans mon exposé, le partage des revenus tirés des ressources est notamment problématique du fait que ces revenus ne sont pas directement monnayables. On ne peut pas aller les déposer à la banque. Il faut s'en servir comme d'un levier pour pouvoir créer une situation qui permettra à la collectivité de générer ses propres sources de revenus.

À l'heure actuelle, la majorité des revenus provenant de la mise en valeur des ressources vont au fédéral ou aux gouvernements provinciaux qui les transfèrent ensuite aux municipalités, aux comtés et aux districts régionaux. Plus souvent qu'autrement, les Premières Nations ne bénéficient aucunement des grands projets d'exploitation des ressources au Canada.

Il n'est pas question ici des arrangements qui peuvent être conclus avec des entreprises, comme celui de 600 millions de dollars dont Ken parlait tout à l'heure. Les gouvernements doivent avoir accès à des revenus.

Comme je l'indiquais dans mon exposé, ce sont les taxes et les impôts qui font vivre les gouvernements. Nous devons donc adopter à l'échelle nationale une approche qui fera en sorte que les Premières Nations aient accès à des recettes fiscales pour pouvoir conclure des ententes commerciales et avoir leurs propres sources de revenus. La garantie de recettes fiscales stables à long terme permettra d'alléger les besoins en infrastructures en favorisant la construction de maisons, d'écoles, de routes et systèmes d'aqueduc. De plus, nous devons veiller à y parvenir, comme le soulignait également Ken, en nous donnant des normes nationales, ce qui n'est pas le cas à l'heure actuelle.

La sénatrice Lovelace Nicholas : On a également mentionné qu'il y avait conflit entre le gouvernement fédéral et la province pour savoir qui allait payer la note. Comme c'est bien évidemment le gouvernement fédéral qui a une responsabilité fiduciaire à l'égard des Premières Nations, la question ne se pose même pas : c'est le fédéral qui devrait payer.

M. Jules : Dans l'état actuel des choses, ce sont les gouvernements fédéral et provinciaux qui occupent l'espace fiscal. Il faudrait que les deux ordres de gouvernement renoncent à une partie de leurs pouvoirs respectifs en matière de fiscalité pour permettre l'instauration de la taxe sur la mise en valeur des ressources sur les terres des Premières Nations.

Il y a une certaine réticence à cet égard. À titre d'exemple, la Saskatchewan ne veut pas adopter une formule de partage des revenus tirés de l'exploitation des ressources parce qu'elle estime que ces recettes profitent à l'ensemble des citoyens de la province, y compris les membres des Premières Nations. Cette prise de

federal system. What has to happen ultimately, to change the dynamic and lead toward a new fiscal relationship, is that First Nations have to have jurisdiction.

In this particular case, I believe that taxation is a long-term, stable source of revenue for First Nation governments. It allows individuals then, if we can create other tools, to begin to own their own homes.

The problem that we have is that we are, as First Nations, a federal responsibility. Once we leave the reserve, then you're into this area where there's a fiscal fight between the federal and provincial governments. I believe they both have responsibilities, and both have to give up tax room so that First Nations can secure the tax room so that we can begin to move forward.

Own-source revenues, from that perspective, are critically important.

Senator Lovelace Nicholas: As you know, third parties are forced on First Nations when they are in deficit. What about those communities? How do they get to this tax and revenue sharing?

Mr. Jules: Obviously there will have to be quite a bit of work. The first step is the recommendation from this committee that the federal government look at this situation very seriously and recommend that the government begin to have discussions with the provinces and First Nations over the implementation of a First Nations resource tax.

As far as third-party management goes, when I look at the situation on a national basis, this is just something that I've looked at. It isn't a science. The majority of cases that I know about are a direct result of a housing deficit. Individuals have borrowed money, and First Nations have to come forward and, because they've guaranteed the debt, end up paying the money.

I just visited a community last week, and they have to pay \$500,000 off the top before they begin to deal with their budgets. Even \$1 million is not unheard of, or \$2 million. When you have that kind of impact in our communities, it points, obviously, to a need to institute a system of private property rights, individuals being able to own their own homes to move forward, and then lever that money to get into business.

Most cases that I've seen are not a direct result of anything more than individuals not being able to own their own homes and therefore saying, "I'm not going to pay for it."

Senator Lovelace Nicholas: I think part of the reason is that our governments change every two years. And of course there are no permanent jobs. There are a lot of people on social assistance. A lot of this is because of that problem.

position ne tient pas compte du fait que les Premières Nations se considèrent comme des entités gouvernementales au sein du régime fédéral canadien. Il faudra un jour que les Premières Nations obtiennent ces pouvoirs si on veut changer la dynamique et instaurer de nouveaux rapports en matière de fiscalité.

Le pouvoir de taxation peut procurer aux gouvernements des Premières Nations une source de revenu stable à long terme. Si l'on parvient à créer de nouveaux outils en s'appuyant sur ce pouvoir, les membres des Premières Nations pourront alors songer à devenir propriétaires de leur maison.

Le problème, c'est que les Premières Nations relèvent de la compétence du gouvernement fédéral. Dès que nous quittons nos réserves, nous déclenchons un conflit fiscal entre le fédéral et les provinces. J'estime que les deux ordres de gouvernement ont des responsabilités et qu'ils doivent tous les deux libérer de l'espace fiscal pour permettre aux Premières Nations d'aller de l'avant.

Dans cette perspective, les revenus de source propre revêtent une importance capitale.

La sénatrice Lovelace Nicholas : Comme vous le savez, les Premières Nations en situation de déficit se voient imposer une tutelle. Comment ces communautés pourront-elles avoir accès au partage des revenus au moyen de cette taxe?

M. Jules : Bien évidemment, il y a beaucoup de travail à faire. Il faut d'abord que votre comité recommande au gouvernement fédéral de se pencher très sérieusement sur la situation en vue d'amorcer des discussions avec les provinces et les Premières Nations pour la mise en œuvre de cette taxe sur la mise en valeur des ressources.

Pour ce qui est de la mise en tutelle, j'ai examiné la situation à l'échelle nationale, mais ce n'est pas une observation scientifique que je vais vous faire. La plupart des cas dont je suis au fait découlent directement d'un déficit en matière de logement. Des gens ont emprunté individuellement, et les Premières Nations se retrouvent à devoir rembourser, car elles ont offert leur garantie.

Pas plus tard que la semaine dernière, j'ai visité une communauté qui doit rembourser 500 000 \$ avant même de pouvoir enclencher son processus budgétaire. Les sommes à rembourser ont atteint dans certains cas jusqu'à un million de dollars, voire deux millions de dollars. Le fait que nos communautés doivent essuyer des répercussions de la sorte témoigne bien de la nécessité de mettre en place un régime de droits à la propriété privée. Chacun doit avoir la possibilité de posséder sa propre résidence de manière à pouvoir aller de l'avant en misant sur cet actif pour se lancer en affaires.

Dans la plupart des cas, je constate que les gens refusent simplement de rembourser leur emprunt en sachant qu'ils ne pourront pas de toute manière avoir accès à la propriété.

La sénatrice Lovelace Nicholas : Je pense que la situation s'explique notamment du fait que nos gouvernements changent à tous les deux ans. Il y a aussi bien sûr le manque d'emplois permanents. Bien des gens doivent recourir à l'aide sociale. C'est en grande partie à cause de ce problème.

Once they are qualified to buy their own home, have a mortgage, the next thing you know there are no jobs, so they can't pay for that mortgage. That's what I'm trying to get at.

Mr. Jules: It is a cyclical issue. It's a dilemma that we have to solve, and hopefully in our lifetime.

If you look at the situation, First Nations are not part of the economy in a fundamental way. We're dependent on other governments to come up with our budgets. That isn't how governments operate. Governments operate by having their own sources of revenue, by exerting their own jurisdictions over certain areas that are in and part of the federation. That means tax-sharing agreements have to be very important, areas over education, child welfare, all of those other areas are critically important for us to build institutions that facilitate a true economy and our true entry into the fiscal makeup of Canada.

Senator Lovelace Nicholas: There has to be true communication between Aboriginal peoples and the governments. Thank you.

Senator Enverga: Thank you for your presentations, gentlemen. I have a question first to Mr. Coates, and maybe Mr. Jules can reply as well.

It was mentioned in one of our committee meetings that the private sector isn't overwhelmingly investing in First Nations communities due to a lack of certainty in various investments created by the Indian Act. Would you agree with this statement? Are there other factors that might explain the limited involvement of the private sector in First Nations?

Mr. Coates: That is a very interesting question. Nobody would create the Indian Act now. If you were sitting, as you are, on Parliament Hill and deciding how to manage relationships with Aboriginal communities, there is not a single person among you who would say, "Here's a really good idea: Let's take the Indian Act and implement it today."

It's an historic piece of legislation that has all sorts of flaws and challenges in it. We have a hundred First Nation communities in Canada that do not live under the Indian Act. We have more than a hundred First Nation communities applying to get out from under the Indian Act. Modern treaties eliminate the Indian Act's power over indigenous communities.

The Metis communities don't live under the Indian Act, and some are impoverished and some are doing better.

Boy, wouldn't it be lovely to start over again, because nobody would ever come close to the Indian Act the way it's described. It's a paternalistic, colonial, outdated and irrelevant piece of legislation, except that it still applies.

Lorsqu'il leur est finalement possible d'acquiescer leur résidence et de contracter une hypothèque, ils se retrouvent soudain sans emploi et ils ne peuvent plus effectuer les remboursements. C'est là où je voulais en venir.

M. Jules : C'est un problème cyclique, un dilemme que nous devons résoudre de notre vivant, espérons-le.

Tout bien considéré, les Premières Nations se retrouvent en marge de l'économie. Nous devons attendre les décisions d'autres gouvernements pour obtenir nos budgets. Ce n'est pas la manière dont les gouvernements fonctionnent. Un gouvernement doit avoir ses propres sources de revenus et exercer ses compétences dans certains domaines à l'intérieur de la fédération. Les accords sur le partage des recettes fiscales deviennent donc essentiels dans des secteurs cruciaux comme l'éducation et la protection de l'enfance pour que nous puissions nous donner les institutions capables de faire de nous de véritables acteurs économiques et des intervenants à part entière au sein de la structure fiscale canadienne.

La sénatrice Lovelace Nicholas : Il doit y avoir de véritables communications entre les peuples autochtones et les gouvernements. Merci.

Le sénateur Enverga : Messieurs, je vous remercie pour vos exposés. J'ai une question qui s'adresse d'abord à M. Coates, mais peut-être que M. Jules voudra également y répondre.

L'un des témoins que nous avons reçus a souligné que le secteur privé n'investit pas énormément dans les collectivités des Premières Nations en raison d'un manque de certitude et des obstacles à l'investissement engendrés par la Loi sur les Indiens. Êtes-vous du même avis? Y a-t-il d'autres facteurs qui pourraient expliquer la participation limitée du secteur privé auprès des Premières Nations?

M. Coates : C'est une question très intéressante. Si c'était à refaire maintenant, personne ne songerait à proposer la Loi sur les Indiens. Aucun d'entre vous n'envisagerait l'adoption d'une telle mesure en faisant valoir que c'est une bonne idée de vouloir décider comment seront gérées les relations avec les communautés autochtones sans quitter son siège sur la Colline parlementaire.

C'est une vieille loi qui comporte de nombreuses lacunes et pose toutes sortes de difficultés. Il y a une centaine de communautés des Premières Nations au Canada qui ne sont pas assujetties à la Loi sur les Indiens. Il y en a plus d'une centaine qui ont demandé à en être affranchies. Les traités modernes libèrent les collectivités autochtones du joug de la Loi sur les Indiens.

Les communautés métisses ne sont pas régies par la Loi sur les Indiens; certaines s'appauvrissent et d'autres s'en tirent mieux.

Ne serait-il pas merveilleux de pouvoir tout reprendre du début? En effet, personne n'aurait l'idée de proposer quoi que ce soit qui pourrait être vaguement apparenté à la Loi sur les Indiens. C'est une loi paternaliste, colonialiste, désuète et qui a perdu tout son sens, mais elle est tout de même encore en application.

No First Nations are going to give it up, nor should they, unless they have the kind of assurances that Manny Jules is talking about, where they know they have the resources, power, authority to make decisions for themselves going forward.

We can and should think about a radical restructuring of our relationships that recognizes Aboriginal communities as separate governments and makes sure that they have exactly the kind of authority that we've talked about.

Let's be clear about something else. You're right about the private sector. It's hard to get an individual real estate developer to go into an Aboriginal community and build houses. It's not going to happen under the current structures. You see limited private sector development going in and opening up a store or something like that.

We have more than 250 collaboration agreements across Canada between resource companies and Aboriginal communities. I would suggest to you that on the private sector part, on the resource industry part, it's one of the best examples of extensive and mutually beneficial collaboration in Canadian history. Those mining companies, the oil companies, the pipeline companies, the forestry and hydro companies are working with First Nations communities, and often in mutually beneficial ways. It doesn't always work, but, I'll tell you, it's working in a lot of places.

The private sector will work with whatever structures are in place. As Chief Jules was saying, they need certainty. If you put in a new tax regime the way he's suggesting, the private sector will adjust. It will be a part of the cost of doing business. They'll figure out how these things apply.

We need more consistent and favourable structural arrangements to make sure that Aboriginal communities have independence so that they can make judgments for themselves and work with First Nations or work with the private sector in a constructive and consistent way.

I would make sure we remember one thing: The growth of Aboriginal entrepreneurship is one of the most remarkable developments of the last 25 to 30 years. You are much more likely to be a new entrepreneur in Saskatchewan if you're Aboriginal than if you're non-Aboriginal. We have a situation where the private sector is not a non-Aboriginal phenomenon anymore. The private sector is now an Aboriginal phenomenon.

We're working on a project right now to try to figure out how much money it is. I would hazard a guess right now that Aboriginal economic development corporations have \$5 billion of investable assets. If you project that forward a decade, my guess is that the number by that time will be closer to \$20 billion. That is

Aucune Première Nation ne va y renoncer, ce qui est tout à fait compréhensible, si on ne lui fournit pas les assurances dont parle Manny Jules en lui garantissant qu'elle pourra compter sur les ressources et les pouvoirs nécessaires pour prendre elle-même les décisions qui concernent son avenir.

Nous pouvons et devons envisager une restructuration radicale de nos rapports avec les communautés autochtones de manière à les reconnaître comme des entités gouvernementales à part entière et à leur accorder tous ces pouvoirs dont nous parlons aujourd'hui.

Il y a une autre chose qu'il convient de préciser. Vous avez raison pour ce qui est du secteur privé. Il n'est pas facile d'amener un promoteur immobilier à construire des maisons dans une communauté autochtone. Dans le cadre des structures en place, ce n'est pas vraiment chose possible. Il est rare qu'un investisseur du secteur privé ouvre un commerce ou se lance dans des projets semblables.

Plus de 250 ententes de collaboration ont été conclues au Canada entre des sociétés d'exploitation des ressources et des communautés autochtones. Je vous dirais que c'est l'un des meilleurs exemples que l'on puisse trouver dans l'histoire canadienne d'une collaboration soutenue et mutuellement avantageuse avec le secteur privé dans l'industrie de la mise en valeur des ressources. Les sociétés minières, pétrolières, de pipelines, forestières et hydroélectriques travaillent avec les communautés des Premières Nations suivant des formules qui sont souvent profitables pour tous. Il arrive que cela ne fonctionne pas, mais je peux vous assurer que c'est efficace dans bien des endroits.

Le secteur privé va toujours s'adapter aux structures en place. Comme le soulignait le chef Jules, les sociétés privées ont besoin de certitude. Si l'on mettait en vigueur le nouveau régime fiscal qu'il propose, le secteur privé s'adapterait. C'est un élément qui s'ajouterait aux coûts d'exploitation. On trouverait le moyen de composer avec la situation.

Il nous faut des modalités structurelles davantage uniformes et propices à l'indépendance des communautés autochtones afin qu'elles puissent prendre elles-mêmes les décisions qui les concernent et collaborer avec le secteur privé de façon constructive et cohérente.

Il y a toutefois une chose qu'il ne faut pas perdre de vue. La croissance de l'entrepreneuriat autochtone est l'un des développements les plus remarquables des 25 à 30 dernières années. Si vous rencontrez un jeune entrepreneur de la Saskatchewan, il y a pas mal plus de chances que ce soit un Autochtone. Il faut donc considérer que le secteur privé n'est pas seulement un environnement non autochtone. C'est aussi désormais un phénomène autochtone.

Nous travaillons actuellement à un projet visant à chiffrer la valeur de l'entrepreneuriat autochtone. Je dirais que les sociétés de développement économique autochtones ont actuellement pour 5 milliards de dollars d'actifs disponibles pour l'investissement. Je m'attends à ce qu'on s'approche des

private sector money in an Aboriginal development corporation context that is available for investment in communities, investment in prosperity and investment in infrastructure.

The problem is the structures — that is, the absence of tax regimes, of real meaningful self-government and the interference of Indian Affairs, the kind of problem you see around the First Nations Financial Transparency Act, which has good parts to it, but the way it bleeds between the public and government side into the investment or the corporate side has caused uncertainty among First Nations communities.

We're partway there. It's important for us to realize that good things have been happening that show potential. We're actually within a decade of seeing some remarkable things happen where we will be dealing with a reality that many Aboriginal communities will be quite wealthy. We are so used to seeing Aboriginal communities being poor by definition that we're going to have to adjust to that different mindset.

My final point, to reinforce something I have already said, is that the private sector is an Aboriginal phenomenon, and the growth of Aboriginal entrepreneurship has been one of the most under-celebrated elements of the last 20 years.

Senator Enverga: I know that the Indian Act was a bill saying we can do something about it; we can change something. If there's one thing that you would like changed in the Indian Act, what is it? Is there anything that you would like us to say that will help us, one piece of information?

Mr. Coates: I will take two, if you don't mind. Number one is to completely change the oversight arrangements, because Aboriginal communities are being reported to death. They have to produce many reports in so many different ways in which they have to justify what they're doing. Most of our Aboriginal communities are very small and have small governments. When they have to produce dozens of reports a year back to Aboriginal Affairs, which is legally required under the existing structures, it really is an oppressive burden on a small bureaucracy and a small political leadership.

I'm a huge fan of Manny Jules and his ideas around taxation and local autonomy. That is, we have to create a situation where Aboriginal folks do not have to be supplicants and don't have to wait every year to find out how much money the federal government is providing for them. There are many ways we can quite easily come up with a structure that assures Aboriginal people a share in the tax revenue of this country. This is the part people forget, namely, that if you have a shared tax revenue — Manny Jules doesn't forget this and I'm sure he might want to

20 milliards de dollars d'ici 10 ans. Il s'agit de fonds privés disponibles dans le contexte des sociétés de développement économique autochtones pour investir dans les communautés, dans leurs infrastructures et en faveur de leur prospérité.

Le problème est structurel; il faut déplorer l'absence de régimes fiscaux et d'une autonomie gouvernementale véritable, une situation marquée par l'ingérence du ministère des Affaires indiennes. Le problème se manifeste notamment dans l'application de la Loi sur la transparence financière des Premières Nations qui, bien qu'elle comporte des éléments valables, a causé de l'incertitude au sein des communautés autochtones en raison de la frontière plutôt floue qu'elle trace entre le volet public et gouvernemental et celui des investisseurs et des entreprises.

Nous avons fait une partie du chemin. Il est important que nous prenions bonne note des progrès réalisés qui nous montrent que c'est chose possible. D'ici une dizaine d'années à peine, il va se produire des choses remarquables qui nous obligeront à tenir compte du fait que de nombreuses communautés autochtones seront désormais plutôt bien nanties. Nous avons tellement l'habitude de considérer ces communautés comme étant pauvres par définition qu'il nous faudra adopter une perspective totalement différente.

Je réitère en terminant ce que je disais tout à l'heure à l'effet que le secteur privé est désormais un phénomène autochtone. La croissance de l'entrepreneuriat autochtone est l'une des transformations les moins reconnues des 20 dernières années.

Le sénateur Enverga : Je sais qu'il y a eu un projet de loi visant à apporter des améliorations à la Loi sur les Indiens. S'il y avait une chose que vous pouviez changer dans cette loi, quelle serait-elle? Avez-vous une suggestion à nous faire quant à nos recommandations à cet égard?

M. Coates : Si vous n'y voyez pas d'objection, j'en aurais deux. Premièrement, il faut revoir totalement les mécanismes de surveillance en place, car les communautés autochtones croulent sous la quantité de rapports à produire. Elles doivent en présenter un très grand nombre suivant toutes sortes de formules pour justifier leurs actions. La plupart des communautés autochtones sont très petites et ne peuvent pas compter sur un gros appareil gouvernemental. Les dizaines de rapports qu'elles doivent annuellement soumettre au ministère dans le cadre des structures en place représentent un fardeau très lourd pour ces communautés administrées et dirigées par un petit nombre de personnes.

Je suis un fervent partisan de Manny Jules et de ses idées concernant la fiscalité et l'autonomie locale. Je pense comme lui que nous devons en arriver à une situation où les Autochtones n'auront plus à mendier et attendre chaque année pour savoir combien d'argent le gouvernement fédéral va leur donner. Diverses possibilités s'offrent à nous pour mettre en place assez facilement une structure qui assurera aux Autochtones une part des recettes fiscales de ce pays. Il y a toutefois une contrepartie que les gens ont tendance à oublier — mais ce n'est pas le cas de

comment on this — you have a major share of the responsibilities. You don't just get to take the money and not do anything with it. This process basically has the capacity not just to give Aboriginal people a share of the tax points, but also to allow them to take on a larger and more formal share of the responsibility for infrastructure.

Those two things go hand in hand. Let's be clear about who does what and who pays for what, but you can't ask Aboriginal folks to pay for things if they don't have a safe source of revenue.

Senator Enverga: Manny, would you like to comment on this?

Mr. Jules: Obviously, my hope would be that the Indian Act would be done away with today. I think that's the simplest solution, but we can't get there in one jump.

I believe First Nations need many options so that they can pick and choose what is best for their own community. The day has long past where they're going to be told what they can and can't do. That's the first thing about your question.

The second point is about why is there a lack. Ken answered it a bit, but most of those private sector partnerships are off Indian reserves; they're not on reserves. We did an analysis looking at a number of developments that took place on reserves, my reserve in particular, and it is 10 times longer and harder to do any development on reserve lands. That's because somebody else owns that land. It is the federal government.

As I mentioned to this committee before, the problem with that is that it comes with baggage. The baggage is "save harmless Her Majesty." They're risk-averse. Even coming to managing our own money, lots of communities have money in what is called the "capital account," and they're told how they can spend their own money. That isn't right in this kind of day and this kind of era.

If we're truly going to be part of the 21st century, then we have to have 21st century technology, 21st century institutions, 21st century thought, not 19th century. That has to be put behind us.

Senator Enverga: You mentioned that one of the solutions would be creating tax room for the First Nations. Can you give me one example? How much potential does it have? Will it lead to self-sufficiency if this is implemented?

Mr. Jules: The best example is my own community. We are part of the Kamloops division of the Shuswap. There was a mine called Afton mines. It morphed into New Gold because they were going back into the mine and mining not just copper but looking at extracting the gold which benefited from the high gold costs.

Manny Jules qui aura sans doute des commentaires à ce sujet. Ainsi, l'accès à une portion des recettes fiscales entraîne inévitablement une part de responsabilité accrue. Vous ne pouvez pas simplement toucher l'argent et ne rien faire. Il s'agit donc non seulement de transférer une partie des points d'impôt aux Autochtones, mais aussi de leur permettre d'assumer de façon plus officielle une plus grande responsabilité relativement aux infrastructures.

Ces deux choses vont de pair. Il faut déterminer qui fait quoi et qui paie quoi, mais on ne peut pas demander aux Autochtones de déboursier de l'argent s'ils n'ont pas une source de revenus sûre.

Le sénateur Enverga : Manny, avez-vous quelque chose à dire à ce sujet?

M. Jules : Évidemment, mon souhait le plus cher, ce serait que la Loi sur les Indiens soit abrogée. Selon moi, il s'agirait de la solution la plus simple, mais cela ne peut pas se faire du jour au lendemain.

Je crois que les Premières Nations doivent avoir de nombreuses options afin de pouvoir choisir ce qui est le mieux pour leur collectivité. Il y a longtemps qu'elles ne se laissent plus dire ce qu'elles peuvent et ne peuvent pas faire. Voilà pour la première partie de votre question.

Deuxièmement, pourquoi existe-t-il des lacunes? Ken y a répondu brièvement, mais je dirais que la plupart des partenariats du secteur privé sont établis à l'extérieur des réserves autochtones. Nous nous sommes penchés sur les projets de développement réalisés dans les réserves, en particulier au sein de ma réserve, et nous avons constaté qu'il est 10 fois plus long et difficile d'y mener des projets. Cette situation s'explique par le fait que c'est le gouvernement fédéral qui est le propriétaire des terres.

Comme je l'ai déjà indiqué, le problème, c'est que cela entraîne des contraintes. Il faut dégager Sa Majesté de toute responsabilité. On observe une aversion au risque. De nombreuses collectivités ont des fonds dans ce qu'on appelle un « compte de capital », et on leur dit comment dépenser leur propre argent. Ce n'est pas acceptable en cette époque.

Si nous voulons réellement vivre au XXI^e siècle, il nous faut des technologies du XXI^e siècle, des institutions du XXI^e siècle et des idées du XXI^e siècle, et non pas du XIX^e siècle. Nous devons remédier à la situation.

Le sénateur Enverga : Vous avez indiqué que l'une des solutions consisterait à laisser une marge de manœuvre fiscale aux Premières Nations. Pourriez-vous me donner un exemple? Quel est le potentiel de cette mesure? La création d'un espace fiscal mènera-t-elle à l'autosuffisance des Premières Nations?

M. Jules : Le meilleur exemple est celui de ma propre collectivité. Nous faisons partie de la division de Kamloops de la nation Shuswap. On y trouve la mine Afton, qui est aujourd'hui la mine New Afton de New Gold. Cette société a décidé d'y reprendre les travaux d'extraction. On y extrait non seulement du cuivre, mais aussi de l'or, ce qui est très profitable, compte tenu du cours élevé de l'or.

As part of those negotiations, there had to be an impact benefit agreement which led to resource revenue sharing, which was 37 per cent of the provincial government's tax jurisdiction over that mine. It means that the two communities are able to employ individuals to mine the land, to have trucking developments, to have electricians involved, and to have all kinds of spinoff benefits as a result of that.

As a matter of fact, one of the individuals who were involved became a millionaire as a result of the developments. That's something I want to see more of. We should be able to have the same kind of wealth generation that Canadians take for granted.

In this particular case, there's been a huge economic benefit to the two communities, not only in terms of exerting their jurisdiction and getting a share of the resource benefits but also in terms of real economics, where dollars are being able to be put in the bank and houses are being built and infrastructure is being upgraded as a direct result of that partnership.

Senator Enverga: I know your community is one great example of such deals. Why don't first Nations follow your lead? What's the problem there?

Mr. Jules: Part of it is what I talked about before, namely, the lack of private property rights on private reserve lands, and institutions to help facilitate these developments. We created, through the Tax Commission, *Tulo*, a Chinook word, or a trade language. The trade happened between Alaska to California. The trade language meant that all of our indigenous groups could trade with one another because we had a trade language to facilitate that trade.

We have a word called *Tulo*, which means profit, and we have set up an institution for indigenous economics. As Ken was saying earlier, we want to be able to create the institutional basis to get more people thinking about economic development and economic growth. You need institutions to be able to impart that.

It isn't simply saying, "I'm going to talk to you and you're going to become this great entrepreneur." It is creating institutions that impart personal stories, how to do something and how to create standards, so that you can create long-lasting economic development and growth. That has to be a multi-tasked approach, not just simply talking about it, but creating the institutions to facilitate it.

Senator Moore: Thank you, witnesses for being here. My question is for Chief Jules.

First of all, I would like you to educate me. You said that First Nation tax jurisdiction is not new. It existed and was practised long before contact. Can you tell us about that, please?

Dans le cadre de ces négociations, il a fallu conclure une entente sur les répercussions et les avantages, qui a donné lieu à un partage des revenus tirés des ressources, soit 37 p. 100 des recettes fiscales du gouvernement provincial générées par le site minier. Cela signifie que les deux collectivités sont en mesure d'embaucher des personnes pour exploiter la mine, de faire appel à des entreprises de camionnage et à des électriciens, et d'engendrer toutes sortes de retombées avantageuses.

En fait, un des entrepreneurs est devenu millionnaire à la suite de ces projets. C'est quelque chose que j'aimerais voir plus souvent. Nous devrions avoir le même moyen de création de richesse que les Canadiens tiennent pour acquis.

Dans ce cas en particulier, le partenariat représente d'énormes retombées économiques pour les deux collectivités, qui peuvent non seulement exercer leur compétence et obtenir leur part des bénéfices tirés des ressources, mais aussi mettre de l'argent à la banque, construire des maisons et améliorer leurs infrastructures.

Le sénateur Enverga : Je sais que votre collectivité est un bon modèle pour la négociation de ce type d'ententes. Pourquoi les Premières Nations ne suivent-elles pas votre exemple? Quel est le problème?

M. Jules : Comme je l'ai dit plus tôt, le problème découle en partie de l'absence de droits de propriété privée dans les réserves et d'institutions pour favoriser le développement. Nous avons créé, par l'intermédiaire de la Commission de la fiscalité, le *Tulo*, un mot chinook, c'est-à-dire la langue dans laquelle se déroule le commerce. Nos échanges commerciaux s'étendaient de l'Alaska jusqu'en Californie. Grâce à cette langue commerciale, il était plus facile pour nos groupes autochtones de transiger entre eux.

Nous avons donc créé le Centre Tulo des économies autochtones — *Tulo* signifiant « profits ». Comme Ken l'a dit plus tôt, nous voulons être en mesure d'établir la base institutionnelle nécessaire pour amener davantage de gens à songer au développement et à la croissance économique. Nous avons besoin d'institutions pour transmettre ces connaissances.

Il ne suffit pas de dire : « Je vais vous parler et vous deviendrez un grand entrepreneur. » Il faut des institutions qui partageront des histoires personnelles et qui enseigneront comment accomplir quelque chose et établir des normes, de façon à obtenir des avantages durables en matière de développement et de croissance économique. Il faut adopter une approche polyvalente; il ne s'agit pas simplement d'en parler, il faut créer les institutions à cet effet.

Le sénateur Moore : Merci beaucoup à nos témoins d'être ici aujourd'hui. Ma question s'adresse au chef Jules.

Tout d'abord, j'aimerais que vous me renseigniez un peu. Vous avez dit que la fiscalité n'était pas quelque chose de nouveau chez les Premières Nations. En fait, vous dites que cela existait bien avant l'arrivée des Blancs. Pourriez-vous nous en dire davantage à ce sujet?

Mr. Jules: A lot of people think that there was no such thing as taxes in traditional times; people say that this is something that was new, that this is the white man's way of doing things and this wasn't our way when, in fact, it was fundamental to our way. That's why potlatches were outlawed in 1927, because they were a way of sharing resources within our communities so that everyone had a benefit from that.

That's why dances, out here in Ontario and this part of the country, were so critically important because it meant that we were sharing resources.

When you went to our territory and you fished and you used somebody's fishing rock to do that, you paid somebody to do that. You paid them in the form of fish.

There is a contest on right now, ending at the end of the month, with the currency museum asking for people to come out with new designs for coins. One of the coins that we're all familiar with is the nickel, and that's the beaver. In my language that's *sqliw*. That means money. In traditional times that's what we did. We traded with one another. We had an economy. That's how we survived for many millennia on this land. We didn't just live here and say, "Geez, I'm on holiday." You had to work hard. Those who worked hard, they shared.

We had processes to look after our elders because, if we didn't look after them, they wouldn't be able to survive on their own. We had programs in place to look after the young children. We had scientists, chefs and artisans. We had everything that made up a society. That was legislated away from us. We couldn't practice our traditional forms of government because the government made it illegal. One of the questions earlier was about the Indian Act. We couldn't deal with the land question until the 1950s because of an Indian Act amendment in 1927 that forbade us from leaving the reserve, hiring our own lawyers and pursuing the land question. That's why it is still here and alive today. For First Nations, Inuit and Metis, this isn't new. This is as though it happened yesterday. This isn't ever going to go away.

One of my key documents that I always go back to is the Wilfrid Laurier Memorial, which was given to Prime Minister Laurier in Kamloops in 1910.

Senator Moore: What did it say?

Mr. Jules: It said that when we feel justice is withheld from us, so long unrest will exist among us. That simply means that if we feel justice isn't given to us, then there will be unrest and uncertainty. That's what is happening today.

When we talk about taxation and traditional times, if I was going to cross a bridge, more often than not in our area, it was built by an individual, so then a toll was paid. If we were going to

M. Jules : Beaucoup de gens pensent qu'il n'y avait pas de fiscalité à l'époque; les gens croient à tort que c'est quelque chose de nouveau, qui a été instauré par les Blancs, alors qu'en fait, c'était essentiel à notre mode de vie. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les potlatches ont été interdits en 1927, parce que c'était une façon de partager les ressources au sein de nos collectivités afin que tout le monde puisse en bénéficier.

C'est pourquoi les danses, en Ontario et ailleurs au pays, étaient aussi importantes; elles reflétaient le partage des ressources.

Lorsque vous êtes venus sur notre territoire et que vous avez pêché du poisson, vous avez payé quelqu'un pour utiliser sa canne à pêche. Vous l'avez payé en poissons.

Il y a un concours qui se tient à l'heure actuelle, qui prendra fin à la fin du mois, dans le cadre duquel le Musée de la monnaie demande aux gens de proposer de nouveaux dessins pour les pièces de monnaie. L'une des pièces de monnaie que nous connaissons tous est la pièce de cinq cents, qui est représentée par un castor. Dans ma langue, on dit *sqliw*, qui signifie « argent ». Par le passé, c'est ce que nous faisons. Nous faisons des échanges entre nous. Nous avons une économie. C'est ainsi que nous avons survécu pendant des millénaires. Nous ne restions pas là à ne rien faire. Il fallait travailler fort. Ceux qui travaillaient fort partageaient leurs ressources.

Nous avons des processus pour nous occuper de nos aînés; autrement, ils étaient incapables de survivre seuls. Nous avons en place des programmes à l'intention des jeunes enfants. Nous avons des scientifiques, des chefs et des artisans, bref tout ce qui compose une société. Tout cela nous a été enlevé par des lois. Nous ne pouvions plus pratiquer nos formes traditionnelles de gouvernance parce que le gouvernement les a rendues illégales. On a soulevé plus tôt la question de la Loi sur les Indiens. Nous n'avons pas pu régler la question des terres avant les années 1950 parce qu'un amendement apporté en 1927 à la Loi sur les Indiens nous interdisait de quitter les réserves, d'embaucher nos propres avocats et de régler les revendications territoriales. C'est pourquoi c'est encore très présent aujourd'hui. Pour les Premières Nations, les Inuits et les Métis, je dirais que ce n'est pas nouveau. C'est comme si c'était arrivé hier et cela ne disparaîtra jamais.

L'un des principaux documents auxquels je me réfère est le mémoire de Wilfrid Laurier, qui a été remis au premier ministre Laurier à Kamloops en 1910.

Le sénateur Moore : Que disait-il?

M. Jules : Que tant et aussi longtemps que nous estimerons ne pas avoir accès à la justice, il persistera un sentiment d'insatisfaction et d'agitation entre nous. Autrement dit, l'injustice amène des conflits et de l'incertitude, et c'est exactement ce qui se produit aujourd'hui.

À l'époque, la fiscalité prenait diverses formes. Par exemple, lorsque je traversais un pont, plus souvent qu'autrement dans notre région, si ce pont avait été construit par quelqu'un, je devais

use a method of herding deer or fish with weirs that were built by an individual, then an individual got meat. If there was lots of meat to be shared, then that was given out to the community.

So we looked after ourselves. That's really what taxation is. So when we move forward, we have to be able to be responsible and help look after ourselves. What has happened as a result of the Indian Act is that it created this sense of dependence. It is a culture now of dependence, meaning that somebody else has to look after us.

Senator Moore: Well, Mr. Coates said it is a paternalistic, archaic document and it should be done away with immediately. If I was in your shoes, I would be so frustrated because I know that we have travelled to reserves and met bright people who want to do well, have the dignity of a pay cheque and have the ability to do that. But the way this is now, you have others interfere with your life. How can you sit through each year and you wait for somebody else to tell you what your budget is? Nobody is asking you as a co-venture: How do we participate here? How do we move ahead? You tell us what you need.

Anyways, thank you, Manny.

Senator Tannas: Thank you both for being here. It has been wonderful just to listen and think about what have you talked about. I want to ask a lot of questions. A number of them have already been asked.

Chief Jules, the idea of creating a tax regime for First Nation governments makes a lot of sense. As I think through the obstacles, a couple come to mind, and maybe Mr. Coates could also weigh in on this.

We have got, as we all agree, a federal jurisdiction around First Nations, and we have got the majority of the resource revenues at the provincial level. Number one, I would be interested to know, if you've thought through this, if you were in the federal government's shoes, how do you create this mechanism that doesn't require you to go cap in hand to all of the provincial jurisdictions to try to sort this out? Have you thought of a mechanism that would make sense, other than creating, as you say, which nobody wants, an additional tax on top?

Mr. Jules: First, this is something that is unprecedented. It is the first time it has been introduced as a concept. It is something people will have to intellectualize, if you will, and begin to think through all the myriad issues to get to the fact that we need First Nations to be part of the economy. We need First Nations to be able to have their own areas of jurisdiction, particularly tax jurisdiction, so that they can begin to look after their own needs in terms of infrastructure, health and education.

payer un péage. Si nous utilisons une technique pour regrouper les chevreuils ou si nous pêchions avec des fascines que quelqu'un avait fabriquées, cette personne était payée en viande. S'il y avait beaucoup de viande à partager, nous la distribuions au sein de la collectivité.

Nous étions donc en mesure de nous débrouiller seuls. Par conséquent, à l'avenir, nous devons être responsables et voir à nos besoins. La Loi sur les Indiens a créé un sentiment de dépendance. Je dirais même qu'aujourd'hui, nous vivons dans une culture de dépendance, c'est-à-dire que quelqu'un doit s'occuper de nous.

Le sénateur Moore : M. Coates a dit qu'il s'agissait d'un document paternaliste et archaïque qui devrait être aboli sur-le-champ. Si j'étais à votre place, je serais tellement frustré car je sais, pour m'être rendu dans les réserves et avoir rencontré des gens brillants qui veulent bien faire, que vous avez la dignité d'un chèque de paie et la capacité de réussir. Toutefois, en ce moment, d'autres personnes s'ingèrent dans votre vie. Comment pouvez-vous endurer chaque année qu'on vous dise quel sera votre budget? Personne ne vous consulte; par conséquent, comment pouvons-nous participer à votre évolution? Comment pouvons-nous aller de l'avant? Vous devez nous dire ce dont vous avez besoin.

Quoi qu'il en soit, je vous remercie, Manny.

Le sénateur Tannas : Je vous remercie d'être ici aujourd'hui. Je suis ravi de pouvoir vous écouter et réfléchir à ce dont vous nous avez parlé. J'ai beaucoup de questions à vous poser, mais bon nombre d'entre elles ont déjà été posées.

Chef Jules, l'idée de créer un régime fiscal pour les gouvernements des Premières Nations me semble parfaitement logique. Toutefois, quand je songe aux obstacles, quelques-uns me viennent à l'esprit, et peut-être que M. Coates pourrait également s'exprimer sur le sujet.

Vous conviendrez tous qu'une compétence fédérale est exercée à l'endroit des Premières Nations et que la majorité des revenus découlant des ressources relèvent du gouvernement provincial. Premièrement, si vous étiez à la place du gouvernement fédéral, comment vous y prendriez-vous pour créer un mécanisme qui ne nécessite pas que vous quémandez aux gouvernements provinciaux chaque fois que vous avez besoin d'argent? Avez-vous réfléchi à un mécanisme qui serait logique et qui ne ferait pas que créer une taxe supplémentaire dont personne ne veut?

M. Jules : Tout d'abord, sachez que c'est sans précédent. C'est la première fois qu'on présente un tel concept. Les gens devront l'accepter, sur le plan intellectuel, et commencer à réfléchir à toutes les questions qui font en sorte que les Premières Nations doivent faire partie de l'économie. Les Premières Nations doivent pouvoir exercer leurs propres compétences, en particulier leurs compétences fiscales, afin de pouvoir veiller à leurs propres besoins en matière d'infrastructure, de santé et d'éducation.

When you look at the federal budgets and indeed the provincial governments' budgets over the next decade to 30 years, the biggest costs are going to be looking after the elderly. We have got an aging population. We have got a deficit in that area. Pensions are going to be a huge issue in the foreseeable future. Because we have a First Nations cap on expenditures by the federal government, that means there is a lessening of funds available for First Nations. It means that for the federal government, it's going to be looking at what its real fiduciary responsibilities are. That means education from kindergarten to Grade 12. It also means that you have to continue the investment in post-secondary education.

When you think about the provincial deficits, that is infrastructure — roads, buildings. I sat on a subsidiary of BC Hydro. You can't do a mining development without having hydro. You have got to have hydro access. That involves and entails lots of planning and maybe some new dams being built.

Resource extraction is how the economy operates in Canada, whether it is oil in Alberta or northern British Columbia or gas, timber or mining; all of these areas are natural resource extraction. Those are developments that happen, most notably, within the traditional territories of First Nations.

When First Nations see that development, they immediately think "I don't get anything from that." The federal government benefits, the provincial governments benefits, municipalities that are close to that benefit, the regional district benefits, and the counties benefit. But as a government, we don't get anything. Why should I even support that? Aboriginal tax is critically important for those reasons.

Then, because of recent court cases, First Nations have to enter into impact benefit agreements with the government and with the private sector. That is time-consuming. In a lot of cases it's a year, two years or three years of negotiations. That isn't jurisdiction. That's part of a business arrangement.

I believe that First Nation governments have to be a fundamental part of the federation, and we have to be able to make room. So that means that both levels of government, whether it be the territories, whether it be the provincial governments and the federal government, have to give up some room and not for an additional tax because that taxes us out of business. It has to be part of the existing tax room that First Nations can occupy. That means the federal and provincial governments have to vacate.

Right now the provincial governments don't want to vacate that area because they lose. To close that loop, I'm suggesting that the federal government enact a tax credit so that it's really revenue

Si on regarde les budgets du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux des 10 à 30 prochaines années, les soins aux personnes âgées constitueront les coûts les plus élevés. Nous sommes aux prises avec une population vieillissante. Nous avons un déficit considérable à cet égard. Les pensions engendreront d'importants problèmes dans un avenir prévisible. Étant donné que le gouvernement fédéral impose un plafond aux dépenses des Premières Nations, cela signifie qu'il y aura une réduction des fonds disponibles pour les Premières Nations. Le gouvernement fédéral se penchera sur ses véritables responsabilités fiduciaires, c'est-à-dire l'éducation, de la maternelle jusqu'à la 12^e année. Cela signifie également qu'il faut continuer d'investir dans l'enseignement postsecondaire.

Lorsqu'on songe aux déficits provinciaux, on pense aux infrastructures, c'est-à-dire aux routes, aux immeubles, et cetera. J'ai travaillé au sein d'une filiale de BC Hydro. On ne peut pas exploiter une mine si on n'a pas accès à l'électricité. Cela implique donc beaucoup de planification et peut-être même la construction de nouveaux barrages.

L'extraction des ressources permet de faire fonctionner l'économie au Canada, qu'il s'agisse de pétrole en Alberta ou dans le nord de la Colombie-Britannique, de gaz naturel, de bois ou d'une mine, ce sont tous des secteurs de ressources naturelles. Le développement des ressources se poursuit, plus particulièrement dans les territoires traditionnels des Premières Nations.

Lorsqu'on présente un projet d'exploitation aux Premières Nations, elles pensent immédiatement qu'elles n'en retireront rien. Le gouvernement fédéral en bénéficiera, tout comme les gouvernements provinciaux, les municipalités situées à proximité, les districts régionaux et les comtés. Toutefois, en tant que gouvernement, nous n'en tirons aucun avantage. Pourquoi alors devrais-je l'appuyer? La fiscalité des Autochtones est donc extrêmement importante pour ces raisons.

À la suite de récentes décisions des tribunaux, les Premières Nations doivent conclure des ententes sur les répercussions et les avantages avec le gouvernement et le secteur privé. Ce processus est très laborieux. Dans bien des cas, il faut un an, deux ans, voire trois ans de négociation. Ce n'est pas une question de compétence; cela fait partie d'un accord commercial.

Je crois que les gouvernements autochtones doivent devenir un élément fondamental de la fédération. Pour ce faire, tous les ordres de gouvernement, à savoir les territoires, les provinces et le gouvernement fédéral, doivent laisser une marge de manœuvre fiscale aux Premières Nations. Il ne faut surtout pas créer une taxe supplémentaire, car cela nous acculerait à la faillite. Les Premières Nations doivent occuper une partie de l'espace fiscal existant.

À l'heure actuelle, les gouvernements provinciaux ne veulent pas céder une partie de l'espace fiscal parce qu'ils vont perdre de l'argent. Par conséquent, je propose que le gouvernement fédéral

neutral for the provincial governments and for First Nations because ultimately the federal government will be the largest winner in terms of that lottery.

That means the federal government ultimately has to take the lead, and that lead has to start at this table. You, as honourable senators and the chamber of sober second thought, have to tell the government that you should begin to go down this path; First Nations have to be a part of this society and have to be a part of the federation economically and politically.

The provincial governments have to be convinced, and that can happen with direct discussions by the federal government. And it's in Canada's interest to be able to do that.

Senator Tannas: The tax credit that you're talking about that would effectively make the provinces whole again really has the effect of saying that the federal government, who don't have the majority of the resource revenues, need to foot the bill for this, right?

Mr. Jules: Not necessarily foot the bill. I don't think that's the right way of stating it.

Senator Tannas: No, you're right; it's the wrong thing to say. But making the room has to come entirely then from the federal government if you institute this idea of a tax credit that goes back — a federal tax credit.

Mr. Jules: But remember, both the federal and provincial governments have to vacate some of the tax room. So it isn't all just all the federal government saying, "We're going to cover all of this." The provincial government also shares in some of that burden.

Senator Tannas: Okay, that's great. Let me get to the next question then quickly, because this is where in my very limited two-year experience I keep hearing. Just when we think we are presented with an interesting national idea, somebody reminds us that there are actually 630 deals that need to be made, and that's where the whole thing falls apart.

Do you have a solution for this, an opt-in kind of thing where there is some surrendering of rights and future calls on the rest of Canada for this? I may be sounding cynical or frustrated here. I'm not. I just know where this is going to go if we latch onto this.

Can you give us a solution for this or your thoughts?

Mr. Jules: Well, initially it has to be optional. As I mentioned before, when you tell a First Nations community, "You have to do this," there's going to be resistance. And you see that everywhere in society. There's a huge debate right now in the Lower Mainland in British Columbia over a small tax that would

adopte un crédit d'impôt afin que ce soit neutre, du point de vue des revenus, pour les gouvernements provinciaux et les Premières Nations, car au bout du compte, ce sera lui le plus grand gagnant dans cette loterie.

Cela signifie que le gouvernement fédéral doit donner l'exemple, et cela doit commencer ici. Vous, à titre d'honorables sénateurs et de chambre de second examen objectif, devez dire au gouvernement qu'il devrait commencer à examiner cette possibilité; que les Premières Nations doivent faire partie de la société et de la fédération, du point de vue économique et politique.

Il faut parvenir à convaincre les gouvernements provinciaux, et cela peut se faire grâce à des discussions directes avec le gouvernement fédéral. C'est dans l'intérêt du Canada.

Le sénateur Tannas : Le crédit d'impôt dont vous parlez aidera les provinces à se remettre sur les rails et, au bout du compte, c'est le gouvernement fédéral, qui n'obtient pas la majorité des revenus découlant des ressources, qui devra payer la note. Est-ce exact?

M. Jules : Pas nécessairement payer la note. Je ne crois pas que ce soit la meilleure façon de l'exprimer.

Le sénateur Tannas : En effet, vous avez raison; ce n'est pas la chose à dire. Toutefois, l'espace fiscal vient entièrement du gouvernement fédéral, si on met en place un crédit d'impôt; c'est un crédit d'impôt fédéral.

M. Jules : Mais il ne faut pas oublier que les gouvernements fédéral et provinciaux doivent tous deux libérer une partie de l'espace fiscal. Il ne revient donc pas au gouvernement fédéral de tout payer. Le gouvernement provincial doit également payer sa part.

Le sénateur Tannas : Très bien. Permettez-moi de poser rapidement ma prochaine question, parce qu'au cours de mes deux années d'expérience, j'ai souvent entendu la même chose. Chaque fois qu'on présente une idée nationale intéressante, on nous rappelle qu'il y a quelque 630 accords qui doivent être conclus, et c'est là que tout s'écroule.

Avez-vous trouvé une solution pour régler ce problème, comme une option d'adhésion qui suppose le renoncement à certains droits et des demandes à venir à cet égard adressées au reste du Canada? Je semble peut-être cynique ou frustré, mais ce n'est pas le cas. Je sais simplement ce qui arrivera si nous nous accrochons à cette idée.

Pouvez-vous nous fournir une solution ou vos réflexions à ce sujet?

M. Jules : Eh bien, il faut que ce soit facultatif au début. Comme je l'ai mentionné plus tôt, si vous dites à une Première Nation qu'elle doit faire quelque chose, elle fera preuve de résistance. Et l'on observe la même chose partout dans la société. Dans la vallée du bas Fraser en Colombie-Britannique, un débat

go towards transportation. People are resisting it because they make it personal. Any time you make it personal, which tax is, people are going to say, "To hell with that."

It has to be optional. First Nations have to be engaged, but at the same time First Nations, individuals and governments that I've talked to, and I have talked to a substantial number, agree with this motion because for the first time they're going to be able to exert their tax jurisdiction outside of Indian reserves, with the benefit of having those discussions with the federal and provincial governments ultimately.

When you start having that level of discussion, it begins to change the fiscal makeup and the big "P" politics of this country. It means that when there are discussions about resource revenue sharing or federal-provincial responsibilities, First Nations are going to be there because they've got some of their own blood at stake — their tax blood.

Senator Tannas: Thank you.

Senator Moore: Further to the question posed by Senator Tannas, Chief Jules, if there was an agreement that certain provinces and the feds would give up some of their tax room, on the other side of that I would expect that whatever the equivalent was in dollars they would not continue to give those monies to the First Nations that they're now giving. They're giving up the tax room and saying, "Here, you get that money now. We're not going to be giving you any more."

Has that been thought through, or is that how you would see this unfold?

Mr. Jules: Well, ultimately —

Senator Moore: You can't just double dip, you know what I mean? I think you're right. The First Nations have a legitimate claim, right, to resource revenues, but if the feds give up that, they don't have those monies to give to the First Nations. So that, I would think, would be off the books; as somebody said, with tax revenue access comes certain responsibilities, so then it's over to you to take that on. Have you thought about that?

Mr. Jules: That's absolutely the case. When First Nation communities are involved in real property tax right now, that's to take over the service responsibilities that have been taken away from them. Right now the communities that I work with, which are about 160, provide road services. They provide upgrading to those roads. They provide and supplement what they get from the

fait rage en ce moment à propos d'une petite taxe qui servirait à financer les transports. Les gens s'opposent à cette idée parce qu'ils prennent cette taxe personnellement. Chaque fois que les gens font d'un enjeu une affaire personnelle, ce qui est le cas d'une taxe, ils envoient cet enjeu au diable.

Il faut que cette mesure soit facultative. Il faut que les Premières Nations participent au processus, mais, en même temps, les Premières Nations, les personnes et les gouvernements auxquels j'ai parlé approuvent la motion parce que, pour la première fois, les Premières Nations seront en mesure d'exercer leur compétence fiscale à l'extérieur des réserves indiennes et auront, en fin de compte, l'avantage d'avoir ces discussions avec le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux.

Lorsque vous commencez à avoir des discussions de cet ordre, la composition fiscale et la politique avec un grand « P » de votre pays commencent à changer. Cela veut dire que lorsqu'aura lieu des discussions portant sur le partage des recettes tirées de l'exploitation des ressources ou sur les responsabilités fédérales-provinciales, les Premières Nations y participeront parce que certains de leurs intérêts seront en jeu — notamment leurs intérêts fiscaux.

Le sénateur Tannas : Merci.

Le sénateur Moore : Chef Jules, je vais donner suite à la question posée par le sénateur Tannas. Si le gouvernement fédéral et certaines provinces renoncent à une part de leur marge fiscale, je m'attendrais à ce qu'en revanche, ils cessent de verser aux Premières Nations l'équivalent en espèces de cet espace fiscal. Ils renonceront à ces impôts et vous diront que, puisque vous recevez maintenant ces fonds, ils ne vous en accorderont pas d'autres.

Y avez-vous bien réfléchi, ou est-ce ainsi que vous pensez voir les choses se dérouler?

M. Jules : Eh bien, en fin de compte...

Le sénateur Moore : Vous ne pouvez pas simplement piger une deuxième fois dans les coffres des gouvernements. Vous comprenez ce que je veux dire, n'est-ce pas? Je crois que vous avez raison. Les Premières Nations ont le droit de revendiquer ces recettes tirées de l'exploitation des ressources, mais, si le gouvernement fédéral y renonce, il ne pourra plus verser cet argent aux Premières Nations. Donc, je penserais que ces contributions seraient rayées de leurs livres. Comme quelqu'un l'a déclaré, l'accès aux recettes fiscales est assorti de certaines responsabilités. Par conséquent, il vous incombera de les assumer. Y avez-vous réfléchi?

M. Jules : C'est tout à fait le cas. Les collectivités des Premières Nations qui perçoivent des impôts fonciers en ce moment le font afin d'assumer les responsabilités en matière de services qui leur ont été retirées. À l'heure actuelle, les collectivités avec lesquelles je travaille, qui sont au nombre d'environ 160, assurent des services routiers et améliorent les routes qui relèvent d'elles. Elles

Department of Indian Affairs in terms of infrastructure — water, sewer and those kinds of things.

This doesn't lessen the fiduciary responsibility. Those are issues that are for other tables. Ultimately, when you take over tax jurisdiction, it changes the fiscal dynamic in the country. It's what Ken said, and I agree with it wholeheartedly: It's who does what? Who pays for what? That's the kind of discussion that we have to ultimately have in this country. It isn't one of just having your hand out, because you can't have your hand out and call yourself a government.

The Chair: I wish to intervene here, in keeping with the question of Senator Tannas, and ask this of Mr. Coates: You've argued in your very thoughtful report of the Macdonald-Laurier Institute that Aboriginal governments should work together to develop large revenue and investment pools using revenue from natural resource development. And I think you've drawn our attention to I would say about half of Canada, including Yukon, Northwest Territories, Nunavut, northern Quebec and Labrador, where through modern treaties there are resource revenue sharing pools that are largely territorial wide.

I'm glad the attention was paid to that because I think we've made progress in Northern Canada that the rest of Canada could learn from, but my question is this: We develop the large revenue and investment pools in provinces. Who would manage the investment pool? How would you ensure that remote communities which have limited own-source revenues benefit from resource revenue sharing, as well as those that have what you called the geographical advantage? Can you just tell us how this might work in practice?

Of course, we have made efforts with pooled financing models such as the one provided by the First Nations Finance Authority. How would what you envision be different from that?

Mr. Coates: A very comprehensive sort of question.

The Chair: Sorry about that.

Mr. Coates: That's okay. The arrangements have to change. There is no question. When you look at the whole question of pooling, right now, almost all First Nations communities in Canada are poor. We have very few wealthy First Nations.

I want to go back to something Manny said before, and that is that our goal should be to have Aboriginal people who are just as wealthy and just as many millionaires as anybody else. That's when we know we've succeeded, but right now, a lot of them are

fournissent et complètent les infrastructures que le ministère des Affaires indiennes finance — les réseaux d'aqueduc et d'égout et les autres infrastructures de ce genre.

Cela ne réduit pas la responsabilité fiduciaire du gouvernement. Ce sont là des questions qui devraient être débattues dans le cadre d'autres séances. Finalement, lorsqu'on prend le contrôle du régime fiscal, cela modifie la dynamique fiscale du pays. C'est ce que Ken a déclaré, et je suis tout à fait d'accord avec lui. La question est de savoir qui fait quoi et qui paie quoi. Voilà le genre de discussions que nous devons finalement avoir dans notre pays, et non une discussion portant simplement sur le fait de tendre la main, car on ne peut pas avoir la main tendue et se qualifier de gouvernement.

Le président : Je souhaite intervenir maintenant et, en accord avec la question du sénateur Tannas, je désire poser à M. Coates la question suivante : dans le rapport très judicieux de l'Institut Macdonald-Laurier, vous faites valoir que les gouvernements autochtones devraient utiliser les recettes qu'ils tirent de l'exploitation des ressources naturelles pour mettre en commun un fonds d'investissement substantiel. Et, je pense que vous avez attiré notre attention sur environ la moitié du Canada, je dirais, y compris le Yukon, les Territoires du Nord-Ouest, le Nunavut, le Nord du Québec et le Labrador, où, grâce aux traités modernes, les recettes tirées de l'exploitation des ressources ont été mises en commun afin d'être partagées surtout à l'échelle territoriale.

Je suis content que vous ayez attiré notre attention sur cela parce que, selon moi, nous avons réalisé des progrès dans le Nord canadien dont le reste du Canada pourrait tirer des enseignements. Cependant, ma question est la suivante : dans les provinces, nous constituons des fonds d'investissement substantiels. Qui gérerait les vôtres? Comment vous assureriez-vous que les collectivités éloignées dont les sources de revenus sont limitées bénéficient de ce partage des recettes tirées de l'exploitation des ressources, au même titre que celles qui ont ce que vous appelez un avantage géographique? Pouvez-vous nous expliquer comment cela pourrait fonctionner en pratique?

Bien entendu, nous nous sommes efforcés d'employer des modèles de financement commun comme celui fourni par l'Administration financière des Premières nations. En quoi le modèle que vous envisagez différerait-il de ceux-là?

M. Coates : Voilà une question d'un genre très détaillé.

Le président : Je vous en demande pardon.

M. Coates : Cela ne pose pas de problèmes. Il ne fait aucun doute que les ententes doivent changer. Lorsque l'on examine la question de la mise en commun des revenus, on constate que la quasi-totalité des collectivités canadiennes des Premières Nations sont pauvres. Il y a très peu de Premières Nations bien nanties.

Je tiens à revenir sur les paroles que Manny a prononcées auparavant, à savoir que notre objectif devrait être d'avoir autant d'Autochtones fortunés ou millionnaires dans les collectivités des Premières Nations que dans n'importe quelle autre ville du

very poor.

The arrangements right now very much allow the money to go back to the community that is closest to the resource. We have those places that are geographically fortunate. Squamish First Nation happens to be right in North and West Vancouver and up to Squamish. The ones in northern Saskatchewan or northern Alberta are near resource developments, so Fort McKay First Nation has opportunities that are hundreds of times greater than those for Kashechewan in northern Ontario.

Because they're so poor as a starting point, and they have been for a hundred years, they need that extra money just to get up to the level. So they are investing in their own communities, building roads, building houses, starting new businesses and creating economic opportunity, but we are almost there in some instances where the money is now available to spread more generally. You are starting to see individual First Nations who are investing in other communities. They are taking their prosperity and sharing it with other First Nations. There are some communities in British Columbia where they're saying, "We still have an unemployment problem, but you have an even bigger one, so we're going to hire some of your First Nations people to work on our project because we need to make sure we all rise together." They don't want one community to have something and the other one to have nothing.

As a country, we haven't yet thought through this question about the pooling of resources. I like the idea of Manny's suggestion about the overall tax because that spreads it around much more effectively. The Government of the Northwest Territories has a good solution where they are taking the royalties that come into the Government of the Northwest Territories and putting a portion of them to First Nations. They're sharing a portion of that. Part of that goes to the community that is affected, and part goes to all the communities that are affected.

A group of five First Nations in northern British Columbia and the Yukon has an arrangement where people share with all five communities a portion of the benefits from resource development. If one community has oil and gas development near to it and it produces \$1 billion of revenue, that local community will get about 40 per cent of it, but the other 60 per cent will be divided among the other four communities.

So the First Nations are thinking this through themselves. They haven't really thought about it too much across cultural lines, although we are starting to see examples of that in the

Canada. C'est lorsque cela se produira que nous aurons conscience d'avoir réussi. Mais, à l'heure actuelle, un grand nombre d'Autochtones sont très pauvres.

Les ententes actuellement en vigueur permettent vraiment de remettre les fonds à la collectivité la plus rapprochée des ressources. Il y a des endroits qui sont géographiquement chanceux. La Première Nation Squamish se trouve à être établie en plein dans le nord et l'ouest de la ville de Vancouver, et ses terres s'étendent jusqu'à Squamish. Les Premières Nations du Nord de la Saskatchewan ou du Nord de l'Alberta sont près de sites où des ressources naturelles sont exploitées. Par conséquent, la Première Nation de Fort McKay bénéficie d'occasions qui sont 100 fois plus importantes que celles qui s'offrent à la Première Nation de Kashechewan dans le Nord de l'Ontario.

Étant donné que, d'emblée, ces Premières Nations sont très pauvres, et ce, depuis 100 ans, elles ont besoin de fonds supplémentaires simplement pour atteindre le niveau requis. Par conséquent, elles investissent dans leurs propres collectivités, elles construisent des routes et des habitations, elles lancent de nouvelles entreprises, et elles créent des perspectives économiques. Toutefois, dans certains cas, nous avons presque atteint le stade où des fonds pourront être répartis d'une manière plus globale. On commence à voir certaines Premières Nations investir dans d'autres collectivités. Elles partagent leur prospérité avec d'autres Premières Nations. Dans certaines collectivités de la Colombie-Britannique, les Autochtones déclarent ce qui suit : « Nous avons toujours un problème de chômage, mais le vôtre est encore plus grave. Par conséquent, nous allons engager quelques membres de votre Première Nation afin qu'ils travaillent à l'exécution de notre projet, parce que nous devons nous assurer que nous progressons tous en même temps. » Ils ne veulent pas qu'une collectivité soit bien nantie, alors que l'autre n'a rien.

Le Canada n'a pas encore mûrement réfléchi à la question de la mise en commun des ressources. L'idée de Manny concernant l'emploi d'un taux d'imposition général me plaît, parce qu'une telle imposition permettrait de répartir les richesses beaucoup plus efficacement. Le gouvernement des Territoires du Nord-Ouest a trouvé une bonne solution. Il attribue une partie des redevances qu'il reçoit aux Premières Nations. Il partage une part de ses recettes. Une part de ces fonds est remise à la collectivité touchée, et une autre part est accordée à l'ensemble des collectivités touchées.

Cinq Premières Nations du Nord de la Colombie-Britannique et du Yukon ont conclu une entente selon laquelle les Autochtones partagent avec les cinq collectivités une portion des bénéfices tirés de l'exploitation des ressources. Si une collectivité est établie près d'une exploitation pétrolière et gazière qui génère des revenus d'un milliard de dollars, la collectivité locale recevra 40 p. 100 de ces revenus, mais les 60 p. 100 restants seront divisés entre les quatre autres collectivités.

Les Premières Nations réfléchissent donc sérieusement à cela par elles-mêmes. Elles n'ont pas vraiment beaucoup songé à partager leurs ressources avec d'autres cultures, bien que nous

Inuvialuit Regional Corporation, which, you will remember, started off with a land claims settlement of \$100 million and now has \$550 million of investable assets, and they are, in fact, looking at other investments they can make with other indigenous peoples both in the North and more generally.

We also have an interesting situation that we don't pay enough attention to, and that is that the reserve base communities are often the ones that get the money, but more than half of their population no longer live close at hand. I'd invite you to look at English River, which has half of the people living in English River and half of them living mostly in Saskatoon but in other areas. Their investment strategy covers both areas, so they're trying to invest in Saskatoon so that they can create jobs in Saskatoon for English River people who live there.

We have a real challenge in terms of figuring out how to pool the resources and share them generally. The best example, if you want to get excited about this, is northern Quebec. Look at the Inuit and James Bay Cree where they have created regional economic development corporations. They are investing in multiple communities and sharing the revenues and resources in those directions.

But I would like to highlight one other point I forgot to make before, and that is that when we look at this in terms of what's good for Canada, one of the most interesting phenomena you can find is that when you have a resource development, the more money that goes into the hands of Aboriginal people, the greater the regional impact. If you have a project that does not have a lot of Aboriginal participation, almost all the money flows out of the region. You have fly-in and fly-out workers or you have a southern-based corporation or a multinational that takes the profits out the area. You can have a mine developed, and the actual net impact on the local area, whether it's the Yukon or northern Saskatchewan or northern Manitoba, is relatively small. As soon as you have First Nation involvement — my preference is equity ownership, the kind of taxation thing that Manny is talking about, impact and benefit agreements, those kinds of arrangements — the multiplier effect on the regional economy is simply staggering. So we have a huge problem in Canada, not just an Aboriginal one, with the sort of general poverty of our northern and rural areas, and if you want to address that for all Canadians, we find that empowering Aboriginal people is the best way of keeping money close at hand.

commencions à observer des exemples en ce sens de la part l'Inuvialuit Regional Corporation. Comme vous vous en souviendrez, la société a commencé à exercer ses activités grâce au règlement de revendications territoriales de l'ordre de 100 millions de dollars, et ses investissements s'élèvent maintenant à 550 millions de dollars. Par ailleurs, la société examine en fait la possibilité d'investir en collaboration avec d'autres peuples autochtones du Nord et du Canada en général.

Nous sommes également aux prises avec une autre situation intéressante à laquelle nous ne prêtons pas suffisamment attention, à savoir le fait que les membres des Premières Nations qui habitent dans les réserves sont souvent ceux qui bénéficient de l'argent, bien que la moitié de la population de ces Premières Nations ne vive plus à proximité de leurs réserves. Je vous invite à examiner le cas de la Première Nation d'English River, dont la moitié des membres réside à English River et dont l'autre moitié vit surtout à Saskatoon, mais aussi dans d'autres régions. Par conséquent, la stratégie d'investissement de cette Première Nation couvre les deux régions. Elle tente donc d'investir dans la municipalité de Saskatoon afin de créer des emplois pour les Autochtones d'English River qui vivent là-bas.

Nous avons vraiment du mal à déterminer comment nous devrions mettre en commun nos ressources et comment nous devrions les partager en général. Si vous souhaitez vous enthousiasmer à ce sujet, le meilleur exemple que je pourrais vous donner est celui du Nord du Québec. Regardez les Inuits et les Cris de la Baie James qui ont créé ensemble des sociétés régionales de développement économique. Ils investissent dans plusieurs collectivités, et partagent leurs recettes et leurs ressources de ces façons.

Toutefois, j'aimerais souligner un autre argument que j'ai oublié de faire valoir auparavant, à savoir que, lorsque l'on examine cette question du point de vue de ce qui est profitable pour le Canada, on observe un phénomène très intéressant. En effet, on constate que, dans le cadre de la mise en valeur des ressources, plus les Autochtones reçoivent d'argent, plus l'incidence régionale est importante. Si vous mettez en œuvre un projet auquel les Autochtones ne participent pas beaucoup, presque tous les fonds quittent la région. Les travailleurs arrivent et repartent, et une société du sud ou une multinationale transfère tous les profits hors de la région. Même si une mine est exploitée, ses répercussions nettes réelles sur la région, qu'elle se trouve au Yukon, dans le Nord de la Saskatchewan ou dans le Nord du Manitoba, sont relativement minimes. Dès que des Premières Nations participent au projet — je privilégie une participation au capital, le genre de processus d'imposition dont Manny parle, des ententes sur les répercussions et les avantages et des dispositions de ce genre —, son effet multiplicateur sur la région est simplement stupéfiant. Par conséquent, le Canada a un énorme problème lié à la pauvreté générale des régions nordiques et rurales, et ce problème ne touche pas seulement les Autochtones. Si vous souhaitez le régler pour tous les Canadiens, nous pensons que le meilleur moyen de garder l'argent à portée de main consiste à habiliter les Autochtones.

The Chair: Thank you.

Senator Watt: Chief, I know that over the years you have been involved in many different projects that have been worked on by the First Nations, and one is the commission that you have been dealing with for some time now. I know that you have been instrumental and effective in terms of making minor amendments from time to time when it comes to administrative requirements to amend, allowing the First Nations to benefit from that set of amendments that you have made over the years. This is in relation to the land issues, the financial management and things like that.

I'm not going to go into the nitty-gritty of the issues that all of us are talking about. I would rather try to get your sense of where you're coming from in terms of the timetable that would be required to nail this down if we're going to have a meaningful agreement with the Government of Canada at some point, hopefully, in the near future. But if this goes on for much longer, then I don't think we're doing any service to our people, and I think we all know that. I'm sure you and Harold Calla have shared this idea over the years. I have been one of the persons that have been involved in this idea in trying to find the solutions to make things happen within the federal level, but it's not an easy thing to do.

I guess there have to be two focuses. One is pulling it all together. What does it mean as a single institution that would be providing services to 640 communities across the southern part of Canada and the northern part, which represents about 56 communities, if not more? So those have to be taken into consideration.

Even though we have, as our chairman stated, comprehensive land claims in the North, they work to a certain extent in terms of what we're talking about today. In some cases, some obstacles need to be removed or amended in order for the people in the community to benefit the same way as the rest of Canadians do.

What I'm interested in looking at here on this committee is how to deal with this aspect. We're talking about housing needs, social needs, and at the same time we're talking about infrastructure requirements in the communities.

We know that the money from the Government of Canada or the provinces is not always going to be there when the need is identified, but we have to find a way to generate our own revenues, and I fully support that idea.

By saying that, are you sort of looking at somehow putting the large national organizations like AFN and ITK together politically and setting up a table with the Government of Canada, maybe without involvement from the provinces to start off with? You might have to bring them in later on.

Are you looking at something like two to three years to try and negotiate something meaningful to put the mechanism in place? What it might be at the end of the day, we don't know for sure,

Le président : Merci.

Le sénateur Watt : Chef, je sais qu'au fil des ans, vous avez pris part à de nombreux projets auxquels les Premières Nations ont participé, et l'un d'eux est la commission dans laquelle vous jouez un rôle depuis un certain temps. Je sais que vous avez contribué efficacement à apporter de temps en temps des modifications mineures aux exigences administratives, et que les Premières Nations ont tiré profit de cette série de modifications que vous avez apportées au cours des années. Ces modifications ont trait aux revendications territoriales, à la gestion financière et à d'autres enjeux de ce genre.

Je ne vais pas entrer dans les détails des enjeux dont nous parlons tous. Je préférerais tenter de savoir ce que vous pensez de l'échéancier qui serait requis pour établir tous les paramètres si nous voulons conclure une entente significative avec le gouvernement du Canada à un moment ou à un autre d'un avenir rapproché, j'espère. Toutefois, si ce processus dure encore longtemps, je ne crois pas que nous rendrons service aux Canadiens, et je pense que nous en avons tous conscience. Je suis certain que vous et Harold Calla avez discuté de cette idée au fil des ans. Je suis l'une des personnes qui ont eu l'idée de tenter de trouver des solutions pour faire bouger les choses à l'échelle fédérale, mais ce n'est pas facile.

Je suppose qu'il doit y avoir deux points de mire. L'un d'eux doit consister à réunir toutes les pièces du puzzle. Que faut-il faire pour qu'une institution unique fournisse des services à 640 collectivités du Sud du Canada et au Nord du Canada, qui compte 56 collectivités, voire plus? Il faut donc tenir compte de ces exigences.

Même si, comme notre président l'a indiqué, des revendications territoriales globales existent dans le Nord du Canada, elles favorisent dans une certaine mesure ce dont nous parlons aujourd'hui. Dans certains cas, quelques obstacles doivent être supprimés ou modifiés afin que les membres des collectivités bénéficient de cette idée, tout comme les autres Canadiens.

Ce que j'aimerais que nous examinions pendant la présente séance, c'est la façon de gérer cet aspect. Nous parlons de besoins en matière de logement et de besoins sociaux et, en même temps, nous discutons des besoins des collectivités en matière d'infrastructures.

Nous savons que le gouvernement du Canada et les provinces ne seront pas toujours prêts à nous accorder des fonds quand les besoins seront signalés, mais nous devons trouver un moyen de créer nos propres revenus, et j'appuie complètement cette idée.

En disant cela, envisagez-vous en quelque sorte de réunir les grandes organisations nationales, comme l'APN et l'ITK, et d'organiser une rencontre avec le gouvernement du Canada, peut-être sans y faire participer les provinces au début? Il vous faudra peut-être les inviter plus tard.

Envisagez-vous de passer de deux ou trois ans à tenter de négocier un processus constructif pour mettre en place le mécanisme? Nous ne sommes pas certains de savoir en quoi

but at least to begin the negotiations. Are you pushing for that in order to end up with a legislative base so that we have a base to start from when dealing with the government? Is that where you're coming from?

Mr. Jules: I can only talk about my timetable. I'm 62 years old, and I don't want to be doing this when I'm 70, so —

Senator Watt: I'm 70 now.

Mr. Jules: You either look at it in terms of three years — I'll be 65 — or eight years at the outside. I'm an eternal optimist. I've been doing this for 40 years. I've seen my daughter be born and be on her own. She's 40 years old, and I love her dearly. My son is 20. I don't want to burden them with all of the work that is necessary, but they're still going to have to be active. We're not going to resolve every issue in the next two to three years.

I definitely want to concentrate a lot of my efforts on the Aboriginal resource tax in the next two to three years, and I do see a legislative base to do that. Ultimately, the federal government has to give some room. That means legislation. The provincial governments are going to have to give some room. That means legislation.

I believe that the first province should be British Columbia. I've had some discussions with some of the politicians out there about this very issue. One of the key individuals says that as far as he's concerned, taxation gives long-term, stable revenues for First Nations communities. I believe that cooler heads will ultimately prevail over this issue. We're having a meeting in Kamloops with a lot of the communities on April 28 to discuss this issue. We have to start at the community level. We have to build up momentum. That is indeed where the change has to take place. They have to be asking for it. Right now, they're coming forward and saying, "We want to do this." That means engagement with the provincial government.

Sandra was talking about how a lot of our governments have a two-year horizon. Parliamentarians and legislative assemblies have a bit of a longer timetable. In British Columbia, you're looking at probably another two to three years. That gives a window of opportunity. We're probably looking at the next mandate of government here at the federal level. That gives another four years. This has to be made a priority.

I believe that resource development is a priority for this country because of its impact on the economy. Look at Alberta. They're headed for an election right now, and I know that Jim Prentice is very familiar with these issues and hopefully will come on side with Alberta. That would give more momentum. I

consistera ce processus au bout du compte, mais, au moins, les négociations seront amorcées. Préconisez-vous cette approche afin que nous finissions par avoir un fondement législatif et, par conséquent, une base sur laquelle nous appuyer lorsque nous traiterons avec le gouvernement? Est-ce où vous voulez en venir?

M. Jules : Je ne peux parler que de mon échéancier. Je suis âgé de 62 ans, et je ne veux pas être encore en train de travailler là-dessus quand j'aurai 70 ans. Par conséquent...

Le sénateur Watt : Je suis âgé de 70 ans en ce moment.

M. Jules : Soit vous croyez que trois années seront nécessaires — j'aurai alors 65 ans — soit huit années, tout au plus. Je suis un éternel optimiste. Cela fait 40 ans que je fais ce travail. J'ai vu ma fille naître, et devenir indépendante. Elle est maintenant âgée de 40 ans, et je l'aime beaucoup. Quant à mon fils, il a 20 ans. Je ne veux pas leur faire porter le fardeau de tous les efforts requis, mais il faudra tout de même qu'ils restent actifs, car nous ne résoudrons pas tous les problèmes dans les deux ou trois prochaines années.

Au cours des deux ou trois prochaines années, je veux vraiment concentrer une grande partie de mes efforts sur la taxe autochtone sur les ressources, et je distingue un fondement législatif pour le faire. Au bout du compte, le gouvernement fédéral devra céder un espace fiscal, ce qui exigera l'adoption d'une mesure législative. Les gouvernements provinciaux devront faire de même, ce qui exigera également l'adoption d'une mesure législative.

Je pense que la première province devrait être la Colombie-Britannique, où j'ai d'ailleurs eu des discussions avec des politiciens sur ce sujet précis. L'un des responsables auxquels j'ai parlé déclare d'ailleurs qu'en ce qui le concerne, la fiscalité offre des revenus à long terme et stables pour les collectivités des Premières Nations. Je pense que c'est la raison qui l'emportera finalement. Le 28 avril, il y aura à Kamloops une réunion avec des représentants de nombreuses collectivités pour débattre de la question. Nous devons commencer au niveau communautaire. Nous devons susciter un élan. C'est par ailleurs à ce niveau que le changement doit se produire. Il faut qu'on le demande. Pour l'instant, on exprime une volonté. Cela suppose un engagement auprès du gouvernement provincial.

Sandra disait que nombre de nos gouvernements avaient un horizon de deux ans. Les parlementaires et les assemblées législatives ont de leur côté un échéancier à plus long terme. En Colombie-Britannique, on envisage probablement deux ou trois ans de plus. C'est donc une occasion à saisir. Cela se fera probablement pendant le nouveau mandat du gouvernement fédéral. Cela nous laisse quatre ans de plus. Mais le dossier doit être prioritaire.

Je pense que le développement des ressources est une priorité en raison des retombées sur l'économie. Prenez l'exemple de l'Alberta où des élections ont lieu. Je sais que Jim Prentice connaît très bien ces dossiers et s'alignera sur l'Alberta. Cela donnerait un élan. En Ontario, Kathleen Wynne a offert aux Premières Nations

know that here in Ontario, Kathleen Wynne had offered resource revenue sharing to First Nations, and it was coolly received because it wasn't enough room.

Part and parcel of that is going to be developing the infrastructure to go up to the North. It's not one road but two roads, basically a cross up there. There are a lot of issues that, if you will, cross the boundaries between First Nations, provincial governments and the federal government. It's creating political will. I believe strongly in the art of the possible, and that's ultimately what politics is about. We have to be able to have the vision. We have to be able to enunciate it. We have to be able to get support for it. Ultimately, that will have to be legislated. We'll have to create the institutions to facilitate it.

As I was saying earlier, we have to have a transparent system. We have to have one that isn't going to be complex. We have to have one that assumes it's going to be occupying areas that are already in existence, because we don't want to tax businesses out of business. We want to create more business. We have to create a climate of trust. That means leaving the baggage that we've all accumulated behind us.

From an optimistic standpoint, I don't see doing this beyond 65, but if I really have to and I do have rubber arms, maybe to 70. Like you. So three to eight years. That's all I'm going to do. I promise.

Senator Watt: There is just one more issue. There is one area I raised. What do we do with those organizations that already exist, and they do claim, and not only claim, but they do represent their people, like the Assembly of First Nations, as an example? How do we engage them in this?

Mr. Jules: I do know that the present national chief said that he supports resource revenue sharing, and he supports that on a national basis. I think that from a political perspective, he would love to have tax jurisdiction because it's within his treaty area.

One of the problems that we have on a national basis is that Saskatchewan doesn't support resource revenue sharing because they feel they're already sharing that with all citizens of Saskatchewan. I don't agree with that, but that's the political sense they are taking now.

Senator Watt: Can they be enlightened on that?

Mr. Jules: I believe so. It's economics. Fundamentally, what makes this country and our governments operate is having a good economic system. Canada and the West have really been successful in having the institutions to facilitate greater economic development, including benefits for its citizens. I think from that argument alone, Saskatchewan should be able to see the light of day.

Senator Raine: Thank you both very much. This has been a very good session. I have a couple of questions.

de partager les revenus provenant des ressources, mais son offre a été reçue froidement parce qu'elle n'offrait pas suffisamment de marge de manœuvre.

Dans ce contexte, il faudra développer les infrastructures pour se déplacer vers le nord. Ce n'est pas une seule route qu'il faudra, mais deux. De nombreux dossiers concernent à la fois les Premières Nations, les gouvernements provinciaux et le gouvernement fédéral. Tout cela suscite une volonté politique. Je crois fermement dans l'art du possible, et c'est ce que vise finalement la politique. Nous devons pouvoir avoir une vision. Nous devons pouvoir l'énoncer et nous devons pouvoir la soutenir. En fin de compte, elle doit être légiférée et nous devons créer des institutions pour la réaliser.

Comme je l'ai dit, nous devons avoir un système transparent, mais qui ne soit pas trop complexe et qui s'appuie sur ce qui existe déjà afin que la fiscalité ne fasse pas fuir l'entreprise. Nous voulons multiplier les entreprises et pour cela, il faut susciter un climat de confiance en maintenant les acquis.

J'ai bon espoir de ne pas avoir à faire cela au-delà de 65 ans, mais si cela est vraiment nécessaire et que je me laisse persuader, je pourrais le faire jusqu'à 70 ans, comme vous. Ce qui me laisse de trois à huit ans. C'est donc tout ce que je ferai. Je le promets.

Le sénateur Watt : J'aimerais simplement revenir sur un point que j'ai déjà soulevé. Que faisons-nous avec les organisations qui existent déjà et qui prétendent — en fait, elles le font en réalité — représenter leur peuple, comme l'Assemblée des Premières Nations, par exemple? Comment les associer au processus?

M. Jules : Le chef national actuel a affirmé appuyer au niveau national le partage des recettes de l'exploitation des ressources. Je sais que d'un point de vue politique, il souhaiterait ardemment avoir des compétences fiscales puisque cela relève des traités.

Ce qui pose problème au niveau national, c'est que la Saskatchewan n'appuie pas le partage des recettes de l'exploitation des ressources parce qu'elle estime déjà le faire avec tous les citoyens de la province. Je ne suis pas d'accord avec cette position, mais c'est celle qu'elle a prise pour l'instant au niveau politique.

Le sénateur Watt : Peut-on sensibiliser la province à cela?

M. Jules : Je crois que oui, car cela relève de l'économie. Fondamentalement, ce qui fait fonctionner ce pays et le gouvernement, c'est un bon système économique. Le Canada et l'Occident ont réussi à se doter d'institutions favorables au développement économique et aussi aux citoyens. Ne serait-ce que pour cela, la Saskatchewan devrait pouvoir ouvrir les yeux.

La sénatrice Raine : Merci beaucoup à tous les deux, ces délibérations sont très fructueuses. J'ai quelques questions à vous poser.

I'm not 100 per cent clear, Chief Jules. When you talk about tax credit in terms of the tax room, could you just explain that a little bit more? I mean, I think of tax credit like the child tax credit going to parents who are paying taxes, and they take it off their taxes. I would see this as tax sharing. There's a share of the taxes, provincial, federal and First Nations. Could you clarify that, please?

Mr. Jules: I like that better.

Senator Raine: Okay.

Mr. Jules: You're taking the words out of my mouth. It is tax sharing.

Senator Raine: So when you say tax credit, you don't say the tax would come from the federal government and go to the provincials or whatever.

Mr. Jules: When industry pays the First Nations tax, they can write those taxes off against the taxes they would have paid to the federal government. This way, taxes don't go up for industry, and the resource development climate isn't harmed. A tax credit approach means that rather than targeting a current provincial revenue, both the federal and provincial governments are contributing through tax sharing for First Nations.

Senator Raine: So that amount that was then the credit, if you like, would go to the First Nations?

Mr. Jules: What happens is that under the regime, both the federal and provincial governments would have to give up a portion of their tax room for the First Nation governments to occupy. So from that approach, it is truly tax sharing.

Senator Raine: Thank you. The second question that I had, and it's just something that I can't quite wrap my head around, is about our history. We have a country, Canada, that was here long before 1867. In pre-colonial time, First Nations shared the land and had boundaries and had their traditional territories. When we now refer to a First Nation, it could be one of 17 communities in the Shuswap Nation Tribal Council, for instance. People who aren't used to thinking of it could think of a community of 200, 300 people as a First Nation, and yet the Cree people are in today's term a First Nation and they are, I would guess, a true nation.

When you look at tax sharing in terms of resource revenue coming from traditional lands, would we not have to redraw the maps for this greater sharing?

Mr. Jules: Just so that I am clear, I believe the Secwepemc are a nation and are a true nation. We were a nation before colonization, and we still refer to ourselves as the Secwepemc. When you talk about redrawing the maps, I think it's our responsibility to do that. When you self-identify, that's the beginning of that process.

Je ne suis pas sûre d'avoir tout compris, chef Jules. Pourriez-vous élaborer à propos du crédit d'impôt par rapport à la marge de manœuvre fiscale? Pour moi, le crédit d'impôt, c'est par exemple le crédit d'impôt pour enfants qu'on verse aux contribuables et qui leur permet de payer moins d'impôts. J'y vois un partage fiscal. Il y a un partage fiscal entre les gouvernements provinciaux, le gouvernement fédéral et les Premières Nations. Pourriez-vous préciser, s'il vous plaît?

M. Jules : Je préfère votre formulation.

La sénatrice Raine : D'accord.

M. Jules : Vous m'ôtez les mots de la bouche, c'est un partage fiscal.

La sénatrice Raine : Lorsque vous parlez de crédit d'impôt, vous ne dites pas que le crédit devrait provenir du gouvernement fédéral et être versé aux provinces, par exemple.

M. Jules : Lorsque les entreprises paient un impôt aux Premières Nations, elles peuvent le déduire de celui qu'elles doivent au gouvernement fédéral. De cette façon, les impôts n'augmentent pas pour l'industrie et cela ne nuit pas au développement des ressources. Plutôt que de viser une recette provinciale particulière, cette approche permet aux gouvernements fédéral et provinciaux de contribuer dans le cadre d'un partage fiscal en faveur des Premières Nations.

La sénatrice Raine : Ce montant, qui représente, si on veut, un crédit, serait ainsi versé aux Premières Nations?

M. Jules : En vertu du régime, tant les gouvernements fédéral que provinciaux auraient à renoncer à une partie de leur fiscalité en faveur des administrations des Premières Nations. Selon cette approche, il s'agit bien ainsi d'un réel partage fiscal.

La sénatrice Raine : Merci. Ma deuxième question sur laquelle je m'interroge concerne notre histoire. Nous avons un pays, le Canada, qui existait bien avant 1867. Avant la colonisation, les Premières Nations partageaient la terre, et avaient des frontières et des territoires traditionnels. Lorsque nous faisons aujourd'hui allusion à une Première Nation, il pourrait s'agir d'une des 17 collectivités du Conseil tribal des Shuswaps, par exemple. Si l'on n'y réfléchit pas, on pourrait penser qu'une collectivité de 200 ou 300 personnes constituerait une Première Nation. Or les Cris constituent, selon la terminologie d'aujourd'hui, une Première Nation et c'est, je suppose, une vraie nation.

Si l'on envisage un partage fiscal sous la forme de recettes découlant de l'exploitation des ressources dans les terres traditionnelles, ne devrions-nous pas redessiner les frontières?

M. Jules : Pour être clair, je crois que les Secwepemc sont une nation, une vraie nation. Nous étions une nation avant la colonisation et nous nous définissons toujours comme des Secwepemc. Quand vous parlez de redessiner les frontières, j'estime que c'est à nous de le faire. Le début du processus, c'est de s'identifier.

Even when you look at the Cree, there are Woodland Cree, there are Plains Cree and there are Cree from northern Quebec. Yes, they speak the same language with many dialects. If they wanted to get together, I wouldn't stand in their way. I would encourage it. If all of the Shuswap wanted to get together, the more power to the Shuswap. I hope one day it will happen.

When you talk about "First Nation," a lot of individuals say, "Well, I'm a First Nation," so you go from the Cree, which is lots of northern Canada, to an individual. So the way "First Nation" is talked about isn't how I view it.

When I think about the First Nations, it was indeed those First Nations in traditional times that had jurisdiction, occupied the lands and defended the lands. When I look at my own people, they are the Shuswap. We did that. We had a defined territory. But that was changed over time because of different situations that happened.

The smallpox epidemic meant there were migrations from some of our traditional communities to other communities that they occupied. And then the Supreme Court says you have to look at 1849 as the date. Were you an organized society? Did you occupy these territories from that period of time? There's a whole bunch of different dynamics at play when you talk about First Nations.

If you look at 1849, we occupied more land than we do today because there were some Tsilhqot'in. One of the questions I asked the Tsilhqot'in after their court cases was whether they included Riske Creek because that was part of our traditional territory from 1849. Because of the smallpox epidemic they occupied that area.

Two of our communities were truly ours in traditional times, but because of intermarriage and other situations they don't view themselves or self-identify as Secwepemc. All of those factors come into play.

I believe we are the ones, not the governments, who have to solve that. It's an internal issue. We have to have diplomats; we have to be able to approach our neighbours, and some of it is going to be what we did with the Upper Nicola people. We entered into the Fish Lake Accord, and that was entered into between the Shuswap and the Okanagan people in the late 1700s. And there was literally an exchange of children between our communities so that it became a family. We became family so that we couldn't go to war with one another anymore because we were now family. Because of that, we agreed to share certain areas of land. And that's what is going to happen. There isn't going to be this boundary line between us. We're going to ultimately say that this is an area we commonly used and we should commonly benefit from that, and we have to get together and determine that. And I believe one of the impetuses to do that is tax jurisdiction. Because if you don't have it, then what's the use of getting together?

Senator Raine: Thank you.

Pour prendre l'exemple des Cris, il y a les Cris des bois, les Cris des plaines et il y a les Cris du nord du Québec. Certes, ils parlent tous la même langue, mais avec de nombreux dialectes. S'ils voulaient se regrouper, je ne m'y opposerais pas, je les y encouragerais. Si tous les Shuswaps voulaient se regrouper, ils n'en seraient que plus puissants. J'espère que cela arrivera un jour.

Lorsqu'on parle d'une « Première Nation », beaucoup de gens vous diront : « Eh bien moi, je suis une Première Nation. » Ainsi, on passe des Cris, qui occupent essentiellement le nord du Canada à un particulier. La façon dont on parle d'une « Première Nation » n'est pas la mienne.

Quand je pense aux Premières Nations, je pense en fait aux Premières Nations des temps anciens qui avaient le pouvoir, et qui occupaient et défendaient leurs terres. Mon peuple, ce sont les Shuswap. Nous avons fait cela, nous avons un territoire bien défini. Mais cela a changé à la suite des divers événements qui se sont déroulés.

L'épidémie de variole témoigne de migrations de certaines des collectivités traditionnelles vers d'autres collectivités qu'elles occupaient. Et la Cour suprême affirme qu'il faut s'en tenir à la date de 1849. Étiez-vous une société organisée? Aviez-vous occupé ces territoires à partir de cette date? Une foule de dynamiques sont en jeu lorsqu'on parle des Premières Nations.

Si l'on remonte à 1849, nous occupions davantage de territoires qu'aujourd'hui en raison de la présence de Tsilhqot'in. L'une des questions que j'ai posées aux Tsilhqot'in après les procès était de savoir s'ils comprenaient Riske Creek, qui faisait partie de notre territoire traditionnel depuis 1849. Ils ont occupé la région à cause de l'épidémie de variole.

Deux de nos collectivités étaient autrefois vraiment les nôtres, mais en raison des mariages et d'autres facteurs, elles ne se considèrent plus ni ne s'identifient plus comme des Secwepemc. Tous ces facteurs entrent en jeu.

Je pense que c'est à nous et non aux gouvernements de régler la question. C'est une question interne. Il nous faut des diplomates; nous devons pouvoir entrer en contact avec nos voisins et cela se fera en partie comme nous l'avons fait avec les gens d'Upper Nicola. L'Accord de Fish Lake a été conclu entre les Shuswap et l'Okanagan à la fin des années 1700. À cette occasion, il y a eu littéralement un échange d'enfants entre nos collectivités de telle sorte que nous sommes devenus une famille. Nous sommes devenus une famille afin de ne plus entrer en guerre les uns contre les autres. Pour cette raison, nous avons convenu de partager certaines parties du territoire. Et c'est ce qui va arriver. Il n'y aura plus cette frontière entre nous. En fin de compte, nous dirons qu'il s'agit d'une région utilisée de façon commune et nous devrions en profiter de façon commune, et nous allons nous rassembler pour le déterminer. Et l'une des raisons qui nous poussent à le faire, c'est le pouvoir de lever des impôts. Pourquoi nous rassembler, si nous n'avons pas ce pouvoir?

La sénatrice Raine : Merci.

The Chair: I think the real challenge for this committee — and it has been addressed this morning several times — is the have-not communities.

Mr. Coates, in your report — and I think you spoke of it with regard to the Northwest Territories and some other examples, the devolution model in the N.W.T. — you said there should be a hybrid approach between the local and the general approach that would allow communities that are geographically advantaged to benefit as they should, but also have a fixed percentage of the resource revenue to be shared amongst jurisdictions where there are needs and there are disadvantages.

What is the next step to making this happen? Your report came out in January. I'm sure it has stimulated a lot of response and discussion. How do we move this forward?

Do you believe that the unfortunate confrontation that is emerging over resource development projects in various parts of the country, with threatened litigation and all that, gives us an opportunity to look for a different way forward?

Is your proposal supported by leaders like Chief Manny Jules? Is that an opportunity to find a new way other than confrontation and litigation on resource developments?

Mr. Coates: I would agree very much it is a new way and we need a new way. We do have confrontation. We need to realize that we also have confrontation with non-Aboriginal peoples. It's not just Aboriginal folks who have concerns. In fact, very often, if you look at New Brunswick and the shale gas controversy, there are a lot of First Nations people in New Brunswick who realize the necessity to move forward, and some in the same communities who realize they shouldn't go forward. But that's also a debate among the non-Aboriginal folks.

Let me put it this way: I think we need to realize that there are very major costs in not doing something. When you look at royalty revenue sharing, the tax kind of things that Manny Jules is talking about, we have to realize that yes, there is cost, and there's time and there's political process involved with that, but let's just add up what happens if we don't do that at all.

If you rely on a very slow process and nothing changes, we will see more court battles cross the country. Those court battles cost millions of dollars. The Tsilhqot'in spent \$10 million on their court case, and they're a very poor set of communities. They had to really invest a lot of their own money and heart into that process, and the negotiations on individual projects take forever.

Le président : Je pense que la vraie difficulté pour ce comité — et nous nous y sommes attelés à plusieurs reprises ce matin — ce sont les collectivités pauvres.

Selon votre rapport, monsieur Coates — et je pense que vous en parlez au sujet des Territoires du Nord-Ouest et d'autres, je veux parler du modèle de dévolution dans les Territoires du Nord-Ouest —, il faudrait une approche hybride qui serait à mi-chemin entre l'approche locale et globale, qui permettrait aux collectivités avantagées au plan géographique d'en retirer des avantages légitimes, mais qui ferait que les ressources soient partagées selon un pourcentage fixe avec celles qui ont des besoins et des difficultés.

Quelle est la prochaine mesure à prendre pour en arriver là? Votre rapport est sorti en janvier. Je suis sûr qu'il a suscité beaucoup de réactions et de débats. Comment faire avancer le dossier?

Pensez-vous que l'affrontement regrettable que suscitent les projets de développement des ressources dans les diverses régions du pays, avec les litiges et autres mesures qu'il pourrait entraîner, est l'occasion d'envisager l'avenir autrement?

Est-ce que votre proposition est appuyée par des dirigeants comme le chef Manny Jules? Y a-t-il une possibilité de trouver un moyen autre que l'affrontement et les litiges en ce qui concerne le développement des ressources?

M. Coates : Je suis tout à fait d'accord avec vous, c'est un nouveau moyen et nous devons trouver un nouveau moyen. Il y a certes des affrontements. Mais il faut se rendre compte que nous avons aussi des affrontements avec des populations non autochtones. Les Autochtones ne sont pas les seuls à avoir des soucis. En fait, très souvent, si vous songez au Nouveau-Brunswick et à la controverse que suscitent les gaz de schiste, il y a beaucoup de gens des Premières Nations au Nouveau-Brunswick qui sentent la nécessité d'avancer et d'autres, dans les mêmes collectivités, qui pensent qu'on ne devrait pas aller de l'avant. Mais c'est également un débat au sein de la population non autochtone.

Je dirais simplement ceci : ne rien faire entraînera des coûts très importants. Quand on songe au partage des redevances, aux mesures fiscales dont parle Manny Jules, on doit se rendre compte que certes, il y a un coût, que cela prend du temps, qu'il y a un processus politique, mais il faut faire le calcul de tout ce qui arrivera si nous ne faisons rien du tout.

Si vous comptez sur un processus extrêmement lent et que rien ne change, les batailles judiciaires vont se multiplier dans tout le pays. Ces batailles coûtent des millions de dollars. Les Tsilhqot'in, qui sont très démunis, ont dépensé 10 millions de dollars pour leur poursuite. Ils ont dû investir beaucoup de leur propre argent et de leurs efforts dans le processus et les négociations sur des projets particuliers sont interminables.

Manny Jules talked about how much time it takes to get these things in place. A tax regime would be very straightforward. Opportunities for equity investment would be very straightforward. The political struggles are huge.

Let's also realize, when you talk about the cost, that the Aboriginal communities bear an extraordinary cost, and that's the cost of continuing poverty. Take those communities you're talking about such as the ones that are isolated, away from resource opportunities, the Attawapiskats and the Kashechewans of Canada. Either those communities are representative of about a third of all the Aboriginal communities in Canada that are isolated from resource development, or they have domestic challenges.

If we don't do something in those communities, you're not just causing a problem for three or four years; you're going to cause problems for their families and for individuals that will actually saddle this country and individual First Nations with a staggering social cost that will go on for generations.

We talk about education all the time in the K-to-12 debate. The research shows overwhelmingly that the number one challenge is actually between the ages of zero and five. We don't have an institutional structure to relate to that. K to 12 you talk to the school system; post-secondary you talk to the institutions. However, if children are living in overcrowded homes, if there's mould on the walls, if there is not an adequate supply of food, if they don't have local facilities and support, they are going to be severely affected for the rest of their lives. The costs and consequences are huge.

Looking at this arrangement, we need a brand-new level of courage in this country. We need to look for dramatic changes. I want to highlight something that Manny Jules has talked about several times. We should get away from the idea that we will have one solution that will solve the problem for all Canadians at all times, sort of the old panacea. That is, we will use residential schools, or reserves, or self-government is going to solve everything.

What Chief Jules is talking about is creating a tool. If you created the taxation tool the way he has described it, you are going to find that individual First Nations will take it up. Some regional First Nations, be it a tribal council or maybe a group in the Yukon or Northwest Territories, will take it up, and then we will see the benefits of what I think is the most important part, namely, success. When you see successful communities — First Nation, Aboriginal, Metis, Inuit communities — they share their stories and experiences. It actually becomes part of the national conversation.

That's one of our challenges. Let's not look for one thing that will solve everything for everybody all at once. It is not going to happen.

Manny Jules parle du temps que prend la mise en place de tous ces éléments. Un régime fiscal serait très simple. Les possibilités d'investissement en capital seraient très simples. En revanche, les luttes politiques sont énormes.

S'agissant du coût, il faut aussi se rendre compte que les collectivités autochtones assument un fardeau extraordinaire, celui de la pauvreté qui se poursuit. Prenons l'exemple des collectivités dont vous parlez, par exemple celles qui sont isolées, loin des possibilités qu'offre le développement des ressources comme les Attawapiskats et les Kashechewans du Canada. Soit ces collectivités constituent environ un tiers de toutes les collectivités autochtones au Canada qui n'ont pas accès au développement des ressources, soit elles ont des défis internes.

Si nous ne faisons rien dans ces collectivités, on ne crée pas simplement un problème qui durera trois ou quatre ans, on crée des problèmes pour les familles et les particuliers qui imposeront à ce pays et aux Premières Nations un coût social renversant qu'il faudra assumer pendant des générations.

Nous parlons tout le temps de l'éducation de la maternelle à la 12^e année. La recherche montre sans l'ombre d'un doute que le défi numéro un touche la tranche d'âge de zéro à cinq ans. Nous n'avons pas de structures institutionnelles pour cette tranche d'âge. Pour l'éducation de la maternelle à la 12^e année, on parle du système scolaire; pour l'enseignement postsecondaire, on parle d'universités. Toutefois, les enfants qui vivent dans des logements surpeuplés où les murs ont de la moisissure, qui ne sont pas suffisamment alimentés, qui n'ont pas accès à des services locaux, ces enfants vont être gravement affectés pour le reste de leur vie. Les coûts et les conséquences sont énormes.

S'agissant de cet arrangement, il nous faut faire preuve d'un courage extraordinaire. Nous devons opérer des changements spectaculaires. Permettez-moi de souligner ce dont Manny Jules parle à plusieurs reprises. Il nous faut abandonner l'idée qu'il y a une solution, une sorte de vieille panacée, pour régler les problèmes de tous les Canadiens, en toutes circonstances. Je veux parler des pensionnats ou des réserves ou de l'autonomie qui allaient régler tous les problèmes.

Ce dont parle le chef Jules, c'est de créer un outil. Si vous mettez au point l'outil fiscal qu'il a décrit, vous allez constater qu'il sera adopté par des Premières Nations. Des instances régionales, que ce soit un conseil tribal ou peut-être un groupe au Yukon ou dans les Territoires du Nord-Ouest l'adopteront et l'on verra alors les avantages associés à ce que je crois être l'élément le plus important, je veux parler de la réussite. Lorsque l'on voit les collectivités réussir — collectivités des Premières Nations, autochtones, métisses ou inuites — elles partagent leurs histoires et leurs expériences et tout cela fait alors partie du dialogue national.

C'est l'un des défis auxquels nous faisons face. Ne cherchons pas l'élément unique qui réglerait tout pour tout le monde et d'un coup. Il n'existe pas.

The 636 First Nations cross the country range from Membertou in Nova Scotia and Fort McKay in Alberta to disadvantaged, marginalized and impoverished communities. Let's not solve all the problems all at once. Let's give tools that First Nations can grab onto and use. Let's use their success as role models for the rest of the country.

The Chair: What is the next step?

Mr. Coates: The next step is direct action. You are it. We need some powerful statements in the think-tank community where Macdonald-Laurier exists and in the First Nations community, Chief Jules and AFN. These ideas are out there.

My view is that support for Aboriginal rights in Canada has been declining. Support for Aboriginal rights declines almost as much as Aboriginal rights increase. As indigenous people get more power, people's support for that power diminishes. We have a problem in that the actual level of political interest in Aboriginal rights and empowerment is going down, even though the social costs are still there. We need, as a country, a strong and powerful declaration that we need to do things differently.

The joint report of AFN and Aboriginal Affairs on economic development was such a report. It basically said, "Hey, folks, everybody has to do something. Parliament has to do something, as do provincial governments, but so do First Nations and corporations."

The next step would be getting a statement out of a group like yours that says, "Let's stop tinkering around the edges in small increments and money and small changes. We need some fairly dramatic action that changes the game."

I don't talk about revolutionary transitions because Chief Jules outlined for you precisely what we need. We need to talk about the fact that things are getting a lot better. We have success stories. We don't have to say if we do this maybe something will happen. We can show that where there is royalty revenue sharing, where modern land claim deals have empowered Aboriginal folks, where revenue sharing going is on in British Columbia, communities are changing. The Haisla community in British Columbia is talking about an electrified natural gas plant, supporting the pipeline and revitalizing the economy of northern British Columbia. That is not something you heard of 30 years ago.

We are seeing changes because of what is already there, but what are the next dramatic steps? Quite frankly, the people that are talking about royalty revenue sharing, taxation regimes and Aboriginal equity need to know there is parliamentary support.

The Chair: Thank you.

Mr. Jules: A benefit of real tax jurisdiction is discussion around equalization. I believe that if First Nations have true tax jurisdiction within their treaty lands, outside of Indian reserves you will get to the point where First Nations will want to talk

Les 636 Premières Nations dispersées à travers le pays vont de Membertou en Nouvelle-Écosse et de Fort McKay en Alberta jusqu'aux collectivités désavantagées, marginalisées et appauvries. Ne réglons pas tous les problèmes d'un coup. Inspirons-nous de leur succès pour le reste du pays.

Le président : Quelle est la prochaine étape?

M. Coates : La prochaine étape est l'action directe et c'est vous qui la mènerez. Nous avons besoin de messages forts de la part des spécialistes comme ceux de Macdonald-Laurier, de la collectivité des Premières Nations, du chef Jules et de l'APN. Les idées ne manquent pas.

À mon avis, l'appui en faveur des droits autochtones au Canada est en déclin. Il décline proportionnellement à l'accroissement de ses droits. Au fur et à mesure que les peuples indigènes ont plus de pouvoirs, l'appui en faveur de leurs droits diminue. Le problème est que l'intérêt politique que suscitent les droits et l'habilitation des Autochtones diminue, même si les coûts sociaux persistent. Il nous faut, au niveau du pays, une déclaration ferme sur la nécessité de changer les choses.

Le rapport conjoint de l'APN et des Affaires autochtones sur le développement économique présente à cet égard un message fort selon lequel, essentiellement, tout le monde doit agir. Le Parlement doit agir, de même que les gouvernements provinciaux, mais aussi les Premières Nations et les entreprises.

Il faudrait maintenant une déclaration émanant d'un groupe comme le vôtre qui dirait : « Arrêtons de faire des retouches sous forme de petits pas, de modestes subventions et de petits changements. Il faut une action suffisamment spectaculaire pour changer la donne. »

Je ne parle pas de transition révolutionnaire, mais des mesures précises à prendre qu'a évoquées le chef Jules. Il faut parler des grands progrès qui ont été accomplis. Nous avons des réussites. Ne disons pas que si nous faisons cela quelque chose arrivera. Nous pouvons montrer que les collectivités changent lorsqu'il y a le partage des redevances, lorsque des accords modernes sur les revendications territoriales donnent du pouvoir aux Autochtones, lorsqu'il y a un partage des recettes en Colombie-Britannique. La collectivité Haisla en Colombie-Britannique parle d'une usine de gaz naturel pour produire de l'électricité, elle parle d'appuyer le pipeline et de revitaliser l'économie du nord de la Colombie-Britannique. Un tel discours aurait été inimaginable il y a 30 ans.

Nous voyons des changements en raison de ce qui est déjà là, mais quelles sont les prochaines mesures spectaculaires à prendre? Je vous le dis bien franchement, les gens qui parlent de partage des redevances, de régimes fiscaux et d'équité pour les Autochtones doivent savoir qu'ils sont appuyés par le Parlement.

Le président : Merci.

M. Jules : L'avantage d'une réelle compétence fiscale est que cela permet de débattre de la péréquation. Je pense que si les Premières Nations ont une vraie compétence fiscale sur les terres visées par les traités, en dehors des réserves indiennes on en

about equalization because we all want to see all of our people, all of our indigenous people, able to stand up on their own. We want to make contributions to that betterment.

The Chair: This has been a most enlightening session, and I am glad we did it. It adds a lot to our task of identifying innovative financing opportunities to deal with the challenges of housing and infrastructure.

On behalf of the committee, I would like to thank you both for the trouble you have taken and the thought you have put into these presentations and our dialogue this morning.

Thank you very much.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Wednesday, April 22, 2015

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 6:49 p.m. to study challenges relating to First Nations infrastructure on reserves.

Senator Dennis Glen Patterson (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Good evening ladies and gentlemen. Welcome to all honourable senators and members of the public who are watching this meeting of the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples either here in the room, via CPAC or the web.

I am Dennis Patterson from Nunavut. I am privileged to be the chair of this committee. Our mandate is to examine the regulations and matters relating to the Aboriginal Peoples of Canada and generally.

This evening we are pleased to hear testimony on a specific order of reference authorizing us to examine and report on the challenges and potential solutions relating to infrastructure on reserves. That includes housing, community infrastructure, and we're also looking at innovative opportunities for financing and more effective collaborative strategies.

We have completed hearings on housing and are in the last stages now of our study on infrastructure.

Today we are privileged to hear from two panels of witnesses. During the first hour, we will hear from the All Nations Trust Company, The Usand Group and Forrest Green RMC. During the second hour, we will be hearing from a representative from the Assembly of First Nations.

Before proceeding to the testimony, I'd like to go around the table and ask the members of the committee to introduce themselves.

Senator Moore: Good evening and welcome. I'm Wilfred Moore from Nova Scotia.

arrivera au point où les Premières Nations voudront parler de péréquation parce que nous voulons tous voir toute la population, tous les peuples autochtones s'affirmer et être autonomes. Et nous voulons contribuer à ce progrès.

Le président : Cela a été une séance des plus instructives et je suis content qu'elle ait eu lieu. Elle nous permet de trouver des possibilités novatrices de financement pour surmonter les obstacles que présentent le logement et les infrastructures.

Au nom du comité, je tiens à vous remercier tous les deux des efforts que vous avez déployés pour préparer ces exposés et contribuer au dialogue que nous avons eu ce matin.

Merci beaucoup.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le mercredi 22 avril 2015

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 18 h 49, pour étudier les problèmes liés à l'infrastructure dans les réserves des Premières Nations.

Le sénateur Dennis Glen Patterson (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonsoir, mesdames et messieurs. Je souhaite la bienvenue à tous les sénateurs et aux membres du public présents dans la salle ou qui regardent cette séance du Comité sénatorial permanent des peuples autochtones sur CPAC ou sur Internet.

Je m'appelle Dennis Patterson. Je viens du Nunavut. J'ai le privilège de présider le comité. Notre mandat consiste à examiner la réglementation et les questions concernant les Autochtones du Canada en général.

Ce soir, nous allons entendre des témoignages liés à un ordre de renvoi précis en vertu duquel nous devons examiner, en vue d'en faire rapport, les problèmes et les solutions potentielles liés à l'infrastructure dans les réserves, y compris le logement et l'infrastructure communautaire. Nous tentons aussi de cerner des occasions innovatrices de financement et des stratégies de collaboration plus efficaces.

Nous avons terminé nos audiences sur le logement et nous en sommes aux dernières étapes de notre étude sur l'infrastructure.

Nous avons aujourd'hui le privilège d'accueillir deux groupes de témoins. Durant la première heure, nous allons nous entretenir avec la All Nations Trust Company, le Usand Group et Forrest Green RMC. Durant la deuxième heure, nous allons accueillir un représentant de l'Assemblée des Premières Nations.

Avant d'entendre les témoignages, je demanderais aux membres du comité autour de la table de bien vouloir se présenter.

Le sénateur Moore : Bonsoir et bienvenue. Je suis Wilfred Moore, de la Nouvelle-Écosse.

Senator Sibbeston: I'm Nick Sibbeston from the Northwest Territories.

Senator Watt: Charlie Watt, Nunavik.

Senator Oh: Senator Oh, Ontario.

Senator Enverga: I am Tobias Enverga from Ontario.

Senator Raine: Nancy Greene Raine, British Columbia.

Senator Tannas: Scott Tannas, Alberta.

The Chair: Members of the committee will help me welcome our guests for the first hour. With the indulgence of our witnesses in the room, we will first hear, via video conference from Kamloops, B.C., the Chief Executive Officer of the All Nations Trust Company, Mr. Paul Donald. Then we'll hear from The Usand Group, Mr. Sean McCoshen, Chairman and Chief Executive Officer, and Erinn Mah, Chief Operating Officer. From Forrest Green RMC we have Murray Rowe Junior, President.

Witnesses, thank you for appearing. We look forward to your presentation. We will leave the questions from senators until afterwards. I would now like to begin with the All Nations Trust Company to be followed by The Usand Group and then Forrest Green RMC.

Mr. Donald, please proceed.

Paul Donald, Chief Executive Officer, All Nations Trust Company: As you noted, my name is Paul Donald and I'm the CEO at All Nations Trust Company.

All Nations Trust Company was formed in 1987. We are an Aboriginal-owned trust company. We have 209 Aboriginal shareholders. Our shareholders include First Nations communities, First Nations individuals, non-status and Metis individuals and organizations. All the shareholders are located in British Columbia.

Since we started, All Nations Trust Company has provided more than \$75 million in financing, and an additional \$20 million or so in funding for Aboriginal businesses and Aboriginal communities to help start-up businesses. Recently, just this year, we formed B.C.'s only 100 per cent Aboriginal-owned insurance brokerage.

Currently for the Province of British Columbia, we manage a program called the Pathways to Technology. Pathways to Technology is a project where we are assisting the Province of B.C. with some additional funding from Aboriginal Affairs and Northern Development Canada and Health Canada. We are connecting all 203 B.C. First Nations with access to high-speed internet. That's a project we've been working on for about four years, and we still have roughly 25 or 30 First Nations to be connected in B.C.

Le sénateur Sibbeston : Je suis Nick Sibbeston, des Territoires du Nord-Ouest.

Le sénateur Watt : Je suis Charlie Watt, du Nunavik.

Le sénateur Oh : Sénateur Oh, de l'Ontario.

Le sénateur Enverga : Je suis Tobias Enverga, de l'Ontario.

La sénatrice Raine : Nancy Greene Raine, de la Colombie-Britannique.

Le sénateur Tannas : Scott Tannas, de l'Alberta.

Le président : Les membres du comité se joignent à moi pour souhaiter la bienvenue aux témoins de la première heure. Avec l'indulgence des témoins présents, nous allons commencer par M. Paul Donald, chef de la direction de la All Nations Trust Company, qui se joint à nous par vidéoconférence de Kamloops, en Colombie-Britannique. Après cela, nous allons passer à M. Sean McCoshen, président-directeur général, et Erinn Mah, chef des opérations, du Usand Group, pour ensuite terminer avec Murray Rowe fils, président de Forrest Green RMC.

Je remercie les témoins d'être là. Nous avons hâte d'entendre vos exposés. Les sénateurs vous poseront ensuite des questions. Sans plus tarder, nous allons commencer par la All Nations Trust Company, qui sera suivie par le Usand Group et Forrest Green RMC.

Monsieur Donald, allez-y.

Paul Donald, chef de la direction, All Nations Trust Company : Comme vous l'avez souligné, je m'appelle Paul Donald et je suis chef de la direction de la All Nations Trust Company.

La All Nations Trust Company a vu le jour en 1987. Il s'agit d'une société de fiducie qui appartient à des Autochtones. Nous comptons 209 actionnaires autochtones, notamment des collectivités et des membres des Premières Nations ainsi que des Indiens non inscrits et des Métis et des organisations qui les représentent. Tous nos actionnaires sont situés en Colombie-Britannique.

Depuis sa création, la All Nations Trust Company a fourni plus de 75 millions de dollars en financement. De plus, l'entreprise a fourni environ 20 millions de dollars supplémentaires à des entreprises et des collectivités autochtones afin de faciliter le démarrage d'entreprise. Récemment — cette année, en fait —, nous avons mis sur pied le premier courtier d'assurance exclusivement autochtone de la Colombie-Britannique.

En Colombie-Britannique, nous gérons actuellement un programme intitulé Pathways to Technology, dans le cadre duquel nous aidons la province de la Colombie-Britannique. Des fonds supplémentaires proviennent d'Affaires autochtones et Développement du Nord Canada et de Santé Canada. L'objectif est de fournir aux 203 Premières Nations de la Colombie-Britannique un accès à Internet haute vitesse. C'est un projet sur lequel nous travaillons depuis environ quatre ans. Il reste environ de 25 à 30 Premières Nations à connecter dans la province.

As I mentioned, we've been working on that project for several years now. We have had some challenges. The biggest challenge for us as a small company in B.C. is that there is no centralized decision-making body. You're dealing with the First Nations one-on-one. So you're dealing with individual First Nation communities, one community at a time. We have managed to leverage some dollars from what was initially a contribution from the provincial body called Network BC. We have managed to leverage additional dollars from Health Canada and Aboriginal Affairs and Northern Development Canada, and it is roughly a \$48 million project.

As I noted, we do have some communities still left to be connected, but the challenge is that we're dealing with each of those communities individually, and each individual community is at different levels of readiness to take on permits, allow permits and sign contracts. So we're working on those individually, and I think we're doing a pretty good job.

Those are my introductory comments.

The Chair: Thank you very much. We're going to hold questions for now, and we will hear from Mr. Sean McCoshen, representing The Usand Group.

Sean McCoshen, Chairman and Chief Executive Officer, The Usand Group: Good evening everyone, and thank you for having me and taking the time to listen.

The Usand Group was formed out of a holding company incorporated in 2007, and we officially began operations about two years ago. It was borne out of discussions with Ovide Mercredi, who was looking for ways to bring what he called proper financing to First Nations communities across Canada. Since inception, within the last two years, through private markets or through bank debt financing, we have placed \$113,478,000 in financing for communities to date. We currently have \$180 million that are in closings, and we're currently negotiating, through an engagement process, another \$300 million across the board, across Canada with First Nations. This is all through normal channels of financing. We're not accessing any government funding whatsoever.

Usand is a modern corporate financier, and that allows us to customize each financing deal specific to the needs of the community. We have focused on debt, but we are now entering into the equity space as well. We are different from commercial lending and we feel that is our competitive advantage. Additionally, Usand brings a radically different approach to financial education that complements our process and financing package. We have teamed with Forward Vision Games to teach financial decision making and about financial risks through a computer game style of teaching.

Comme je l'ai mentionné, nous travaillons sur ce projet depuis plusieurs années. Nous avons dû surmonter certains défis. Nous sommes une petite entreprise de la Colombie-Britannique et, par conséquent, notre principal défi est l'absence d'organisme décisionnaire centralisé. Il faut interagir avec les Premières Nations individuellement, une nation à la fois. Nous avons réussi à obtenir des fonds de ce qui, au départ, était une contribution d'un organisme provincial, Network BC. Nous avons aussi réussi à obtenir des fonds supplémentaires de Santé Canada et d'Affaires autochtones et Développement du Nord Canada. Il s'agit d'un projet d'environ 48 millions de dollars.

Comme je l'ai dit, il reste certaines collectivités à brancher, mais le défi, c'est qu'il faut interagir avec une collectivité à la fois et que chacune d'elles est plus ou moins prête à obtenir ou à autoriser des permis et à signer des contrats. Nous devons donc travailler auprès de chaque collectivité individuellement, et je crois que nous faisons un assez bon travail.

Voilà qui termine ma déclaration préliminaire.

Le président : Merci beaucoup. Nous n'allons pas poser de questions tout de suite et allons plutôt céder la parole à M. Sean McCoshen, du Usand Group.

Sean McCoshen, président-directeur général, The Usand Group : Bonsoir à tous; merci de m'avoir invité et de prendre le temps de m'écouter.

Le Usand Group est issu d'une société de portefeuille constituée en personne morale en 2007. Nous avons commencé officiellement à exercer nos activités il y a environ deux ans. L'entreprise est née de discussions avec Ovide Mercredi, qui voulait trouver des façons de fournir ce qu'il appelait un financement approprié aux collectivités des Premières Nations partout au Canada. Depuis sa création — au cours des deux dernières années —, que ce soit par l'intermédiaire de marchés privés ou de financement par emprunt bancaire, nous avons réservé 113 478 000 \$ en financement pour nos collectivités. Nous sommes actuellement sur le point d'ajouter 180 millions, et nous procédons aussi en ce moment à des négociations, qui pourraient se solder par des investissements de 300 millions dans le cadre d'un processus de mobilisation à l'échelle du Canada, en collaboration avec les Premières Nations. Tout cela est fait par les canaux de financement habituels. Nous n'avons accès à aucun financement gouvernemental.

Usand est un établissement financier corporatif moderne; cela nous permet de personnaliser chacune de nos ententes financières en fonction des besoins précis des collectivités. Nous avons misé sur le financement par emprunt, mais nous commençons aussi maintenant à nous intéresser au financement par actions. Nous sommes différents des prêteurs commerciaux, et, selon nous, c'est là notre avantage concurrentiel. De plus, Usand adopte une approche radicalement différente en matière d'éducation financière, qui vient s'ajouter à notre processus et à nos montages financiers. Nous avons travaillé en collaboration avec

Corporate debt models function very well in First Nations and Usand's rapid growth is proof of that. We're not here to talk about treaty and politics. We're here to focus on discussions on meeting a serious social need through a financial mechanism, a practice where The Usand Group has had great success, and that's in housing. We have teamed up with Douglas Cardinal to form the Douglas Cardinal Housing Corporation. We are financing houses on reserve and that is the main angle we're looking for here. The cultural aspects are taken into consideration in design, and the lifespan of the house is 50 years as opposed to the traditional 20.

We have incorporated the company called the Douglas Housing Corporation, which I just mentioned, and it will use the architectural designs of Douglas Cardinal, a renowned Order of Canada recipient, and the financing methodologies of The Usand Group.

We are now in a position to specifically finance housing using our approach and taking into consideration any and all available programs from the government should they be able to assist in getting these houses on the ground. For lesser credit-worthy bands, our method will hinge on an outright restructure of the band's finances to ensure that the additional capital is freed up to move forward to get these houses built.

We were also asked to discuss the First Nations Finance Authority. I'd like to refer to the February 4, 2015, hearing and the comments from Keith Martell, Chairman and Chief Executive Officer of the First Nations Bank, and simply say in reference to those comments that I completely agree. From what I have experienced with the First Nations Finance Authority, the model hand-ties First Nations to seek other sources of revenue. Trying to use an infrastructure model designed to raise bonds on a municipal level for individual communities is akin to the European model or the Euro. It means healthy communities can suffer from the mistakes of less healthy bands in the pool; and this is a fundamental flaw that is well documented from the 2009 mortgage-backed security crisis as well as the savings and loans crisis from the previous decade.

Terms such as the 5 per cent uptick charge for a reserve fund on top of the bond offering price on bond offerings of less than \$300 million do not allow the flexibility that a growing First Nation community demands. Anything above the \$20 million mark or more up to and including \$0.5 billion, or more precisely \$1 billion, requires a more flexible model of finance rather than

Forward Vision Games pour fournir de la formation sur la prise de décisions financières et les risques financiers grâce à un style d'enseignement fondé sur les jeux par ordinateur.

Les modèles fondés sur le financement par emprunt d'entreprises fonctionnent très bien dans les Premières Nations, et la croissance rapide de Usand en est la preuve. Nous ne sommes pas ici pour parler de traités ni de politique. Nous sommes ici pour parler de la façon dont nous pouvons répondre à un besoin social important grâce à un mécanisme de financement — un domaine où le Usand Group a eu beaucoup de succès —, et je parle du logement. Nous nous sommes joints à Douglas Cardinal pour créer la Douglas Cardinal Housing Corporation. Nous finançons la construction de maisons dans les réserves. C'est principalement cet aspect des choses qui nous intéresse. Au moment de la conception, nous tenons compte des aspects culturels, et la durée de vie des maisons est de 50 ans, plutôt que les 20 ans habituels.

Comme je viens de le mentionner, nous avons constitué en société une entreprise appelée Douglas Housing Corporation. Cette entreprise misera sur les conceptions architecturales de Douglas Cardinal, un membre renommé de l'Ordre du Canada, et les méthodes de financement du Usand Group.

Nous pouvons maintenant financer directement la construction résidentielle grâce à notre approche et en tirant profit de tous les programmes gouvernementaux accessibles qui peuvent nous aider à bâtir des logements. Pour les bandes moins solvables, notre méthode reposera sur la restructuration complète de leurs finances pour libérer des capitaux supplémentaires afin de pouvoir aller de l'avant avec la construction de ces logements.

On nous demande aussi de discuter avec l'Autorité financière des Premières Nations. J'aimerais revenir sur l'audience du 4 février 2015 et les commentaires de Keith Martell, président et chef de la direction de la Banque des Premières Nations du Canada. Je tiens simplement à souligner que je suis tout à fait d'accord avec ce qu'il a dit. D'après mon expérience avec l'Autorité financière des Premières Nations, le modèle actuel empêche les Premières Nations de trouver d'autres sources de revenus. Le fait d'essayer d'appliquer un modèle d'infrastructure conçu pour émettre des obligations au niveau municipal au bénéfice de collectivités individuelles, c'est un peu comme le modèle européen ou l'euro : cela signifie que des collectivités saines peuvent souffrir des erreurs de bandes moins bien gérées. Il s'agit en fait d'une faiblesse fondamentale, qui a été bien documentée durant la crise des titres adossés à des créances hypothécaires et la crise liée à l'épargne et aux prêts de la décennie précédente.

Des conditions comme le supplément de 5 p. 100 applicable à un fonds de réserve en plus du prix de l'offre d'obligations dans le cas des offres de moins de 300 millions de dollars ne donnent pas toujours la souplesse dont une collectivité des Premières Nations en pleine croissance a besoin. À partir de 20 millions de dollars et jusqu'à 500 millions, inclusivement — ou, plus précisément,

the rigidity of a bond, especially in the growing communities.

To conclude, I'd like to reiterate that we're using normal capital market procedures to great success. If we can recommend what we would like to see from the government, we would encourage more ministerial-style guarantees or some level of guarantee for private financing that would give banks more ability to secure and to lend. I know my colleague Mr. Rowe will address that. We would also like to emphasize more spending on financial capacity training, especially for youth and communities.

The Chair: Thank you very much; and I thank Senator Watt for suggesting that you appear.

We look forward to hearing now from Forrest Green RMC, Mr. Murray Rowe, Jr.

Murray Rowe, Jr., President, Forrest Green RMC: Thank you, honourable senators and distinguished guests. My name is Murray Rowe, Jr. and I'm the President of the Forrest Green Group of Companies, which includes Forrest Green RMC, a licensed consumer credit reporting agency. We have affiliations with TransUnion, a global consumer credit reporting agency, and Dun & Bradstreet, a business credit bureau.

Our presentation today will focus on solutions leveraging recent advantages in technology. I am not an expert in Aboriginal Affairs, although I have had the pleasure to visit reserves from coast to coast. I would like to thank Chief Terry Paul and Jennifer Deleskie of Membertou First Nation located near Sydney, Nova Scotia, for allowing us to use an image from their website on the cover page of our presentation.

As the father of three children, this image resonated with me. It makes me think about positive outcomes and how we can work together. I am an unapologetic advocate that the private sector needs to participate in helping with financial independence — I'm sure Sean will be pleased with that comment — and own-source revenue to allow First Nations communities the ability to eliminate dependence on the federal government.

On page two, we talk about integrating First Nations into the established financial and credit bureau value chains. Financial institutions, credit bureaus and regulators need to address existing challenges that are complicating risk assessment and credit ratings for bands, businesses and individuals. Innovation will require all parties to examine leveraging new technology. I was delighted to hear about the progression with high-speed internet in British Columbia. We also feel that there should be an open dialogue between the financial sector, government and First Nations to

1 milliard de dollars — il faut un modèle de financement plus souple, et non la rigidité des obligations, et ce, surtout dans les collectivités en pleine croissance.

Pour conclure, j'aimerais rappeler que nous utilisons des procédures normales des marchés financiers et que nous avons beaucoup de succès. Ce que nous recommanderions au gouvernement de faire, ce serait de faciliter davantage des garanties de style ministériel ou un certain niveau de garantie relativement au financement privé, ce qui renforcerait la capacité des banques d'offrir des garanties et des prêts. Je sais que mon collègue, M. Rowe, abordera cette question. Nous aimerions aussi souligner l'importance de financer davantage la formation sur les capacités financières, surtout à l'intention des jeunes et des collectivités.

Le président : Merci beaucoup, et merci au sénateur Watt de nous avoir suggéré de vous convoquer.

Nous allons maintenant entendre M. Murray Rowe fils, de Forrest Green RMC.

Murray Rowe fils, président, Forrest Green RMC : Merci, honorables sénateurs, distingués invités. Je m'appelle Murray Rowe fils. Je suis président du Forrest Green Group of Companies, qui inclut Forrest Green RMC, une agence d'évaluation du crédit des consommateurs accréditée. Nous sommes affiliés à TransUnion, une agence internationale d'évaluation du crédit des consommateurs et à Dun & Bradstreet, une agence d'évaluation du crédit des entreprises.

Mon exposé d'aujourd'hui portera sur des solutions qui permettent de tirer profit des récentes percées technologiques. Je ne suis pas un expert du dossier des affaires autochtones, même si j'ai déjà eu le privilège de visiter des réserves partout au pays. Je tiens à remercier les chefs Terry Paul et Jennifer Deleskie de la nation de Membertou, située près de Sydney, en Nouvelle-Écosse, de nous avoir permis d'utiliser une image de leur site web sur la première page de notre présentation.

Comme je suis père de trois enfants, cette image ne me laisse pas indifférent. Elle me fait réfléchir aux résultats positifs et à la façon dont nous pouvons travailler en collaboration. Je suis un fervent défenseur du fait que le secteur privé doit participer à la facilitation de l'indépendance financière — je suis sûr que Sean appréciera ce commentaire — et des revenus autonomes pour permettre aux collectivités des Premières Nations de mettre fin à leur dépendance envers le gouvernement fédéral.

La deuxième diapositive concerne l'intégration des Premières Nations dans les chaînes des valeurs des institutions financières et des agences d'évaluation du crédit établies. Les institutions financières, les agences d'évaluation du crédit et les organismes de réglementation doivent trouver des solutions aux problèmes actuels qui compliquent les évaluations du risque et les évaluations du crédit des bandes, des entreprises et des particuliers. Pour innover, toutes les parties doivent envisager de mettre à profit les nouvelles technologies. Je suis heureux

develop a common understanding and integrated policy approach. I'd also like to point out for future discussions that section 89.(1.1) allows for some creativity within the Indian Act.

Page 3 is about the current state. We don't want to get into a discussion about all the negatives or challenges that are taking place, but I think it's important that as outsiders, we're looking at information provided, whether from the Senate or other sources. This is how we establish our view of the health of First Nations communities from an access to capital perspective, which, quite frankly, is critical in doing things such as capital projects in housing, schools and infrastructure.

First, we looked at the Senate report, which I think was from February 2015, that talked about 2 per cent growth per annum. I would call that a modest growth, quite frankly, based on population growth. Second, First Nations populations are one of the fastest growing. The third point is about housing shortages on reserve. We gathered a statistic from the Assembly of First Nations of 80,000. There are many people who debate whether it's closer to 35,000 or 40,000. Regardless of what position you take, it's a large number; and that's important to discuss. We also think that a large number of First Nations communities experience high unemployment and limited own-source revenue; and this is of great concern to us.

We have many challenges with First Nations communities as stated on this slide, the least of which is that I do not believe the federal government alone has enough funds or the proper skill sets to solve the complex problems challenging First Nations leaders. The good news is that with new technology, many of the challenges can be solved for the majority of reserves. We need to work together, that being the private and public sectors. We need to be realistic in what for-profit businesses will and will not do. I subscribe that government does a good job of addressing issues that the private sector cannot or will not solve. We need to change the narrative about First Nations communities. In the future, I hope we will refer to First Nations communities as one of the fastest growing economic engines in Canada.

On page 4, we talk about quantifying the problem. We went to the Canadian Banking Association, and there was a very powerful quotation that said that 77 per cent or approximately three-quarters of Canadians last year reported using online banking. I

d'avoir entendu parler des percées touchant l'accès Internet haute vitesse en Colombie-Britannique. Nous estimons aussi qu'il faudrait avoir un dialogue ouvert entre le secteur financier, le gouvernement et les Premières Nations pour favoriser une compréhension commune et élaborer des approches stratégiques intégrées. J'aimerais aussi souligner aux fins de discussions futures que le paragraphe 89(1.1) de la Loi sur les Indiens permet de faire preuve d'une certaine créativité.

La troisième diapositive concerne la situation actuelle. Nous ne voulons pas parler de tous les aspects négatifs ni des défis actuels, mais je crois qu'il est important pour nous, en tant que gens de l'extérieur, d'examiner les renseignements fournis, qu'ils proviennent du Sénat ou d'autres sources. C'est ainsi que nous définissons notre perspective quant à la santé des collectivités des Premières Nations du point de vue de l'accès au capital, qui, franchement, est essentiel au moment de réaliser des initiatives comme des projets d'immobilisations liés au logement, aux écoles et à l'infrastructure.

Premièrement, nous avons examiné le Rapport du Sénat — qui date, si je ne m'abuse, de février 2015 —; il parlait d'une croissance de 2 p. 100 par année. En toute franchise, j'ose appeler cela une croissance modeste, compte tenu de la croissance de la population. Deuxièmement, les populations des Premières Nations connaissent l'une des croissances les plus rapides. Le troisième point concerne la pénurie de logements dans les réserves. Nous avons recueilli des statistiques de l'Assemblée des Premières Nations selon lesquelles le manque à gagner s'élève à 80 000 logements. De nombreuses personnes se demandent si le manque ne s'élève pas plutôt de 35 000 à 40 000. Peu importe, c'est beaucoup, et il faut en discuter. Nous estimons aussi qu'un grand nombre de collectivités des Premières Nations affichent un taux de chômage élevé et ont des sources limitées de revenu autonome, ce que nous jugeons très préoccupant.

Comme on peut le voir sur cette diapositive, les collectivités des Premières Nations sont confrontées à de nombreux défis importants, dont, selon moi, le fait que le gouvernement fédéral n'a pas tous les fonds ni toutes les compétences nécessaires pour régler les problèmes complexes auxquels les chefs des Premières Nations sont en butte. La bonne nouvelle, c'est que, grâce aux nouvelles technologies, on peut régler la plupart des problèmes dans la majorité des réserves. Il faut travailler en collaboration, et je parle ici des secteurs privé et public. Il faut être réaliste en ce qui concerne ce que peuvent ou ne peuvent pas faire les entreprises à but lucratif. J'estime que le gouvernement fait du bon travail pour régler les problèmes que le secteur privé ne peut pas ou ne veut pas régler. Il faut changer la façon dont on envisage les collectivités des Premières Nations. À l'avenir, j'espère que nous pourrions décrire les collectivités des Premières Nations comme étant parmi les moteurs économiques affichant la plus forte croissance au Canada.

Sur la quatrième diapositive, nous essayons de quantifier le problème. Nous avons communiqué avec l'Association des banquiers canadiens, et il y avait une donnée très évocatrice selon laquelle 77 p. 100 ou environ les trois quarts des Canadiens

spoke recently with Brenda Zurba, Vice President of the Tribal Wi-Chi-Way-Win Capital Corporation, TWCC, in Winnipeg. She provided me with an interesting statement: Less than 10 per cent of First Nations individuals use online banking. In order to do online banking, individuals require two important components: internet access and a bank account. Both of these have proven historically difficult for many First Nations communities. This estimate is based on a sample of several thousand TWCC on-reserve customers.

The next piece on this page relates to credit bureau comparisons. We wanted to be able to provide high-level, anonymized aggregate data. For the purposes of comparison, Forrest Green leveraging this anonymized consumer credit bureau data, averaged six First Nations across Canada and compared them with a typical Ottawa bedroom community commencing with the postal code K1V. I'd like to point out the stark differences in three simple categories. The first is the average risk score. One of the issues that we look at is 657 versus 761. For the delinquency rate, for example, we use information called an "odds chart" that talks about the likelihood of a person with a credit score and what will happen. As many as six times more are likely to default using our data. We talk about some of the other information — delinquencies at 24 per cent versus 8 per cent and bank cards.

It's important to note on some of this information that we are only looking at six First Nations communities and because we included some that are very entrepreneurial, we believe that these numbers are artificially high.

In fact, the situation as an average, we would estimate to be significantly lower than the information we're providing here. But I think having six communities coast to coast is a good start, as far as a comparison.

Based on the data presented on the slide, I believe we can read that there is a significant gap between First Nations and non-native communities. Later in the presentation, we will submit that one of the solutions to these issues is education. E-learning with specific First Nations-centric content is one of the tools we are leveraging to address these challenges.

On page 5, we're looking at long-term leasing as established in common law. This is a very delicate topic and I do not wish to be an expert on some of the issues relating to leasing land or

ont affirmé avoir utilisé des services bancaires en ligne au cours de l'année dernière. J'ai récemment parlé à Brenda Zurba, vice-présidente de la Tribal Wi-Chi-Way-Win Capital Corporation, la TWCC, à Winnipeg. Elle m'a fait une déclaration intéressante : moins de 10 p. 100 des membres des Premières Nations utilisent les services bancaires en ligne. Les personnes qui souhaitent profiter de ces services doivent posséder deux éléments importants : l'accès à Internet et un compte bancaire. Traditionnellement, ces deux éléments ont été difficiles à obtenir dans un grand nombre de collectivités des Premières Nations. Cette estimation se fonde sur un échantillon composé de plusieurs milliers de clients de la TWCC dans les réserves.

L'élément suivant sur cette diapositive concerne des comparaisons des agences d'évaluation du crédit. Nous voulions fournir des données agrégées générales anonymes. Aux fins de cette comparaison, Forrest Green a utilisé des données anonymisées provenant d'agences d'évaluation du crédit des consommateurs pour calculer la moyenne de six collectivités des Premières Nations et a comparé les résultats à une banlieue-dortoir typique d'Ottawa dont le code postal commence par K1V. Je tiens à souligner les différences marquées relativement à ces trois catégories simples. La première concerne l'indice de risque moyen. L'une des questions sur lesquelles nous nous sommes penchés, c'est cette différence de 657 comparativement à 761. En ce qui concerne le taux de défaut de paiement, par exemple, nous avons utilisé ce que nous appelons des « tableaux de probabilité » qui reflètent la probabilité qu'une personne ayant telle ou telle cote de solvabilité soit en défaut de paiement et ce qui se produira dans un tel cas. À la lumière de nos données, ils sont jusqu'à six fois plus susceptibles d'être en défaut de paiement. Nous abordons aussi certains autres renseignements, comme le taux de défaut de paiement de 24 p. 100 comparativement à 8 p. 100, ainsi que les taux de défaut de paiement des cartes bancaires.

En ce qui concerne ces renseignements, il est important de souligner que nous avons seulement examiné six collectivités des Premières Nations. En outre, puisque nous avons inclus certaines collectivités où règne un fort esprit d'entrepreneuriat, nous croyons que ces données sont artificiellement gonflées.

En fait, en moyenne, nous estimons que la situation est beaucoup moins reluisante que les renseignements que nous avons fournis ici. Cependant, je crois que les données sur ces six collectivités d'un bout à l'autre du pays est un bon début pour ce qui est de faire des comparaisons.

À la lumière des données présentées sur cette diapositive, je crois que nous pouvons conclure qu'il y a un écart important entre les collectivités des Premières Nations et les autres collectivités. Plus tard dans l'exposé, nous ferons valoir qu'une des solutions à ces problèmes est l'éducation. L'apprentissage électronique fondé sur un contenu précis axé sur les Premières Nations est l'un des outils que nous utilisons pour surmonter ces défis.

À la cinquième diapositive, nous abordons la question de la location à long terme qui est établie en common law. C'est un sujet très délicat, et je ne veux pas passer pour un expert de

non-native leasing of land, but suffice it to say that there is some remarkable innovation taking place. There is room for innovation with existing legislation, to leasing and obtaining mortgages. However many Canadians, like me, believe the Indian Act is outdated and paternalistic. There are approximately 44,000 head leases to individuals and/or developers.

Leases of Crown land are currently mortgaged in many locations. Off-reserve examples include Banff National Park or even the city of London, England. On-reserve examples include Sun Rivers Realty in Kamloops. It's interesting to note, by the way, that in Banff National Park there is a residency requirement, so leasing doesn't have to simply be unlimited or without structure or terms and conditions. We need to examine the merits of First Nations leasehold-markets for reserve housing being able to lease land on-reserve. One of the critical benefits of First Nations individuals being able to manage and sell long-term leases that will eventually revert back to the band is the ability to pledge the equity in the home to start a small business. The number-one asset pledged to start small businesses is equity in the home. If First Nations communities are being prevented from unlocking this asset, they will not grow as quickly as other communities with more financing options.

On page 6: Symptoms that banks do not understand First Nations processes and are therefore challenged to estimate the financial risk and reward. I was fortunate enough to speak with Dr. Dominique Collin, who is a principle of Waterstone Strategies and has a remarkable background in working with AANDC and First Nations communities. He is very well respected. His quote was:

Few individuals have chequing accounts. Establishing an account is challenging for First Nations peoples due to Banking Know Your Client (KYC) rules that often result in financial services firms requesting government photo ID and a copy of a utility bill with a civic address.

I had the privilege of meeting with Garland Moses, who is a resident of the Objibways of Pic River First Nations in New Marathon, Ontario. In fact, I understand that some of the senators may have gone there to visit him and the band. It's a beautiful area. He indicated it takes four hours to drive to his bank branch in Thunder Bay. This is a significant challenge for First Nations' communities.

certain des enjeux liés aux terres amodiées ni aux terres non autochtones cédées à bail, mais je dirai simplement qu'il y a à ce sujet des innovations remarquables actuellement. Il y a de la place pour des mesures novatrices dans la législation actuelle, concernant la location et l'obtention d'hypothèques. Cependant, de nombreux Canadiens, comme moi, sont d'avis que la Loi sur les Indiens est désuète et paternaliste. On a signé environ 44 000 baux principaux avec des particuliers ou des promoteurs.

Les locations à bail de terres publiques sont actuellement hypothéquées dans de nombreux emplacements. Parmi certains exemples à l'extérieur de réserves, mentionnons le parc national de Banff et même la ville de Londres en Angleterre. Parmi les exemples sur les réserves, mentionnons Sun Rivers Realty, à Kamloops. En passant, il est intéressant de souligner que, dans le parc national de Banff, il y a une obligation de résidence, alors la location n'a pas uniquement à être illimitée ou sans structure ni assortie de conditions. Nous devons examiner les mérites de marchés locatifs des Premières Nations liés aux logements dans les réserves, dans le cadre desquels on pourrait permettre la location de terres dans les réserves. L'un des principaux avantages liés au fait de permettre aux particuliers des Premières Nations de gérer et d'octroyer des baux à long terme sur des terres qui, au bout du compte, reviendront aux bandes, c'est la capacité d'engager l'avoir propre dans la résidence pour démarrer une petite entreprise. Le principal actif engagé pour lancer de petites entreprises, c'est l'avoir propre des propriétaires. Si on empêche les collectivités des Premières Nations d'avoir accès à ces actifs, elles ne pourront pas afficher une croissance aussi rapide que les autres collectivités qui ont plus d'options de financement.

Passons à la sixième diapositive. Elle porte sur les symptômes qui révèlent que les banques ne comprennent pas les processus des Premières Nations et qu'elles ont donc de la difficulté à estimer les risques et le rendement financiers. J'ai eu la chance de parler à M. Dominique Collin, directeur principal de Waterstone Strategies. Il a une expérience remarquable de collaboration avec AANDC et les collectivités des Premières Nations. Il est très respecté. Voici une des choses qu'il a dites :

Peu de gens possèdent des comptes chèques. L'ouverture d'un compte représente un défi pour les peuples des Premières Nations en raison des règles du système bancaire Connaître son client, qui poussent souvent les entreprises de services financiers à exiger une carte d'identité du gouvernement avec photo et une copie d'une facture de services publics avec une adresse municipale.

J'ai aussi eu l'occasion de rencontrer Garland Moses, un résident de la nation ojibway de la Pic River, à New Marathon, en Ontario. En fait, je crois savoir que certains sénateurs lui ont peut-être rendu visite, à lui et à sa bande. C'est une très belle région. Il a dit devoir faire quatre heures de route pour se rendre à sa succursale bancaire, à Thunder Bay. C'est un grand défi pour les collectivités des Premières Nations.

This is a sensitive topic, on page 7, where we talk about the annual percentage rate — a sample calculation for a 14 day loan for \$500. Once again, I was fortunate to consult Brenda Zurba from Tribe Wi-Chi-Way-Win. This is her quote:

Payday lenders charge in excess of 600 per cent APR. Access to lending alternatives to payday loans with First Nations individuals and businesses has several barriers that can be overcome. One simple example is that Canada Post has not assigned civic addresses for houses on many reserves. Banks and credit card companies need to demonstrate to FINTRAC that they have completed appropriate know your client, KYC, activities, which may include presenting a utility bill with a civic address, not a PO Box. First Nations on-reserve residents are often prevented from opening bank accounts, completing loans agreements or obtaining credit cards, as they often only have PO Box mailing addresses. With support from organizations like the Senate, we can quickly and cost-effectively overcome these process inefficiencies and help Aboriginal People access credit. In the long-term, effective access to credit is a critical component to developing and growing the economies of local communities.

The more I read about this issue of payday loans — I have a young daughter who is going to University of Queen's and the idea of her taking a loan out and having to pay 600 per cent interest rate, APR is very distressing to me. I would be very disappointed, if she got involved in something like that. Yet as I read this, it is a growing industry. It's remarkable. Banks are finding the costs to run bricks and mortar branches in remote communities difficult. Some individuals believe that as bank branches close, it is encouraging the growth of payday loans.

In January 2014, CBC reported that consumer protection B.C. found payday lenders were charging as much as 35 per cent interest per month. If we educate individuals in remote communities that they have alternatives then we can help them escape predatory lending practices. We need assistance from organizations like Canada Post, FINTRAC, the banks, Aboriginal financial institutions and the credit bureaus to address root-cause process challenges. The good news is that many problems can be solved quickly and efficiently.

On page 8, we talk about improved online tools for secure communications and collaboration, expanding access to mobile banking and trusted data exchanges. We reference BlackBerry. We should be proud of Canadian technology. In order to address some of the challenges facing First Nations communities, we will need to leverage breakthroughs in technology. BlackBerry's

La septième diapositive concerne un sujet délicat : le taux annuel d'emprunt. Nous donnons un exemple de calcul pour un prêt de 500 \$ d'une durée de 14 jours. Encore une fois, j'ai eu l'occasion de consulter Brenda Zurba, de la tribu Wi-Chi-Way-Win. Voici ce qu'elle a dit :

Les prêteurs sur salaire exigent un TAC de plus de 600 p. 100. Plusieurs obstacles à l'accès aux solutions de rechange aux prêts sur salaire qui s'offrent aux membres et aux entreprises des Premières Nations peuvent être surmontés. Voici un exemple simple : Postes Canada n'a pas assigné d'adresse municipale aux maisons d'un grand nombre de réserves. Les banques et les sociétés émettrices de cartes de crédit doivent démontrer au CANAFE qu'elles ont effectué les activités appropriées dans le cadre de l'initiative « Connaître son client » (p. ex., présenter une facture de services publics avec adresse municipale et non une case postale). Souvent, les membres des Premières Nations qui habitent dans une réserve ne peuvent pas ouvrir de comptes bancaires, signer des ententes de prêt ou obtenir une carte de crédit, car leur seule adresse est une case postale. Avec l'appui d'organismes tels le Sénat, nous pouvons surmonter rapidement — et de façon rentable — ces inefficacités liées au processus et aider les peuples autochtones à avoir accès au crédit. À long terme, un accès efficace au crédit est un élément essentiel du développement et de la croissance de l'économie des collectivités locales.

Plus j'apprends des choses au sujet des prêts sur salaire... J'ai une fille qui fréquente l'Université Queen's, et l'idée qu'elle ait à obtenir un prêt assorti d'un taux annuel d'emprunt de 600 p. 100 me sidère. Je serais très déçu si elle devait se résigner à faire quelque chose de semblable. Et malgré tout, si je comprends bien, c'est une industrie en pleine croissance. C'est effarant. Les banques ont de la difficulté à assumer les coûts d'exploitation de succursales ayant pignon sur rue dans des collectivités éloignées. Certains croient que la fermeture des succursales bancaires favorise la croissance de la pratique de prêt sur salaire.

En janvier 2014, la CBC a rapporté que Consumer Protection BC avait découvert que des prêteurs sur salaire exigeaient jusqu'à 35 p. 100 d'intérêts par mois. Si nous sensibilisons les personnes dans les collectivités éloignées aux solutions de rechange qui s'offrent à elles, alors nous pourrions les aider à échapper à ces pratiques de prêt à des conditions abusives. Nous avons besoin du soutien de toutes les organisations comme Postes Canada, le CANAFE, les banques, les institutions financières autochtones et les agences d'évaluation du crédit afin de nous attaquer aux causes profondes de ces défis. La bonne nouvelle, c'est qu'une bonne partie des problèmes peuvent être réglés rapidement et efficacement.

La huitième diapositive porte sur de meilleurs outils en ligne pour des communications et des collaborations protégées et sur l'accès élargi aux services bancaires mobiles et aux échanges de données dignes de confiance. Nous faisons allusion à BlackBerry. Nous devrions être fiers de cette technologie canadienne. Afin d'éliminer certains des obstacles auxquels les collectivités des

Canadian firm is widely regarded as a world class solution provider for secure communication and collaboration technology. Forrest Green is proud to leverage BlackBerry solutions.

The Chair: Mr. Rowe, I hate to interrupt you, but we are trying to hear from three panellists in this hour, so if you could move it along that would be appreciated.

Mr. Rowe: I'd be happy to. I'm going to show you this photo of nine, which I think is an example, in the last, close to a year, of innovations with regard to banking. It is an image of CIBC with the eDeposit Mobile Banking. On July 29, 2014, they had processed their 1 millionth cheque. This is an example of the technology that we need to start examining because you don't require bricks and mortar on-reserve. It allows people to move forward.

On page 10, I talk about the example of working with Forrest Green and with TransUnion and Dun & Bradstreet. We need to partner with global players and that's an example of some of the organizations that we partner with.

On page 11, we examine a new e-learning and video web portal for financial literacy. We do not believe that you can take videos from a downtown Toronto example and go out to Pic River and show that to someone and have that be meaningful. We think it should be First Nations-centric content that is provided to Aboriginal communities.

On this next page, we talk about the development of a secure web portal to improve the number of credit report tradelines on First Nations' individuals. We literally have a solution where we are working and communicating with chiefs, councils and economic development officers to be innovative in improving the data in the consumer and business credit bureaus. This is a critical component to supporting colleagues in the financial services industry.

In summary, the solutions need to integrate private and public sector participation. We believe the first step is to improve communications, a solid knowledge of process, and regulatory environments need to be in place with credit bureaus and financial services firms. The second step is to implement measurable improvements and engage stakeholders — First Nations bands, business and individuals, the banks, credit bureaus, and governments — with joint policy reform. The third step: supporting the growing First Nations' entrepreneurial spirit. The number one asset used to start small businesses is equity in the home. We should not prevent First Nations' individuals from leveraging this asset.

Premières Nations sont confrontées, nous devons tirer profit des percées technologiques. L'entreprise canadienne BlackBerry est vue par beaucoup comme un fournisseur de solutions de classe mondiale en matière de communications sécurisées et de collaboration. Forrest Green est fière de tirer profit des solutions de BlackBerry.

Le président : Monsieur Rowe, je dois vous interrompre, mais nous devons entendre trois témoins durant l'heure, alors j'apprécierais si vous pouviez conclure.

M. Rowe : Sans problème. Je tiens à souligner la photo sur la neuvième diapositive, qui, selon moi, est un exemple des innovations en matière de services bancaires de la dernière année, ou tout près, du moins. Il s'agit d'une image du service de dépôts électroniques, un des services bancaires de la CIBC. Le 29 juillet 2014, la banque a traité son millionième chèque. C'est un exemple de technologie qu'il faut commencer à envisager parce qu'il n'est pas nécessaire d'avoir des établissements physiques dans les réserves. C'est une façon de permettre aux gens d'aller de l'avant.

La 10^e diapositive donne en exemple la collaboration de Forrest Green avec TransUnion et Dun & Bradstreet. Il faut créer des partenariats avec des intervenants mondiaux, et c'est un exemple de certaines des organisations avec lesquelles nous travaillons.

La 11^e diapositive porte sur le nouveau portail d'apprentissage en ligne et de vidéo en matière de littératie financière. Nous ne croyons pas pouvoir prendre des vidéos tournées au centre-ville de Toronto et espérer rejoindre un auditoire à Pic River. Selon nous, il faut fournir aux collectivités autochtones du contenu axé sur les Premières Nations.

Sur la diapositive suivante, nous parlons de l'élaboration d'un portail web sécurisé pour améliorer le nombre de comptes au dossier de crédit des membres des Premières Nations. Nous avons littéralement une solution qui nous permet de travailler en collaboration et de communiquer avec les chefs, les conseils et les agents responsables du développement économique pour faire preuve d'innovation et améliorer les données des bureaux de crédit des consommateurs et des bureaux de crédit des entreprises. Il s'agit d'une composante cruciale liée au soutien de nos collègues du secteur des services financiers.

En résumé, les solutions doivent intégrer la participation des secteurs privé et public. Selon nous la première étape consiste à améliorer les communications. Il faut de solides connaissances des processus et il faut mettre en place des cadres réglementaires à l'intention des agences d'évaluation du crédit et des entreprises de services financiers. La deuxième étape consiste à mettre en œuvre des améliorations mesurables et à mobiliser les parties intéressées : les bandes autochtones, les entreprises et les membres des Premières Nations, les banques, les agences d'évaluation du crédit et les gouvernements, dans le cadre de travaux communs de réforme de la politique. La troisième étape concerne le soutien offert à l'esprit d'entreprise grandissant chez les Premières Nations. L'actif principal utilisé pour lancer une

Finally, we believe that expanding band and individual own-source revenues will allow First Nations to be financially independent from governments and we believe we need to end the dependency cycle. Thank you very much.

Senator Enverga: Thank you for your presentations.

After so many witnesses talking to us, one of the major problems they are getting is the fact that the Indian Act is creating a barrier for a lot of lenders. My question is this: What does your organization do to address this barrier? How do you go around it? Is there something you have been doing to make it work for you?

Mr. Rowe: We believe that section 89.11 of the Indian Act allows for long term leases, and there is also precedent in common law recently. I think there was a ruling by a judge in 2009 and therefore established common law that when an individual waives, let's say for a commercial enterprise like a gas station on a reserve, they can in fact go in and seize the asset. One of the big challenges will be that we be able to find credit bureau data to assess risk to support the financial services institutions. I'm far from an expert on the Indian Act, but there is tremendous precedent already in common law. There are literally tens of thousands of individuals, whether they're leasing a cottage or where, in numerous places, such as Vancouver, Indian land is leased, and very creative opportunities are available. There is low hanging fruit here. It's delightful if you are looking at changing the Indian Act and making it more innovative, but we are capable of working within the existing legislation and effecting changes. I think some of this has to be within those confines. We need to have more open dialogue. I am delighted to see Sean here as a demonstration of some of the creativity that is taking place from financial services firms.

The Chair: Mr. McCoshen, can you address this as well, please?

Mr. McCoshen: To be honest with you, other than some of the points that Murray just mentioned, it's a non-factor for us because we are basically using a revenue stream-backed model to create leverage. It hasn't really come up in terms of the work that we've been doing. I also am no expert in the act. We're aware that it needs to be changed from various other perspectives, but it really hasn't affected any of our lending or capital raising whatsoever at this point in time.

Mr. Donald: The All Nations Trust Company is an Aboriginal capital corporation. That was why our company was started in the 1980s. We were started there because First Nations specifically and Aboriginal people were having difficulties

petite entreprise est l'avoir propre dans la maison. Il ne faut pas empêcher les membres des Premières Nations de tirer profit de cet actif.

Enfin, nous croyons que l'accroissement des revenus des bandes et des sources de revenus indépendants permet aux Premières Nations d'atteindre l'indépendance financière par rapport aux gouvernements. Il faut mettre fin au cycle de dépendance. Merci beaucoup.

Le sénateur Enverga : Merci de vos exposés.

Nous avons parlé à beaucoup de témoins. L'un des principaux problèmes qu'ils soulèvent, c'est que la Loi sur les Indiens est un obstacle pour beaucoup de prêteurs. Ma question est la suivante : que fait votre organisation pour éliminer cet obstacle? De quelle façon le contournez-vous? Y a-t-il quelque chose que vous faites et qui vous aide à ce sujet?

M. Rowe : Selon nous, l'article 89.11 de la Loi sur les Indiens permet les prêts à long terme, et il y a aussi eu un précédent récemment touchant la common law. Je crois qu'il y a eu une décision d'un juge en 2009, et il y a donc un élément de common law établi selon lequel lorsqu'un particulier renonce à un droit, disons, pour permettre à une entreprise commerciale comme une station d'essence de s'installer dans une réserve, il peut en fait saisir cet actif. L'un des grands défis sera de trouver des données d'agences d'évaluation du crédit pour évaluer les risques et aider les institutions de services financiers. Je suis loin d'être un expert de la Loi sur les Indiens, mais il y a déjà un important précédent en common law. Il y a littéralement des dizaines de milliers de personnes qui louent un chalet. En outre, dans de nombreux endroits, comme à Vancouver, des terres indiennes sont louées; il y a beaucoup d'occasions créatives à saisir. Il y a des choses vraiment à notre portée ici. C'est parfait si vous envisagez d'apporter des modifications à la Loi sur les Indiens pour la rendre plus novatrice, mais nous pouvons déjà utiliser la législation actuelle et favoriser des changements. Je crois que certaines des choses doivent être faites dans ce contexte. Il faut avoir un dialogue plus ouvert. Je suis ravi de voir Sean ici, qui est un exemple de la créativité dont font preuve certaines entreprises de services financiers.

Le président : Monsieur McCoshen, pouvez-vous vous aussi répondre à cette question?

M. McCoshen : Pour être honnête avec vous, à part certains des points que Murray vient tout juste de soulever, ce n'est pas un facteur pour nous parce que, essentiellement, nous utilisons un modèle qui utilise les sources de revenus comme levier. Ce n'est pas une question qui a été soulevée dans le cadre de nos travaux. Je ne suis pas un expert de la loi. Nous croyons savoir qu'il faut y apporter des modifications de divers autres points de vue, mais cela n'a pas eu d'effet sur nos activités de prêt ou de mobilisation de fonds jusqu'à présent.

M. Donald : La All Nations Trust Company est une société de financement autochtone. C'est la raison pour laquelle notre entreprise a vu le jour dans les années 1980. L'entreprise a été lancée parce que les Premières Nations en particulier et les

finding financing. We have been able to work around the Indian Act in terms of we don't require a mortgage on a home for collateral, for a business loan. We place a lot of emphasis on the actual business plan itself. If there are assets on reserve that we can take and if we could remove them from the reserve, then we were able to get a band council resolution to allow us access to the reserve. We have been successful for 25 years working in that regard. What that does is limit the size of the loans that we are able to do. Most of my small business loans are under \$100,000.

Senator Enverga: Have your organizations been working with Aboriginal Affairs? Are they a factor so that you will be able to address some of the barriers that you have been encountering? How effective is this approach? How effective are they?

The Chair: Is that to Mr. Donald?

Senator Enverga: Mr. Donald and maybe Mr. Rowe.

The Chair: Start off with Mr. Donald. Interface with Aboriginal Affairs?

Mr. Donald: Thank you. Aboriginal Affairs, over the past several years — I would say roughly eight to ten years — has provided some equity programs to assist the First Nations with leveraging their equity. That has been a really great assistance over the last several years. The clients then are required to borrow less for their project for many of the businesses that we've financed I would say since roughly 2007-08. That program, though, which was under the Aboriginal Business Development Program, is now being reviewed. I understand the oversight will be transferred to an organization called NACCA, the National Aboriginal Capital Corporation Association. I'm not sure how that will affect the delivery over the next few years, but historically, from about 2007 to 2014-15, it's been a big help to the entrepreneurs in our region. I know that is a national program, the Aboriginal Business Development Program. It's been a great success, and I'd like to see it continue, even if the delivery of it is modified somewhat, which it is undergoing right now. It's under way.

The Chair: Mr. McCoshen, you said that you didn't access any government monies. Do you have any comment?

Mr. McCoshen: For the work that we've done, we haven't asked for any assistance from AANDC at all, based on the category that we're lending in, but we do recognize that, in terms of the work that's being done here, you have to. But from our perspective, no, we're just using regular capital markets techniques.

Autochtones avaient de la difficulté à trouver du financement. Nous avons réussi à travailler dans le cadre de la Loi sur les Indiens au sens où nous n'exigeons pas d'hypothèque ni de résidence comme garantie pour nos prêts d'affaires. Nous mettons beaucoup l'accent sur le plan d'affaires lui-même. S'il y a des biens dans la réserve que nous pouvons prendre et si nous pouvons les retirer à la réserve, alors nous pouvions obtenir une résolution du conseil de bande nous permettant d'avoir accès à la réserve. Nous avons du succès à ce titre depuis 25 ans. Tout ce que cela fait, c'est limiter la taille des prêts que nous pouvons consentir. La plupart de mes prêts à des petites entreprises sont d'une valeur inférieure à 100 000 \$.

Le sénateur Enverga : Vos organisations ont-elles travaillé avec Affaires autochtones? Le ministère est-il un facteur vous permettant de surmonter certains des obstacles que vous rencontrez? Dans quelle mesure cette approche est-elle efficace? Dans quelle mesure le ministère est-il efficace?

Le président : Posez-vous cette question à M. Donald?

Le sénateur Enverga : À M. Donald, et peut-être à M. Rowe.

Le président : Commençons par M. Donald. Collaborez-vous avec Affaires autochtones?

M. Donald : Merci. Au cours des dernières années — je dirais depuis environ de 8 à 10 ans —, Affaires autochtones a réalisé certains programmes liés aux actifs pour aider les Premières Nations à mettre à profit les actifs qu'elles possèdent. Cela a été d'une grande aide au cours des dernières années. Cela permet aux clients de moins emprunter pour réaliser leurs projets. C'est du moins le cas de nombreuses entreprises que nous avons financées, je dirais, depuis environ 2007 ou 2008. Ce programme, cependant, qui relevait du Programme de développement des entreprises autochtones, fait maintenant l'objet d'un examen. Je crois savoir que la surveillance sera transférée à une organisation qui s'appelle l'Association nationale des sociétés autochtones de financement, l'ANSAF. Je ne sais pas dans quelle mesure cela influera sur la prestation du programme au cours des prochaines années, mais, historiquement, depuis environ 2007 et jusqu'en 2014-2015, le programme a beaucoup aidé les entrepreneurs dans notre région. Je sais que c'est un programme national, le Programme de développement des entreprises autochtones. C'est une grande réussite, et j'aimerais bien qu'il se poursuive, même si on modifie un peu la façon dont il est offert. Le processus de révision a lieu actuellement. Il est en cours.

Le président : Monsieur McCoshen, vous avez dit ne pas recevoir de fonds gouvernementaux. Avez-vous quelque chose à dire à ce sujet?

M. McCoshen : Dans le cadre du travail que nous avons fait, nous n'avons pas demandé l'aide d'AANDC du tout, en raison de la catégorie de prêts que nous faisons, mais nous reconnaissons cependant que, en ce qui concerne le travail qui est fait actuellement, c'est nécessaire. Mais, de notre point de vue, non, nous nous en tenons aux techniques régulières des marchés financiers.

Mr. Rowe: Our experience with Aboriginal Affairs has been remarkable, and one of the reasons we are so impressed, particularly the innovation team, is that, we feel, that they are taking a refreshing approach, which is to engage the private sector. I think they are being realistic. I don't think that there is enough money or staff or resources at Aboriginal Affairs to address all of the problems. The private sector can take up some of the finance requirements. I think it would be fair to say there are billions of dollars that need to be raised in order to address just the 40,000 or 80,000 house number. There is not enough. I don't see Aboriginal Affairs coming up with \$10 billion to cap this up and doing so on a regular basis.

We're not suggesting we're going to come in and deal with all of the problems, particularly in extremely remote communities, but by engaging the private sector and working with my colleagues here, we could probably address 25 per cent of the capital requirements. I think a lot of credit needs to go to AANDC because they are willing to be open minded to solving the problem. I think more credit should be given to them.

Senator Watt: I need a bit of clarification. First of all, welcome to the Senate. These are excellent presentations, and we are all trying to find solutions to the problems we are facing today in this country. I hope you will be able to contribute to this. We have been wrestling with them for some time.

The clarification I need goes to what Paul Donald mentioned about his company. I was not clear exactly what he meant by the shareholders. Who are the shareholders? Is it a collective company owned by communities, not necessarily individuals? I think we need to clarify that before we go further in terms of getting into the technicalities of what we are dealing with here. If you could provide that answer, I would appreciate it very much.

Mr. Donald: All Nations Trust Company shareholders include 30 different First Nations communities from five different tribal areas in B.C. It also includes two tribal councils and some Metis organizations, all B.C. based. The rest are Aboriginal individuals.

All of those shareholders invested money in the company in the late 1980s. There hasn't been much change in the number of shareholders other than that some of the original shareholders have now divided their shares amongst their children. The last time I added it all up, roughly 75 per cent of the actual shares themselves are owned by First Nations communities in the Southern Interior of British Columbia. Again, there are 30 of those different First Nations communities from five different tribal areas.

M. Rowe : Nous avons eu d'excellentes interactions avec Affaires autochtones. L'une des raisons pour lesquelles nous sommes si impressionnés, particulièrement pour ce qui est des membres de l'équipe chargée de l'innovation, c'est qu'ils adoptent une approche rafraîchissante, qui consiste à mobiliser le secteur privé. Je crois qu'ils sont très réalistes. Je ne crois pas qu'il y a suffisamment de fonds ni d'employés ou de ressources au sein d'Affaires autochtones pour régler tous les problèmes. Le secteur privé peut s'occuper de certaines des exigences financières. Je crois qu'on peut dire sans se tromper qu'il faut trouver des milliards de dollars, ne serait-ce que pour construire les 40 000 ou 80 000 logements nécessaires. Il n'y en a pas assez. Je ne crois pas qu'Affaires autochtones pourra trouver 10 milliards de dollars pour tout payer et qu'elle pourrait le faire de façon régulière.

Nous ne disons pas que nous allons arriver et régler tous les problèmes, surtout dans les collectivités extrêmement éloignées, mais, si nous mobilisons le secteur privé et que nous travaillons avec mes collègues ici présents, nous pourrions probablement combler 25 p. 100 des besoins en immobilisations. Je pense qu'il faut accorder beaucoup de mérite à AADNC parce que ses responsables sont disposés à faire preuve d'ouverture d'esprit afin de résoudre le problème. Je pense qu'il faudrait leur accorder plus de mérite.

Le sénateur Watt : J'ai besoin de quelques clarifications. Tout d'abord, bienvenue au Sénat. Ce sont d'excellents exposés, et nous essayons tous de trouver des solutions aux problèmes auxquels nous faisons face aujourd'hui dans notre pays. J'espère que vous pourrez contribuer à ces efforts. Nous nous attaquons à ces problèmes depuis un certain temps.

Les clarifications dont j'ai besoin concernent ce que Paul Donald a mentionné au sujet de son entreprise. Je n'ai pas compris exactement ce qu'il voulait dire par « actionnaires ». Qui sont les actionnaires? S'agit-il d'une entreprise collective appartenant à des communautés, pas nécessairement à des personnes? Je pense que nous devons clarifier cette question avant d'aller plus loin en ce qui a trait aux aspects techniques de ce à quoi nous avons affaire. Si vous pouviez répondre à cette question, je vous serais très reconnaissant.

M. Donald : Les actionnaires d'All Nations Trust Company comprennent 30 communautés des Premières Nations différentes de 5 régions tribales différentes de la Colombie-Britannique. Ils comprennent également deux conseils tribaux et certaines organisations métisses, tous de la Colombie-Britannique. Le reste sont des particuliers autochtones.

Tous ces actionnaires ont investi de l'argent dans l'entreprise à la fin des années 1980. Le nombre d'actionnaires n'a pas beaucoup changé, à part le fait que certains des actionnaires initiaux ont maintenant divisé leur part entre leurs enfants. La dernière fois que j'ai calculé la somme des parts, environ 75 p. 100 appartenait à des communautés des Premières Nations de l'intérieur méridional de la Colombie-Britannique. Encore une fois, il y a 30 de ces communautés, et elles proviennent de 5 régions tribales différentes.

Senator Watt: So 75 per cent is owned collectively and the rest of it is owned by the individual stakeholders. Is that what you're saying?

Mr. Donald: Correct.

Senator Watt: When you're looking at the capital aspects of it, what is normally issued as capital? How do you divide up the collectivity versus individuality having a stake hold inside that company? You're talking about a mixture of a company, collectivity but including individuals.

Mr. Donald: Correct. Like any corporation, it's based on the number of shares that they purchased. The communities have larger shareholdings. The individuals have much smaller shareholdings.

Senator Watt: So individuals do get their dividends, as well as the collective?

Mr. Donald: Correct. We pay dividends just like most corporations. We're proud to say that since 1987, we have paid dividends, except for two years in the 1990s when we had a rough patch. We've been paying dividends to our shareholders all along. We have been growing our loan portfolio since that time as well.

Senator Watt: I guess the same thing applies to you also; that is, what we're hearing from Mr. Donald?

Mr. McCoshen: Usand Group is 100 per cent privately held.

Senator Watt: So there is no collectivity at all.

Mr. McCoshen: No.

Mr. Rowe: Forrest Green is a private corporation as well.

Senator Raine: Thank you very much. It's good to hear about so many different options and potential ways for capital to be obtained by First Nation individuals and communities.

Mr. McCoshen, I'm interested in the Douglas Cardinal Housing Corporation and the special design you have. Is this a design for a single-family house?

Mr. McCoshen: Yes. There are options that go from \$155 a square foot all the way up to \$300 a square foot, and they are single family homes. They have two separate washrooms within the home. The smaller unit is a thousand square feet and you can go up from there. There are some units that have two-car garages, and they're basically designed to have a 50-year lifespan. That's pretty good compared to the 20-year lifespan.

I think the more significant part of it is that when it comes into the community, it comes with a financing solution and is of cultural significance to that community. It is like when you drive down the streets of Montreal and you see the different styles of houses with the different types of roofs that are unique to Quebec, as opposed to some of the house styles that are unique to

Le sénateur Watt : Donc, 75 p. 100 appartiennent à des communautés, et le reste appartient aux actionnaires individuels. Est-ce bien ce que vous dites?

M. Donald : C'est exact.

Le sénateur Watt : Si vous vous penchez sur les aspects liés au capital-actions de l'entreprise, qu'est-ce qui est habituellement émis à ce chapitre? Séparez-vous la communauté et les particuliers qui détiennent des parts à l'intérieur de cette entreprise? Vous parlez d'un mélange d'entreprises, de communautés, mais aussi de particuliers.

M. Donald : Exactement. Comme toute société, elle est fondée sur le nombre de parts qui ont été achetées. Les communautés détiennent des parts plus importantes. Les particuliers en détiennent de plus petites.

Le sénateur Watt : Ainsi, les particuliers obtiennent leurs dividendes, tout comme les communautés?

M. Donald : C'est exact. Nous versons des dividendes, tout comme la plupart des sociétés. Nous sommes fiers de dire que, depuis 1987, nous avons payé des dividendes, sauf pendant deux ans, dans les années 1990, quand nous avons connu une période difficile. Nous avons toujours versé des dividendes à nos actionnaires. Nous avons fait croître notre portefeuille de prêts depuis cette époque également.

Le sénateur Watt : J'imagine que le même principe s'applique à vous aussi, c'est-à-dire ce que M. Donald nous explique?

M. McCoshen : Le Usand Group est entièrement privé.

Le sénateur Watt : Il n'y a donc pas du tout de communauté.

M. McCoshen : Non.

M. Rowe : Forrest Green est une société privée, elle aussi.

La sénatrice Raine : Merci beaucoup. Je suis heureuse d'entendre parler d'un si grand nombre d'options diverses et de façons dont les membres et les communautés des Premières Nations pourraient obtenir des capitaux.

Monsieur McCoshen, je m'intéresse à la société d'habitation Douglas Cardinal et à votre conception particulière. S'agit-il d'une conception pour une maison unifamiliale?

M. McCoshen : Oui. Il y a des options qui vont de 155 \$ le pied carré jusqu'à 300 \$ le pied carré, il s'agit de maisons unifamiliales. Elles comptent deux salles de bain distinctes. La superficie de l'unité la plus petite est de 1 000 pieds carrés, et il est possible d'en avoir des plus grandes. Certaines unités possèdent un garage pour deux voitures, et elles sont essentiellement conçues pour durer 50 ans. C'est pas mal comparativement à la durée de vie de 20 ans.

Je pense que la partie la plus importante de ce projet, c'est que, lorsqu'il arrive dans la collectivité, il vient avec une solution de financement, et il a une importance culturelle pour la collectivité en question. C'est comme quand on conduit dans les rues de Montréal et qu'on voit les divers styles d'habitations et les divers types de toits qui sont uniques au Québec, comparativement à

Manitoba. I think that the pride in the corporation that I have is that it's culturally unique to the community. It's properly priced and it lasts 50 years.

Senator Raine: Are these typical stick-built houses?

Mr. McCoshen: Not being the architect and just having seen lots of really cool pictures, I think it's called a cross lamination — and I hope I'm getting this right for Douglas or Ken, if you're watching this.

Erinn Mah, Chief Operating Officer, The Usand Group: It is something close to that.

Mr. McCoshen: I think there is a version that has a copper roof. The roof is set in such a way to deal with melting snow in an effective way. The number one issue here is mould. Because of the shortage of housing, you have two, three, four — I've heard of nine families living essentially in a stick-built house.

I'm the father of a four year old, and I know how fast he's growing. He's going to be taller and heavier than me at that age. I guess with one temper tantrum he's going to go through a wall pretty quickly.

The key here is addressing that and addressing the mould. They're really good looking, they're properly priced and they come with modern financing techniques. In other words, the method of financing is designed for the community and the affordability or the credit worthiness of that community.

What I'm trying to say is what that community can afford is irrelevant to the fact that they need the houses. If you design a financing solution so that the community can afford the number of houses that they need, and you have a 50-year lifespan, and you get into some of the innovative techniques of financing that both of my colleagues are looking at, then I think that you've found a capital market solution to the shortage of housing.

Ms. Mah: I'd like to add to that, if I could. As well, there's an environmental awareness aspect to them. They're considering what is called district heating. It's a very old type of technology. We can supply more information on these homes to you as it comes up if you'd like. So there's the environmental aspect that's obviously taken into consideration. It's very important to all the First Nations communities.

As well, we should mention is the infrastructure component that goes along with these houses. Usand looks at the long-term and short- and medium- term horizons for the communities and are able to build in an infrastructure and a housing plan that fits

certain des styles d'habitations qui sont uniques au Manitoba. Je pense que la fierté que je tire de la société tient au fait que les unités sont culturellement uniques à la collectivité. Leur prix est fixé adéquatement, et elles durent 50 ans.

La sénatrice Raine : S'agit-il de maisons classiques?

M. McCoshen : Je ne suis pas architecte, mais je viens tout juste de voir beaucoup de photographies vraiment superbes, et je pense que ça s'appelle la stratification entrecroisée... et j'espère que je ne me trompe pas, Douglas ou Ken, si vous êtes en train de regarder.

Erinn Mah, chef des opérations, The Usand Group : C'est quelque chose qui s'en rapproche.

M. McCoshen : Je pense qu'il y a une version dont le toit est en cuivre. Le toit est installé d'une manière qui permet à la neige qui fond de s'écouler efficacement. Le principal problème, ici, c'est la moisissure. À cause de la pénurie de logements, une maison classique peut accueillir deux, trois, quatre... J'ai entendu parler de neuf familles, essentiellement, qui vivaient dans une même maison.

Je suis le père d'un enfant de quatre ans, et je sais à quel point il grandit vite. Il va être plus grand et plus lourd que moi au même âge. Je suppose qu'une seule crise de colère lui suffira à traverser un mur assez rapidement.

Dans ce cas-ci, la clé consiste à en tenir compte et à régler le problème de la moisissure. Les maisons sont vraiment belles, leur prix est approprié, et elles viennent avec les techniques de financement modernes. Autrement dit, le mode de financement est conçu pour la communauté et en fonction de la capacité financière ou de la solvabilité de cette communauté.

Ce que je tente de dire, c'est que ce que la communauté peut se permettre n'est pas pertinent par rapport au fait qu'elle a besoin des maisons. Si vous concevez une solution financière afin que la communauté puisse avoir les moyens d'acheter le nombre de maisons dont elle a besoin, que la durée de vie de ces maisons est de 50 ans et que vous appliquez certaines des techniques de financement novatrices que mes deux collègues envisagent, je pense que vous aurez trouvé un marché financier qui constitue une solution à la pénurie de logements.

Mme Mah : J'aimerais ajouter quelque chose, si je le puis. La conception des unités est également sensible à l'environnement. On envisage ce qu'on appelle le chauffage distinct. Il s'agit d'un type de technologie très ancienne. Nous pourrions vous fournir plus d'information sur ces maisons à mesure que nous en obtiendrons, si vous voulez. Ainsi, l'aspect environnemental est manifestement pris en considération. C'est très important pour toutes les communautés des Premières Nations.

En outre, nous devrions mentionner le volet de l'infrastructure dont s'assortissent ces maisons. Les responsables de Usand étudient les horizons à long, court et moyen termes pour les collectivités et peuvent établir un plan d'infrastructure et de

within other financing needs they have, as in economic development projects and the like.

One benefit of this program is we're able to look at the picture as a whole as opposed to just looking at the housing component or the infrastructure component.

Senator Raine: Obviously, you can't build a house if you don't have the infrastructure. Sometimes it's a chicken and egg situation.

Ms. Mah: Exactly.

Senator Raine: Could you send us some more information on the houses?

Ms. Mah: Absolutely.

Senator Raine: Where I live, one of our First Nations has designed a roundhouse, post and beam. It sounds like a similar type of plan. I think there is an opportunity to have culturally appropriate designs ready to go and quick to build, I suppose, but what's interesting in what you're doing is putting the financing package together with it.

Would you be open to having that kind of financing package to other similar type of modular homes across Canada?

Mr. McCoshen: We'd have to look at our non-compete, but absolutely. Our emphasis is on the Douglas Cardinal Housing Corporation. I would be happy to sit down and discuss financing techniques, but to go about and actually finance another product is probably not in our best interest as a company.

It doesn't mean that I would be unwilling to go in and suggest financing techniques.

There are lots of houses that we need to build. Although we'd like to build all of them, realistically speaking, we can't.

Senator Raine: Mr. Donald, do you think All Nations Trust Company could take financing models such as Usand has developed and add those to a package-type home and put that together for First Nations?

Mr. Donald: I think it is something that we could look at. I'm not familiar with the total financing model, but it is something we could look at.

As they have stated, there's more demand than there is supply. Certainly, the demand seems to be there, so I would be willing to explore that further.

Senator Tannas: Thank you all for participating here.

logement qui correspond à ses autres besoins financiers, comme des projets de développement économique et d'autres projets du genre.

L'un des avantages de ce programme, c'est que nous pouvons regarder la situation dans son ensemble plutôt que de nous limiter au volet du logement ou à celui de l'infrastructure.

La sénatrice Raine : Bien entendu, on ne veut pas construire une maison si on n'a pas l'infrastructure nécessaire. Ça revient parfois à l'œuf ou la poule.

Mme Mah : Exactement.

La sénatrice Raine : Pourriez-vous nous envoyer plus d'information sur les maisons?

Mme Mah : Absolument.

La sénatrice Raine : Là où je vis, l'une de nos nations autochtones a conçu une rotonde avec poutres et poteaux. On dirait un type de plan semblable. Je pense qu'il est possible d'offrir des conceptions adaptées à la culture prêtes et rapides à construire, je suppose, mais, ce qui est intéressant dans ce que vous faites, c'est l'inclusion du montage financier.

Seriez-vous ouvert à l'idée d'offrir ce genre de montage financier avec d'autres types de maisons modulaires semblables partout au Canada?

M. McCoshen : Il faudrait que nous examinions notre clause de non-concurrence, mais certainement. Nous mettons l'accent sur la société d'habitation Douglas Cardinal. Je serais heureux de discuter de techniques de financement, mais il n'est probablement pas dans notre intérêt en tant qu'entreprise de financer un autre produit.

Je ne veux pas dire que je ne serais pas disposé à m'adresser aux responsables et à leur suggérer des techniques de financement.

Nous avons beaucoup de maisons à construire. Même si nous voudrions toutes les construire, pour être réalistes, nous ne le pouvons pas.

La sénatrice Raine : Monsieur Donald, pensez-vous qu'All Nations Trust Company pourrait ajouter des modèles de financement comme ceux que Usand a élaborés à une maison de type tout compris et inclure ce modèle pour les Premières Nations?

M. Donald : Je pense que c'est quelque chose que nous pourrions envisager. Je ne connais pas bien le modèle de financement total, mais c'est quelque chose que nous pourrions étudier.

Comme on l'a affirmé, la demande dépasse l'offre. Certes, il semble y avoir une demande; je serais donc disposé à étudier cette possibilité de façon approfondie.

Le sénateur Tannas : Je vous remercie tous de votre participation.

Mr. Donald, do you take deposits; do you leverage the capital that comes in from your shareholders through deposits or through borrowings, or is it a direct model where you gather up your money and loan it out like a community futures would?

Mr. Donald: We are not a deposit-taker. We are essentially a small-business loan company, so we make money by lending it out and getting paid back.

Senator Tannas: Do you put any leverage on the money that comes in, or is it just one time — the money that comes in gets loaned out?

Mr. Donald: The money that comes in gets loaned out.

Senator Tannas: Understood.

Mr. Donald: Where we are able to leverage any government funds or any type of programs, we will do that.

Senator Tannas: Add that in, yes.

Mr. Donald: We will put together a financing package for an entrepreneur or a First Nations community to help leverage their dollars.

So we will put them all together.

Senator Tannas: Given that, your value must also come through advisory services and helping put packages together; is that fair to say?

Mr. Donald: That is a crucial part of our business. Many of our Aboriginal entrepreneurs aren't sure where to go in terms of what type of financing the business is eligible for, or even what type of programs or funding might be out there for their particular business. Our role is to put it all together, get it loan-ready and get it financed.

Senator Tannas: For the folks at Usand, I didn't quite catch the numbers that you talked about in the beginning. You said you had closed deals of X dollars, and you had a pretty clear number. What was that number?

Mr. McCoshen: In the last two years, we have closed — as in disbursed — \$113,478,000. We're currently in the process of closing on approximately \$180 million. We're currently negotiating engagement agreements on another \$300 million, and this ranges from infrastructure to business acquisition to business mergers to casino funding to housing developments.

Senator Tannas: Thank you. Those are big numbers.

Mr. McCoshen: They could be bigger.

Senator Tannas: Yes.

Monsieur Donald, acceptez-vous les dépôts? Misez-vous sur le capital provenant de vos actionnaires en prenant des dépôts ou en faisant des emprunts, ou bien s'agit-il d'un modèle direct où vous rassemblez votre argent et le prêtez comme le ferait un programme d'aide au développement des collectivités?

M. Donald : Nous n'acceptons pas les dépôts. Nous sommes essentiellement une entreprise qui prête de l'argent aux petites entreprises; par conséquent, nous faisons de l'argent en le prêtant et en nous faisant rembourser.

Le sénateur Tannas : Misez-vous sur l'argent que vous recevez, ou est-ce seulement une fois... Vous prêtez l'argent que vous recevez?

M. Donald : Nous prêtons l'argent que nous recevons.

Le sénateur Tannas : Entendu.

M. Donald : Si nous pouvons miser sur des fonds gouvernementaux ou sur tout type de programme, nous le faisons.

Le sénateur Tannas : Vous y ajoutez cela, oui.

M. Donald : Nous élaborons des montages financiers pour des entrepreneurs ou des communautés de Premières Nations afin de les aider à tirer le maximum de leurs dollars.

Alors, nous les réunissons tous.

Le sénateur Tannas : Ainsi, la valeur que vous offrez doit également provenir de services consultatifs et de l'aide à l'élaboration de montages financiers, n'est-ce pas?

M. Donald : C'est une partie cruciale de nos activités. Nombre de nos entrepreneurs autochtones ne savent pas trop à qui s'adresser pour ce qui est de déterminer à quel type de financement l'entreprise est admissible, voire même quels types de programmes ou de financement pourraient être offerts à leur entreprise particulière. Notre rôle consiste à tout réunir et à assurer la préparation au prêt et le financement du projet.

Le sénateur Tannas : Je m'adresse aux gens de Usand; je n'ai pas tout à fait compris les chiffres dont vous avez parlé au début. Vous avez dit que vous aviez conclu des transactions de X dollars, et vous aviez un chiffre assez clair. Quel était ce chiffre?

M. McCoshen : Au cours des deux dernières années, nous avons conclu des transactions de — c'est-à-dire que nous avons déboursé — 113 478 000 \$. Nous sommes en train d'en conclure pour une valeur d'environ 180 millions de dollars. Nous négocions actuellement des accords d'engagement à l'égard de 300 millions de dollars de plus, et ces accords vont de l'infrastructure à des ensembles résidentiels, en passant par l'acquisition d'entreprises, des fusions d'entreprises et le financement d'un casino.

Le sénateur Tannas : Merci. Ce sont des chiffres imposants.

M. McCoshen : Ils pourraient l'être davantage.

Le sénateur Tannas : Oui.

We can look at the opportunities and note that we've got community infrastructure, roads, sewage, and water treatment. We've got community-based housing — and it's interesting as that's where your Douglas Cardinal housing thing is — we've got individual housing, and then we've got the big old pool of economic development, such as building casinos, investing in river power plants and all those things.

Where in those buckets has your \$300 million gone so far?

Mr. McCoshen: Oftentimes, when you go into a community, no two communities are like. For lack of a better word, their credit ratings are different — if you could call it a credit rating — the three key ratios put forward by Aboriginal Affairs fall in different areas.

Sometimes you're attacking an individual project. For example, within this \$300 million, there's one group in particular that's going for a very large percentage of that just for infrastructure. To be honest, I could say the mix is 50-50, because it's really difficult for certain communities to go on and do a massive business build or a massive casino build while houses are collapsing, there's back payout to CMHC, or there's a significant amount of money owed to Aboriginal Affairs on educational issues.

You kind of have to take care of that, or, politically speaking, the chief isn't going to get re-elected again, nor will some of those councillors. It's difficult to do one without the other.

Senator Tannas: I get you. So really the nugget of what gets you interested and what would get capital markets interested is economic development. Yes, you've got to go in and fix some of these other things and get that going, because you're not really — are you interested in financing sewer projects in place of what would be a municipal kind of financing? If so, would you finance municipal governments, as well?

Mr. McCoshen: Actually, I am interested in that. I'm interested in financing everything, because that's what I do. I'm very focused and narrow. I can't give too many comments on the Indian Act; I've never read it, and I don't intend to.

Usand exists to find corporate solutions as they are available in Canada today directed toward the communities that are facing challenges. It's like an emerging market fund. It's no different than when, in my previous career, I had to go into Dubai and Abu Dhabi in the Middle East. Despite the fact they had already captured their resources — in this case, it was gobs of oil — there was still a tremendous need for infrastructure, and there wasn't a big, general knowledge pool on how to do it.

Nous pouvons étudier les possibilités, et remarquez que nous nous occupons de l'infrastructure communautaire, des routes, des égouts et du traitement des eaux. Nous offrons des logements communautaires — et c'est intéressant, puisque c'est dans ce domaine qu'œuvre votre entreprise d'habitation Douglas Cardinal —, nous offrons des maisons individuelles, ainsi que l'énorme bassin de développement économique, comme la construction de casinos, l'investissement dans des centrales au fil de l'eau et toutes ces choses.

Auxquels de ces projets vos 300 millions de dollars ont-ils été affectés jusqu'à présent?

M. McCoshen : Souvent, lorsqu'on se rend dans une communauté... il n'y en a pas deux pareilles. À défaut de pouvoir mieux l'expliquer, leurs cotes de crédit sont différentes, si on peut appeler cela une cote de crédit —, les trois principales cotes présentées par Affaires autochtones concernent des domaines différents.

On s'attaque parfois à un projet individuel. Par exemple, à l'intérieur de ces 300 millions de dollars, un groupe en particulier va affecter un pourcentage très important de cette somme uniquement à l'infrastructure. Pour être honnête, je pourrais dire que le mélange est moitié-moitié parce qu'il est vraiment difficile pour certaines communautés d'effectuer une construction commerciale importante ou de construire un casino immense pendant que les maisons s'effondrent; elles effectuent un remboursement rétroactif à la SCHL, ou bien elles doivent une somme d'argent importante à Affaires autochtones relativement à des questions touchant l'éducation.

Nous n'avons pas vraiment le choix de régler ces questions, ou, d'un point de vue politique, le chef ne va pas se faire réélire encore une fois, ni certains de ces conseillers. C'est difficile de faire l'un sans l'autre.

Le sénateur Tannas : Je comprends ce que vous dites. Donc, en réalité, l'essentiel de ce qui suscite votre intérêt et celui des marchés financiers, c'est le développement économique. Oui, vous devez intervenir et corriger certains des autres problèmes et faire avancer les choses parce que, en réalité, vous ne... Vous intéressez-vous au financement de projets d'égouts au lieu de ce qui serait un genre de financement municipal? Le cas échéant, financeriez-vous l'administration municipale également?

M. McCoshen : En fait, cela m'intéresse. Je m'intéresse au financement de tout, parce que c'est ce que je fais. Je suis très ciblé et précis. Je ne peux pas formuler trop de commentaires au sujet de la Loi sur les Indiens; je ne l'ai jamais lue, et je n'ai pas l'intention de le faire.

Si Usand existe, c'est pour trouver les solutions d'affaires qui sont accessibles au Canada, aujourd'hui, et qui sont orientées vers les communautés qui font face à des difficultés. C'est comme un fonds pour un marché émergent. Ce n'est pas différent des fois où, dans le cadre de ma carrière précédente, j'ai dû me rendre à Dubaï et à Abou Dhabi, au Moyen-Orient. Malgré le fait que les gens là-bas avaient déjà une mainmise sur leurs ressources — dans ce cas-là, il s'agissait d'un énorme volume de pétrole —, ils avaient

When you're getting into larger finances, I know how to do it because I've done it. But if I hadn't done it, I wouldn't know how to do it, and I wouldn't be an authority to talk about it.

From my experience, you can't really do just the economic development without the sewage, without the houses and without taking care of an inability to cover your payables. You have to term out your payables. That's why I am actually interested in the sewers; namely, because it gives me the ability to finance the casino or the truck-stop or something of that nature.

Senator Tannas: Thank you. You are, I think it's fair to say, one of the best-kept secrets. We've have others who have been here with \$300 million pots of money who can't seem to get it out the door. You've done a very good job.

Thank you all.

Senator Moore: Thank you, witnesses, for being here. I wanted to follow up on Senator Tannas' questions.

Mr. McCoshen, you've got \$113 million out there in loans, \$180 million about to close, and another \$300 million is in negotiation of possible transactions. Where do you get your deals?

Mr. McCoshen: We go to the banks. We go to the market.

Senator Moore: You go to the banks, but how do you know if a certain First Nation needs something? Do they come to you? How do you get hooked up with a First Nation?

Mr. McCoshen: In the beginning, a First Nation community would have a need and, like I mentioned, Ovide Mercredi would point me in that direction. Now we're bigger.

If you want to figure us out, we're no different than a capital markets company on Bay Street or Wall Street, you know merchant banking services. The only difference between us and them is we focus entirely on, at this point, Canadian First Nations. Eventually we will expand down to the United States.

Senator Moore: I understand. I just want to know, how do you find one or how does one of them find you? There's Ovide Mercredi, a former grand chief, is he out stirring up deals for you?

extrêmement besoin d'infrastructures, et ils ne disposaient pas d'un grand bassin de connaissances générales sur la façon de procéder.

Lorsqu'il s'agit d'importants projets financiers, je sais comment procéder parce que je l'ai déjà fait. Mais, si ça n'avait pas été le cas, je ne le saurais pas, et je ne ferais pas figure d'autorité pour en parler.

Selon mon expérience, on ne peut pas vraiment procéder uniquement au développement économique sans s'occuper des égouts et des habitations et sans régler le problème lié à l'incapacité de rembourser les comptes créditeurs. Il faut régler le cas de ses comptes créditeurs. C'est pourquoi je m'intéresse vraiment aux égouts, c'est-à-dire parce que cela me donne la capacité de financer le casino, la halte routière ou quelque chose de cette nature.

Le sénateur Tannas : Merci. Vous êtes — je pense qu'il est juste de l'affirmer — l'un des secrets les mieux gardés. Nous avons reçu d'autres invités qui avaient des sommes de 300 millions de dollars, mais qui ne semblaient pas pouvoir les affecter. Vous avez fait un très bon travail.

Merci à tous.

Le sénateur Moore : Je vous remercie, chers témoins, de votre présence. Je voulais donner suite aux questions du sénateur Tannas.

Monsieur McCoshen, vous avez consenti 113 millions de dollars en prêts, vous êtes sur le point de conclure des transactions pour une valeur de 180 millions de dollars, et vous êtes en train de négocier des transactions possibles de 300 millions de dollars de plus. Où obtenez-vous les affaires que vous faites?

M. McCoshen : Nous nous adressons aux banques. Nous nous adressons au marché.

Le sénateur Moore : Vous vous adressez aux banques, mais savez-vous si une nation autochtone en particulier a besoin de quelque chose? Fait-elle appel à vous? Comment entrez-vous en contact avec une nation autochtone?

M. McCoshen : Au début, la communauté d'une nation avait un besoin et, comme je l'ai mentionné, Ovide Mercredi m'orientait vers cette collectivité. Maintenant, notre entreprise est plus grande.

Si vous voulez vous faire une idée de nous, nous sommes comme une entreprise de marchés financiers de Bay Street ou de Wall Street, vous savez, les services bancaires d'investissement. La seule différence entre eux et nous, c'est que, pour le moment, nous nous concentrons entièrement sur les Premières Nations canadiennes. À long terme, nous allons étendre nos activités jusqu'aux États-Unis.

Le sénateur Moore : Je comprends. Je veux seulement savoir comment vous faites pour trouver une collectivité ou comment une collectivité fait pour vous trouver. Il y a Ovide Mercredi, ancien grand chef; est-il à la recherche d'occasions d'affaires pour vous?

Mr. McCoshen: As Erinn can attest to, my phone doesn't stop ringing these days. In fact, I'm feeling the vibrations right now. Lately it's a lot of people coming to us.

Senator Moore: That seems like a great track record for just two full years of operating.

Mr. McCoshen: Well, I have had previous experience in finance, as they say.

Senator Moore: I heard you say that. Are you the principal owner of Usand Group?

Mr. McCoshen: Yes, I am.

Senator Moore: We were talking about infrastructure and housing needs on reserves. Is your main interest the funding of housing opportunities on reserves? You mentioned you have to have infrastructure, of course. Is it those two things primarily, or is it the economic activities like a casino or gas station?

Mr. McCoshen: To reiterate, it's all of that. We're financiers. We want to finance everything, so it's great when a community calls you. They don't just have one need, they've got dozens.

I hate to say this, \$113 million sounds like a lot of dough going out on the table, but it's peanuts; it's scratching the surface.

Senator Moore: In terms of the opportunities that are available.

Mr. McCoshen: In terms of the needs. The thing that gives me personal pride in what the company has achieved is we're using normal methodologies of finance. I think that's significant and speaks volumes of the First Nations that are out there.

Senator Moore: Where is your head office?

Mr. McCoshen: Our head office is in Winnipeg, Manitoba.

Senator Moore: Mr. Donald, I don't think I heard you say the amount of loans your trust company has out there.

Mr. Donald: We have provided \$75 million in financing over our history, but our loan portfolio is just under \$12 million, so we're a fairly small company. Our entrepreneurs that we lend to, small business, my typical loan is under \$100,000.

Senator Moore: Is your focus more small business loans than housing and the infrastructure needs that go with that?

Mr. Donald: Correct.

M. McCoshen : Comme Erinn pourra le confirmer, mon téléphone n'arrête pas de sonner ces jours-ci. De fait, je sens les vibrations en ce moment-même. Beaucoup de gens s'adressent à nous dernièrement.

Le sénateur Moore : Cela semble être un excellent bilan pour seulement deux années entières d'activités.

M. McCoshen : Eh bien, j'avais déjà de l'expérience en finances, comme on dit.

Le sénateur Moore : Je vous ai entendu le mentionner. Êtes-vous le principal propriétaire du Usand Group?

M. McCoshen : Oui, je le suis.

Le sénateur Moore : Il est question de besoins en infrastructures et en habitations dans les réserves. Vous intéressez-vous principalement au financement de projets d'habitation dans les réserves? Vous avez mentionné que vous devez offrir l'infrastructure, bien sûr. S'agit-il principalement de ces deux volets, ou bien des activités économiques comme un casino ou une station d'essence?

M. McCoshen : Pour répéter, c'est tout cela. Nous sommes des financiers. Nous voulons tout financer, alors c'est merveilleux lorsqu'une collectivité nous appelle. Elles n'ont pas qu'un seul besoin; elles en ont des dizaines.

Je n'aime pas le dire : 113 millions de dollars, on a l'impression qu'il s'agit d'une grosse somme à déboursier, mais ce n'est pas grand-chose; nous ne faisons qu'effleurer la surface.

Le sénateur Moore : Du point de vue des possibilités qui s'offrent à vous.

M. McCoshen : Du point de vue des besoins. Parmi les réalisations de l'entreprise, celle dont je tire le plus de fierté personnelle, c'est que nous utilisons les méthodes de finance habituelles. Je pense que c'est important et que ça en dit très long sur les Premières Nations auxquelles nous avons affaire.

Le sénateur Moore : Où est votre siège social?

M. McCoshen : Notre siège social est à Winnipeg, au Manitoba.

Le sénateur Moore : Monsieur Donald, je ne pense pas vous avoir entendu mentionner la somme des prêts que votre société de fiducie a consentis.

M. Donald : Au cours de notre existence, nous avons fourni 75 millions de dollars de financement, mais notre portefeuille de prêts est tout juste inférieur à 12 millions de dollars; nous sommes donc une assez petite entreprise. Les entrepreneurs à qui nous prêtons de l'argent, de petites entreprises obtiennent généralement un prêt inférieur à 100 000 \$.

Le sénateur Moore : Êtes-vous davantage axé sur les prêts aux petites entreprises que sur les besoins en habitations et en infrastructures qui viennent avec ces prêts?

M. Donald : Oui.

Senator Raine: In your opening remarks, you mentioned that you could use more ministerial guarantees. If there were ministerial guarantees, what kind of risk would they be at and what would that do for your ability to expand the capital pool?

Mr. McCoshen: Well, I read up on the previous hearings that the big five banks attended, like the Royal and the BMO, and we have great working relations with them. In their comments they were focused on the First Nations Market Housing Fund.

I think government is most effective when they're facilitating the markets to come in and do the job that they've been designed to do. If you look at transactional-based, Western-style economies, this has been perfected over hundreds of years in terms of putting capital where capital is needed and looking for opportunities in order to gain a return.

Government should be facilitating as opposed to getting into the business of lending money itself, the catastrophes of which are well documented. Government is there to facilitate growth.

When I say "guarantees," the First Nations Market Housing Fund, even though this is a case where there's \$300 million, faces difficulty in getting it on the ground because there's difficulty in terms of understanding what it does. But this is a fantastic way for the government to assist in getting more homes on the ground.

I've done deals in the Middle East, America, Canada and Europe, and the children on reserves have as much capacity as anyone else to learn complex financing tools. In fact, most of them, if they went through the same education I did, would probably be 10 times better than me. But in terms of educating, providing funding towards more sophisticated education, more tailored education such as this Forward Vision Games, who we've teamed up with. For example, there's something in finance called a "swap," which gives you an ability to work with the futures markets to keep your interest rates very low and flexible over a longer period of time as opposed to term lending with an amortization. The game to teach young children how to understand the futures or derivatives market is a hockey game, with the puck passing over the blue line and the centre line, and that's how you learn about a very complex tool called a "swap."

Funding towards that kind of education is probably the best way the government can act here.

The Chair: I think we'd probably like to learn more about that financial education through computer games, if that would be agreeable, following this meeting.

La sénatrice Raine : Dans votre déclaration préliminaire, vous avez mentionné qu'un plus grand nombre de garanties ministérielles vous seraient utiles. S'il y avait des garanties ministérielles, quel serait leur degré de risque, et quelles seraient les conséquences sur votre capacité d'élargir le fonds commun d'immobilisations?

M. McCoshen : Eh bien, j'ai lu le compte rendu des séances précédentes auxquelles les cinq grandes banques ont assisté, comme la Banque Royale et BMO, et nous entretenons d'excellentes relations de travail avec elles. Leurs commentaires portaient principalement sur le Fonds d'aide au logement du marché des Premières Nations.

Selon moi, le gouvernement est le plus efficace lorsqu'il aide les marchés à intervenir et à faire le travail qu'ils ont été conçus pour faire. Si on regarde les économies axées sur les transactions, de type occidentale, elles ont été perfectionnées pendant des centaines d'années où les participants ont investi là où on en a besoin et recherché des occasions d'obtenir un rendement.

Le gouvernement devrait faciliter les choses plutôt que de se mettre à prêter de l'argent lui-même, activité dont les catastrophes sont bien documentées. Le gouvernement est là pour faciliter la croissance.

Quand je dis : « garanties », le Fonds d'aide au logement du marché des Premières Nations, même s'il s'agit d'un cas où il y a 300 millions de dollars, fait face à des difficultés pour ce qui est de l'obtenir sur le terrain parce qu'il est difficile de comprendre ce qu'il fait. Mais il s'agit d'un moyen fantastique pour le gouvernement de favoriser la construction d'un plus grand nombre de maisons.

Nous avons fait des affaires au Moyen-Orient, en Amérique, au Canada et en Europe, et les enfants des réserves sont tout aussi capables que les autres d'apprendre à utiliser des outils financiers complexes. De fait, la plupart d'entre eux, s'ils ont fait les mêmes études que moi, seraient probablement 10 fois meilleurs que moi. Mais, en ce qui concerne l'éducation, il convient de fournir un financement destiné à une éducation plus poussée et mieux adaptée, comme Forward Vision Games, avec qui nous faisons équipe. Par exemple, en finances, il y a quelque chose qu'on appelle un « swap », qui vous donne la capacité de travailler avec les marchés à terme afin que vos taux d'intérêt restent très bas et flexibles sur une longue période, contrairement aux prêts à terme assortis d'un amortissement. Le jeu qui permet d'enseigner aux jeunes enfants comment comprendre le marché à terme ou le marché des instruments dérivés est une partie de hockey, où la rondelle traverse la ligne bleue et la ligne du centre, et c'est ainsi qu'on apprend à utiliser un outil très complexe appelé « swap ».

Le financement destiné à ce genre d'éducation est probablement la meilleure façon dont le gouvernement puisse agir à cet égard.

Le président : Je pense que nous voudrions probablement en savoir plus sur cette éducation financière par les jeux sur ordinateur, si cela vous convient, à la suite de la réunion.

Mr. McCoshen: That's fine.

Senator Watt: This is a question that was bothering me as well, and Senator Raine has raised the issue. I'm not entirely sure she got the answer she was looking for. That is, where do you see the government coming in to provide security to your investment, in the form of collateral or what? Are you looking for any input from the government along that line?

Mr. McCoshen: Well, you're talking about financing in a general term, and I'm going to look at more specific aspects and bring an example, and it's something that Mr. Rowe touched on in terms of securitization.

If you want to place an investment, whether it be a senior debt facility or whatnot, into the building of a casino, what happens if the management of that casino goes awry and it starts losing money and the original investors need to come in to get their money out? A mechanism of securitization needs to be developed. It's quite simple. If you go to the bank and take a mortgage on your house — this is not on reserve — and you default on your monthly payments, that bank has an out, and their out is they take the home and they sell the home.

It's not so clear how you do that on reserve. There needs to be something, whether it be legislation designed to give the ability for the First Nation to grant that kind of security and for the investor to have that kind of security. I don't know how you do that, but that's the example I'm talking about.

Senator Watt: This is what you mean by something that still needs to be developed.

Mr. McCoshen: Absolutely.

Senator Watt: Or put into in the form of legislation or policy or whatever, that's what you are still looking for. You still don't have an absolute solution, but you have capital to make an investment.

Let me go a step forward. Let's say if I were to come in as a leader of one of the communities' band council and say, "Look, I have this community, but my community is down." You are fully aware of most of the reserves.

Mr. McCoshen: You're in rough shape.

Senator Watt: They're in rough shape. So how many communities would you want to start off with, knowing the fact that you need to put up the infrastructure, sewage system, the toilets — the whole community? How many communities do you think the company can handle in one year?

M. McCoshen : Pas de problème.

Le sénateur Watt : Une question me démangeait, moi aussi, et la sénatrice Raine l'a soulevée, mais je ne suis pas tout à fait certain qu'elle ait obtenu la réponse qu'elle souhaitait. En d'autres termes, comment voyez-vous le gouvernement intervenir afin de garantir votre investissement? Sous la forme d'une sûreté accessoire ou quoi? Souhaitez-vous obtenir un apport de ce genre de la part du gouvernement?

M. McCoshen : Eh bien, vous parlez de financement de façon générale, et je vais me pencher sur des aspects plus précis et présenter un exemple. Par ailleurs, c'est une question que M. Rowe a évoquée relativement à la titrisation.

Si vous voulez faire un investissement, qu'il s'agisse d'un établissement de créances prioritaire ou de je ne sais quoi, dans la construction d'un casino, qu'arrivera-t-il si la direction de ce casino dérape et commence à perdre de l'argent et que les investisseurs initiaux doivent intervenir afin de retirer leur argent? Un mécanisme de titrisation doit être mis au point. C'est très simple. Si vous allez à la banque et que vous prenez une hypothèque sur votre maison — ce n'est pas dans la réserve — et que vous manquez à votre engagement de verser votre remboursement mensuel, la banque a une porte de sortie, et il s'agit pour elle de saisir la maison et de la vendre.

On ne sait pas clairement comment le faire dans une réserve. Il doit y avoir quelque chose, qu'il s'agisse d'une loi conçue pour donner la capacité à la nation d'accorder ce genre de sécurité et pour donner à l'investisseur ce genre de sécurité. Je ne sais pas comment le faire, mais c'est l'exemple dont je parle.

Le sénateur Watt : C'est ce que vous voulez dire par quelque chose qui doit encore être mis au point.

M. McCoshen : Absolument.

Le sénateur Watt : Ou qui prendrait la forme d'une loi, d'une politique ou de quoi que ce soit... c'est ce que vous recherchez encore. Vous n'avez pas encore de solution absolue, mais vous avez les capitaux nécessaires pour faire un investissement.

Laissez-moi aller plus loin. Si je me présentais en tant que dirigeant du conseil de bande de l'une des communautés et que je disais : « Je suis responsable de telle communauté, mais ma communauté ne va pas bien. » Vous êtes pleinement conscient de la situation dans la plupart des réserves.

M. McCoshen : Vous êtes dans un état lamentable.

Le sénateur Watt : Elles sont en piteux état. Alors, avec combien de communautés commenceriez-vous, sachant que vous avez besoin d'établir l'infrastructure, le système d'égouts, les toilettes... pour la communauté tout entière? De combien de communautés pensez-vous que l'entreprise peut s'occuper en une année?

Mr. McCoshen: Well, I mean this has been a topic of discussion that Ms. Mah and I have been having. We are starting to realize we are short on manpower. I'd like to say I can do them all, but, I don't know — 50 to 60 communities a year maybe.

Senator Watt: That's a lot.

Mr. McCoshen: You develop a method. We have been doing this for quite some time. You start to recognize patterns, and when you recognize patterns, especially in finance, you can develop solutions for it, and the solutions have to be creative because there are no two deals alike, as we all know. Financing is, for lack of a better word, a personalized approach to dealing with very real world problems. A lot of times, let's face it, through a lack of knowledge of financing, communities can get into very real trouble, and I think across Canada there are 100 that are in severe trouble. What I alluded to in my statement is you can still get solutions for that community. It's difficult, but it usually involves a complete refinancing of everything, all of their stuff, all of their banks. You have to look at why they are in third party management. Did they have CRA owing or education funding owing or was there a massive political divide such that the whole thing came to a standstill?

You have to sort of tailor a solution to get out of it, but there are still patterns that emerge within that framework, but for the better ones you can do individual problems now. Often times, they also recognize the need for restructure.

Senator Watt: Chair, I think we are going to have to understand what he's talking about a lot more the way he's describing it. We may have to bring him back again because of the time available.

The Chair: We are running short of time, and this has been most interesting.

Senator Moore has a short supplementary, and then I will give Senator Oh the last question.

Senator Moore: Mr. Donald, you mentioned that all of your 209 shareholders are in British Columbia. Is that by legislation, or can someone else be a shareholder, whether they are First Nation or not, or whether it is a First Nation from outside B.C.? Can they buy shares and how are they available?

Mr. Donald: We are an Aboriginal-owned trust company, and our trust company is only legislated to do business in British Columbia. We are not seeking any new shareholders, but our articles of incorporation do stipulate that our shareholders need to be both Aboriginal and from British Columbia.

Senator Oh: Thank you for coming, witnesses.

M. McCoshen : Eh bien, il s'agit d'un sujet dont Mme Mah et moi-même discutons. Nous commençons à nous rendre compte que nous sommes à court d'effectifs. J'aimerais pouvoir dire que je peux m'occuper de toutes, mais je ne sais pas... de 50 à 60 communautés par année, peut-être.

Le sénateur Watt : C'est beaucoup.

M. McCoshen : On met au point une méthode. Nous le faisons depuis longtemps. On commence à reconnaître les tendances, et, quand on reconnaît les tendances, surtout en finances, on peut concevoir des solutions qui en tiennent compte, et les solutions doivent être créatives parce qu'il n'y a pas deux transactions pareilles, comme nous le savons tous. La finance, c'est, à défaut d'un meilleur terme, une approche personnalisée pour faire face à des problèmes très réels. Souvent, avouons-le, en raison d'un manque de connaissances en finances, les communautés peuvent avoir des problèmes très réels, et je pense que, dans l'ensemble du Canada, une centaine ont des problèmes graves. Ce à quoi j'ai fait allusion dans ma déclaration, c'est qu'on peut encore trouver des solutions pour cette communauté. C'est difficile, mais cela suppose habituellement un refinancement complet de tout, toutes ses affaires, toutes ses banques. Il faut chercher à savoir pourquoi elle confie la gestion à un tiers. Avait-elle une dette envers l'ARC, un financement à rembourser en matière d'éducation ou une dissension politique majeure a-t-elle entraîné l'arrêt de tout le projet?

Il faut adapter une solution pour en sortir, mais il y a tout de même des tendances qui ressortent à l'intérieur de ce cadre, quoique, dans le cas des meilleures, on peut maintenant s'attaquer à un problème à la fois. Souvent, on reconnaît également le besoin de restructuration.

Le sénateur Watt : Monsieur le président, je pense qu'il faudra que nous comprenions qu'il est en train de parler de beaucoup plus, à la façon dont il le décrit. Il faudra peut-être que nous le réinvitions en raison du temps disponible.

Le président : Notre temps est presque écoulé, et cette discussion a été des plus intéressantes.

Le sénateur Moore dispose d'une courte période supplémentaire, puis j'accorderai la dernière question au sénateur Oh.

Le sénateur Moore : Monsieur Donald, vous avez mentionné que vos 209 actionnaires sont en Colombie-Britannique. Est-ce prévu par la loi, ou une autre personne de l'extérieur de la Colombie-Britannique peut-elle être un actionnaire, qu'elle appartienne ou non à une nation autochtone? Peut-on acheter des parts, et comment peut-on y accéder?

M. Donald : Nous sommes une société de fiducie appartenant à des Autochtones, et la loi ne permet à notre société de faire des affaires qu'en Colombie-Britannique. Nous ne sommes pas à la recherche de nouveaux actionnaires, mais nos statuts constitutifs stipulent que nos actionnaires doivent être Autochtones et de la Colombie-Britannique.

Le sénateur Oh : Merci de votre présence, chers témoins.

Your company is doing extremely well. How many people do you employ?

Ms. Mah: Nine. Employed, there are only a handful. We actually use contractors a lot of the time as well.

Senator Oh: You farm out to contractors.

Ms. Mah: Yes, but it's a full team of about nine.

Senator Oh: How big is the loan portfolio on your company housing? What is the ratio on your business loans?

Mr. McCoshen: Very minor right now.

Ms. Mah: We did about \$6 million for one community for their housing needs, and I don't have the number here exactly, but we provided financing for 23 homes for another community. The Douglas Cardinal housing initiative is just at its infancy right now. We just registered the corporation. Hopefully that will be getting off the ground quite quickly.

Senator Oh: You said 23 houses are to be built or 23 communities?

Mr. McCoshen: Forty-six all total in the first year, but we were not focusing on it. Now with the Douglas Cardinal corporation, which is a division of The Usand Group, we're going to focus on it, and we're hoping to do significantly more than that. In fact, I think we may have gotten our first order today.

Senator Oh: You have been in business for some years. What is the default ratio on the loans you give out on housing?

Mr. McCoshen: So far, our default ratio on all loans, including housing, has been zero. If you look at First Nations communities in defaults, it's almost zero.

Senator Oh: No bad loans?

Mr. McCoshen: Hardly any. From a credit perspective, in terms of defaults, it blows absolutely every other category out of the water. It's a little known fact, but there are hardly any defaults at all.

Senator Oh: Are you facing any competitors doing the same business?

Mr. McCoshen: Well, I mean, we've never focused on any competitors. I just focus on my own business. I'm sure there are competitors out there. There are some government-backed programs, some of which I agree with and some of which I completely disagree with. Like all emerging markets, you have to be a trailblazer in the beginning, and as you blaze the trail and methods become more understandable, competitors will come in and competition in finance is just as good as competition in any

Votre entreprise se porte extrêmement bien. Combien de personnes employez-vous?

Mme Mah : Neuf. Nous n'avons que quelques employés. En fait, nous avons souvent recours à des sous-traitants également.

Le sénateur Oh : Vous confiez le travail à des sous-traitants.

Mme Mah : Oui, mais il s'agit d'une équipe complète d'environ neuf personnes.

Le sénateur Oh : Quelle est la taille du portefeuille de prêts sur les logements de votre entreprise? Quel est le ratio de vos prêts aux entreprises?

M. McCoshen : Très mineur actuellement.

Mme Mah : Nous avons consenti environ 6 millions de dollars à une collectivité pour ses besoins en habitation, et je n'ai pas le chiffre exact, mais nous avons fourni un financement pour 23 maisons à une collectivité. L'initiative d'habitation Douglas Cardinal n'en est qu'à ses débuts, pour le moment. Nous venons tout juste de constituer la société. Nous espérons que nous pourrions la lancer assez rapidement.

Le sénateur Oh : Vous avez dit que 23 maisons seront construites ou que vous en construirez dans 23 collectivités?

M. McCoshen : Au total, 46 durant la première année, mais nous ne nous concentrons pas là-dessus. Maintenant, grâce à la société Douglas Cardinal, qui est une division du Usand Group, nous allons nous concentrer là-dessus, et nous espérons en faire beaucoup plus. De fait, je pense que nous avons peut-être reçu notre première commande aujourd'hui.

Le sénateur Oh : Vous êtes en affaires depuis des années. Quel est le ratio des prêts non remboursés que vous consentez à l'égard d'habitations?

M. McCoshen : Jusqu'ici, notre ratio de prêts non remboursés pour tous les prêts, y compris les habitations, est nul. Si on regarde les communautés des Premières Nations, il n'y a presque aucun prêt non remboursé.

Le sénateur Oh : Aucun prêt irrécouvrable?

M. McCoshen : Pratiquement aucun. Du point de vue du crédit, au chapitre des prêts non remboursés, le ratio pulvérise absolument toutes les autres catégories. C'est un fait peu connu, mais il n'y a pratiquement aucun prêt non remboursé.

Le sénateur Oh : Faites-vous face à des concurrents qui mènent les mêmes activités?

M. McCoshen : Eh bien, enfin, nous ne nous sommes jamais concentrés sur les concurrents. Je me concentre seulement sur ma propre entreprise. Je suis certain que nous avons des concurrents. Il y a des programmes appuyés par le gouvernement, et je suis d'accord avec certains de ces programmes, mais je ne suis pas complètement d'accord avec d'autres. Comme dans tous les nouveaux marchés, il faut être un pionnier, au début, et, à mesure qu'on trace le sentier et que les méthodes deviennent plus

other field. You need it. The First Nations will demand it.

Senator Oh: Earlier I heard, and correct me if I'm wrong, that your company is also doing business in the U.S. and Europe?

Mr. McCoshen: No, I have previously done business in Europe, the U.S. and the Middle East. In terms of U.S. business, we are getting phone calls from the U.S. and we will move down there. Remarkably, speaking from the work we have done in research, the difference in terms of communities in the United States versus communities in Canada is very little to none. It's the same. We are a business. We are in business to make money and profit, and if an opportunity is down in the United States, and we are personally familiar with the United States style lending, then by all means, we will go down there and do business.

Senator Oh: What was your total volume of business turnover last year?

Mr. McCoshen: For us, \$113,478,000.

Senator Oh: Thank you.

The Chair: Thank you, colleagues.

I would like to thank the witnesses. This has been very informative. I think we may want to follow up with some of you to get further information. It has been most enlightening for us.

I'm very pleased to welcome a former colleague of mine from the Legislative Assembly of the Northwest Territories, Richard Nerysoo, member of the Assembly of First Nation's Working Group on Natural Resource Development, who is joining us from Vancouver via video conference.

As you might know, Mr. Nerysoo, we are studying infrastructure and housing on First Nations reserves. We've decided as we near the end of our study that we need to look at other options for own-source revenue for First Nations communities, and I think it's timely that your working group has recently reported. We thank you for appearing to assist the committee, and we look forward to your presentation, which you can expect will be followed by questions from senators. Please proceed, and thank you for joining us from Vancouver.

Richard Nerysoo, Member, Working Group on Natural Resource Development, Assembly of First Nations: Thank you, Mr. Chair, Senator Patterson, and to your colleagues, the other senators, and to those of your staff and technical support.

compréhensibles, les concurrents vont arriver, et, en finances, la concurrence est aussi bonne que dans tout autre domaine. Il en faut. Les Premières Nations l'exigeront.

Le sénateur Oh : Plus tôt, j'ai entendu — et corrigez-moi si je me trompe — que votre entreprise fait également des affaires aux États-Unis et en Europe?

M. McCoshen : Non, j'ai déjà fait des affaires en Europe, aux États-Unis et au Moyen-Orient. Pour ce qui est de faire des affaires aux États-Unis, nous recevons des appels téléphoniques de ces pays, et nous allons y étendre nos activités. Fait remarquable, du point de vue du travail de recherche que nous avons effectué, il y a très peu, voire pas du tout, de différences entre les communautés des États-Unis et celles du Canada. C'est la même chose. Nous sommes une entreprise. Nous sommes en affaires pour faire de l'argent et du profit, et, si une occasion se présente aux États-Unis — et nous connaissons personnellement le type de prêts qui sont octroyés dans ce pays —, nous allons à coup sûr nous y rendre et faire des affaires.

Le sénateur Oh : Quel était votre chiffre d'affaires l'année dernière?

M. McCoshen : Il était de 113 478 000 \$.

Le sénateur Oh : Je vous remercie.

Le président : Merci, chers collègues.

Je tiens à remercier les témoins. Cette séance a été très instructive. Je crois que nous allons peut-être vouloir reparler à certains d'entre vous afin d'obtenir davantage de renseignements. Nous en avons vraiment appris beaucoup.

Je suis très heureux d'accueillir un de mes anciens collègues de l'Assemblée législative des Territoires du Nord-Ouest, Richard Nerysoo, membre du Groupe de travail sur l'exploitation des ressources naturelles de l'Assemblée des Premières Nations, qui se joint à nous par vidéoconférence depuis Vancouver.

Comme vous le savez peut-être, monsieur Nerysoo, nous menons une étude sur l'infrastructure et le logement dans les réserves des Premières Nations. Nous avons convenu, alors que notre étude tire à sa fin, qu'il est nécessaire d'explorer d'autres options de revenus autonomes pour les collectivités des Premières Nations, et il m'apparaît opportun que votre groupe de travail a récemment produit un rapport. Nous vous remercions de prendre le temps d'aider le comité, et nous sommes impatients de vous entendre. Ensuite, les sénateurs voudront probablement vous poser des questions. Vous pouvez y aller, et merci de vous adresser à nous depuis Vancouver.

Richard Nerysoo, membre, Groupe de travail sur l'exploitation des ressources naturelles, Assemblée des Premières Nations : Je vous remercie, monsieur le président. Je veux également remercier vos collègues — les autres sénateurs — ainsi que les membres du personnel et de l'équipe de soutien technique.

Today, I thank you first of all for giving us the opportunity to make a presentation to the committee. For those who do not know, the working group was made up of four members. Actually, one had to resign earlier on, but the membership comprises the Regional Chief from Alberta, Cameron Alexis, and Mr. Douglas Turnbull. Both of them are co-chair with me, Richard Nerysoo. Patrick McGuinness is part of the working group, along with Regional Chief Roger Augustine of New Brunswick.

The committee itself was established for the purposes of undertaking a review of how First Nations could participate and be involved in natural resource development in Canada, how they could get involved in terms of sharing the wealth that was being generated by resource development in Canada and what other options there might be to encourage First Nations to participate without sacrificing the importance of protecting and maintaining the environment, water and natural resources.

It was quite clear from the conversations we had with First Nations business leaders and industry that everyone that was part of the conversation recognized there was a need to change the way in which decisions were being made around resource development and what the governments would share in the revenues from natural resources.

We realize that not all of these issues are simple. We recognize that there is a significant requirement for conversation with Canadians and with governments particularly, the provinces, the territories and the Government of Canada. But it also requires a significant dialogue and discussion with First Nation leaders across this country.

In many cases, many have different views about the issues that we raised. Nonetheless, the important thing is that there are a number of issues, items for which immediate action is recommended and recommendations for further dialogue.

Mr. Chair, I'm not sure if the report itself has been presented to you and your committee members, but if you don't have it, we certainly will make it available to you. For your information, Mr. Chairman, the report is in English and French. It was translated accordingly, simply because Canada had representation on the committee and was a strong supporter of the working group.

The working group itself also came out of a national dialogue that included the Prime Minister of Canada and the former National Chief in 2013. As a result of that they established the working group.

For your information, there were, as I said, four immediate action items that we thought were really important. One, that we needed to create a national dialogue in the form of a national round table on resource development. We needed also to convene a national discussion on resource revenue sharing.

Tout d'abord, je tiens à vous remercier de nous donner la possibilité de présenter un exposé au comité aujourd'hui. Je précise à ceux qui l'ignoraient que le groupe de travail au départ comptait quatre membres. L'un d'entre nous a dû démissionner, alors présentement, le groupe est constitué de M. Cameron Alexis — chef régional de l'Alberta —, de M. Douglas Turnbull et de moi-même, Richard Nerysoo. Nous sommes tous coprésidents. Patrick McGuinness fait également partie du groupe de travail, ainsi que M. Roger Augustine, chef régional du Nouveau-Brunswick.

Le comité a été créé afin de déterminer comment les Premières Nations pourraient participer à la mise en valeur des ressources naturelles au Canada et au partage des richesses générées par leur exploitation et comment on pourrait motiver les Premières Nations à y prendre part sans avoir à sacrifier la protection et la conservation de l'environnement, de l'eau et des ressources naturelles.

Il est ressorti clairement de nos discussions avec les dirigeants d'entreprise et l'industrie des Premières Nations que tous étaient d'accord pour dire qu'il faut changer la façon dont les décisions sont prises quant à l'exploitation des ressources et à la façon dont les gouvernements partagent les recettes dérivées de l'exploitation des ressources naturelles.

Nous sommes conscients que certaines de ces questions sont complexes, et nous reconnaissons qu'il est crucial d'en discuter avec les Canadiens et, en particulier, avec les gouvernements provinciaux, territoriaux et fédéral. Des discussions et des échanges importants devront également avoir lieu avec les chefs des Premières Nations du pays.

Dans bien des cas, un grand nombre de personnes ont des opinions divergentes relativement aux questions que nous avons soulevées. Néanmoins, il est important de retenir qu'il y a un certain nombre de points pour lesquels on recommande des mesures immédiates et une discussion approfondie.

Monsieur le président, j'ignore si vous et les membres du comité avez reçu le rapport. Sinon, nous allons nous assurer de vous le faire parvenir. Je tiens à vous signaler, monsieur le président, qu'il existe une version anglaise et une version française du rapport. Si on l'a fait traduire, c'est simplement parce que le Canada siégeait au comité et appuyait fortement le groupe de travail.

Le groupe de travail lui-même est le fruit d'un dialogue national, tenu en 2013, auquel ont pris part le premier ministre du Canada et l'ancien chef national. Le groupe de travail est issu de ces discussions.

Comme je l'ai déjà dit, il y avait quatre mesures qui, à notre avis, étaient très importantes. La première consistait à lancer un dialogue national prenant la forme d'une table ronde nationale sur l'exploitation des ressources. Nous devons également amorcer une discussion nationale sur le partage des revenus de l'exploitation des ressources.

And the reason why it becomes really important is that the dialogue is a much broader conversation that requires input from leaders from the territorial, provincial and federal governments and requires the First Nation governments to have representation.

There is also a need, in our view, to establish a central knowledge and information resource centre to assist and enable First Nations and, for that matter, Aboriginal peoples in this country.

The other issue that became very important was a conversation that required us to have an international forum to promote First Nations trade and international partnerships.

Simply put, there have been lots of conversations about the success and contributions that First Nation businesses have made in Canada, and in fact in other parts of North America and throughout the world. The issue is quite clear; we don't have much of a conversation as to how we can work together. One of the ways in which we can do that is to propose the concept of an international conference.

I don't want to get into the overall other recommendations. Just so you know, there were four areas that we had a conversation about and made recommendations on: governance, establishing a principled, inclusive and accountable approach; on the environment we said that it was based on ensuring a balanced approach; prosperity, creating a sustainable future; and finance, building strategic pathways.

If I might very quickly talk, Mr. Chairman, on the finance issue. What was clear in the conversation with First Nation leadership, the business community and even industry was that there are no effective lending and borrowing instruments. These are absolutely critical to a functioning economy. Certainly if we are to allow for Aboriginal and First Nation participation in resource development, we need to find ways to develop that. Investing first in First Nations will allow the First Nations to pool resources.

An issue that we need to address is one in which you have had experience, Mr. Chairman — that there are many First Nations that have significant resources available to them that could be a place for investment funds. That's just not happening — the coordination, the willingness to pool capital, share resources, work together leveraging instruments and establishing and pursuing joint venture opportunities. It seems that we have tunnel vision in the way we operate in the country. It's almost to a point where we have no interest in working together. That's not in the best interests of the investment and economic well-being of our communities.

If I might, Mr. Chairman, I will end there and answer questions in a more formal way.

Il est très important de tenir un dialogue élargi et de faire intervenir les gouvernements territoriaux, provinciaux et fédéral ainsi que les gouvernements des Premières Nations.

Nous sommes également d'avis qu'il devrait y avoir une ressource centrale pouvant fournir des connaissances et de l'information afin de soutenir et d'habiliter les Premières Nations et, au fond, l'ensemble des Autochtones du pays.

L'autre point très important était la nécessité de créer un forum international visant à promouvoir les partenariats commerciaux et internationaux avec les Premières Nations.

En bref, les réussites et les contributions des entreprises des Premières Nations au Canada — et, d'ailleurs, en Amérique du Nord et partout dans le monde — ont suscité beaucoup de discussions. Le problème est on ne peut plus clair : nous ne parlons pour ainsi dire pas des façons dont nous pouvons travailler ensemble. L'une des manières d'y arriver est de proposer la tenue d'une conférence internationale.

Je ne veux pas aborder les autres recommandations, mais simplement à titre d'information, sachez que nous avons formulé des recommandations concernant les quatre points abordés lors de nos discussions : l'établissement de gouvernance inclusive, responsable et fondée sur des principes; l'élaboration d'une approche équilibrée en matière d'environnement; la création d'un avenir durable, sous le signe de la prospérité; et l'établissement de voies stratégiques au chapitre des finances.

Si possible, monsieur le président, j'aimerais aborder très rapidement la question financière. Il est ressorti clairement des discussions avec les dirigeants des Premières Nations, le milieu des affaires et même l'industrie qu'il n'y a pas d'instrument efficace d'emprunt et de prêt en place, alors que ceux-ci sont absolument essentiels pour faire tourner l'économie. Vous conviendrez qu'on doit trouver une façon d'élaborer de tels instruments si on veut que les Premières Nations et les Autochtones participent à l'exploitation des ressources. Il faut d'abord investir dans les Premières Nations pour leur permettre de regrouper leurs ressources.

Monsieur le président, vous êtes familier avec l'un des points que nous devons aborder : le fait qu'un grand nombre de Premières Nations ont à leur disposition des ressources considérables et qu'il pourrait être bon d'y investir. Cela ne se produit tout simplement pas. Je parle ici de la coordination, de la volonté de regrouper les fonds, de partager les ressources, de collaborer afin de tirer parti des instruments et d'entreprendre et de créer des coentreprises. Il me semble que nous exerçons nos activités au Canada avec des œillères. C'est presque au point où nous n'avons aucun désir de collaborer, ce qui n'est pas dans le meilleur intérêt des investissements et du bien-être économique de nos collectivités.

Avec votre permission, monsieur le président, je vais arrêter ici et répondre aux questions d'une manière plus officielle.

Thank you.

The Chair: Thank you very much Mr. Nerysoo. We have your report.

Maybe I'll start off. Who did you report to, and what do you see as the next steps now that you've made your recommendations?

Mr. Nerysoo: We were requested to prepare the report for the National Chief of the Assembly of First Nations and the Minister of Aboriginal Affairs and Northern Development Canada on behalf of the Government of Canada.

Obviously the next steps are to take the report itself and the recommendations and to undertake a number of activities on whether or not it's a national discussion on resource revenue sharing. If we don't have that national conversation we're talking to ourselves. It's important that the provinces, the territories and the Government of Canada be part of a conversation.

In some jurisdictions revenue sharing already exists with First Nations and Aboriginal peoples. It's a matter of conversation, and I know you were part of the discussion with Nunavut around devolution and revenue sharing, and that's going to be an issue.

The proposition has been made by the Province of British Columbia, Ontario and there is some discussion with Manitoba. Some provinces have identified it as an issue that they don't want to talk about in the purest context of resource revenue sharing, but I think the conversation has begun.

Even the Canadian Council of Chief Executives supported the concept. They have supported the proposition of resource revenue.

Industry is open to the conversation. I guess the big question they have is what does this mean in terms of the revenues to industry and whether or not it's going to be giving away more as opposed to sharing what is already available. And that conversation needs to take place. If it doesn't, then obviously we're not going to get the political support that's necessary.

The other thing that is important for us is the idea of creating what you might say immediately is the concept of a resource centre, to share information on agreements that have been negotiated and knowledge on business development. There is no central agency in this country producing documents on best practices that we can share; on business development, on working with industry, on environmental management or land-use planning. Nowhere is that available, and we need to create some kind of mechanism for that.

The other issue for us is to have a good conversation on international trade and opportunities in general. There are many First Nations and Native people — as you know from your own

Je vous remercie.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Nerysoo. Nous avons votre rapport.

Je vais commencer. À qui le rapport s'adresse-t-il? À votre avis, que devraient être les prochaines étapes maintenant que vous avez émis vos recommandations?

M. Nerysoo : On nous a demandé de préparer le rapport au nom du gouvernement du Canada, à l'intention du chef national de l'Assemblée des Premières Nations et du ministre des Affaires autochtones et du développement du Nord canadien.

De toute évidence, les prochaines étapes consistent à prendre le rapport et ses recommandations et à organiser un certain nombre d'activités visant à déterminer s'il s'agit d'un dialogue national sur le partage des recettes de l'exploitation des ressources ou non. Faute d'une discussion à l'échelle nationale nous parlons tout seuls. Il est important que les provinces, les territoires et le gouvernement du Canada prennent part à une conversation.

Le partage des recettes avec les Premières Nations et les peuples autochtones se fait déjà à certains endroits. On doit en discuter, et je sais que vous avez fait partie de la discussion avec le Nunavut au sujet du transfert des responsabilités et du partage des recettes, et c'est une question qu'il faudra aborder.

La Colombie-Britannique et l'Ontario ont avancé une proposition, et des discussions sont en cours avec le Manitoba. Certaines provinces ont déjà décidé qu'elles ne veulent pas aborder cette question dans l'optique du simple partage des recettes de l'exploitation des ressources, mais je crois que la conversation a commencé.

Même le Conseil canadien des chefs d'entreprise appuie le concept et la proposition relative aux revenus de l'exploitation des ressources.

L'industrie est prête à engager une discussion. Je crois que les représentants de l'industrie se questionnent essentiellement sur l'incidence d'une telle démarche sur leur part des revenus, et sur la possibilité de devoir donner une plus grande part au lieu de partager ce qui est déjà là. On doit en discuter. Autrement, nous n'allons évidemment pas recevoir l'appui politique dont nous avons besoin.

Un autre aspect important pour nous est la création immédiate d'un centre de ressources afin d'échanger des renseignements relatifs aux ententes conclues et de l'information sur le développement des entreprises. Au Canada, il n'existe pas d'organisme central qui publie des documents sur les pratiques exemplaires, sur le développement des entreprises, sur la collaboration avec l'industrie, sur la gestion environnementale ou sur l'aménagement du territoire. Il est impossible de se procurer ces renseignements, et nous devons mettre en place une sorte de mécanisme pour remédier à cela.

Nous voulons également avoir une bonne discussion au sujet du commerce international et des occasions d'affaires en général. Comme vous l'avez constaté par vous-même, monsieur le

experience, Mr. Chairman, with Native corporations in Alaska — that have been extremely successful in forging partnerships involved in resource development, not at the expense of their environment but in fact partners in resource development with huge amounts of capital. It is possible that we can create what you might say are investment funds or partnerships in Canada, cross-border, and we can take that to other jurisdictions like South America or other parts of the world.

Just for your own information, the information of senators, some of these corporations in Alaska actually provided services to the United States Armed Forces in places like Afghanistan or Iraq previously.

So these services and businesses are possible. We have been looking at businesses purely in the context of a trucking company or opening a store.

We're not talking about it in terms of sharing in the investment of a large mining company or a major oil and gas company. We're just looking at it in small terms. The result is that we take away the opportunities for the small businessmen in the community who could own the trucking company as opposed to the community corporations.

Senator Enverga: Thank you for the presentation. What you have given us is such a comprehensive study. Have any of the First Nations adopted any of your proposals? Has there been any positive feedback? Is there a timeline to work on the next steps? What are the plans here?

Mr. Nerysoo: The next part of our plans — and we're hoping, of course, that we get the resources to do it — is to actually take the documentation and meet with the appropriate First Nation leaders across the country and present the recommendations that have been proposed.

I can tell you this: Most recently, I can't speak on behalf of the First Nation leadership — that's National Chief Bellegarde — but there have been indications that the leadership of the Assembly of First Nations, the executive council anyhow, has adopted the report as a framework on which to move forward. So that's a good indication that, at least, we have the support of the national leadership. The next issue is to go to the communities or to the tribal areas and the provinces and make the presentations accordingly.

Senator Enverga: On your recommendations, is there a proposal that says that this is not really a one-size-fits-all solution? Are you recommending that this is a specific way to help specific First Nations? Is it just a general rule?

Mr. Nerysoo: We haven't gone into the specifics, simply because we want the First Nations themselves to articulate quite clearly what it is that they want in their respective regions. If it's ever possible, the adoption of the principle nationally would be in our interest. That would then allow the First Nation leadership,

président, lorsque avez travaillé avec des sociétés autochtones en Alaska, bon nombre de Premières Nations et de peuples autochtones sont parvenus à créer des partenariats extrêmement fructueux au chapitre de l'exploitation des ressources, sans pour autant nuire à l'environnement. En fait, ils sont devenus des partenaires dans l'exploitation des ressources et détiennent d'énormes quantités de capital. Une possibilité serait de créer ce qu'on pourrait appeler des fonds ou des partenariats d'investissement au Canada et aux États-Unis, puis dans d'autres parties du monde comme en Amérique du Sud.

Je vous signale — à titre indicatif, mesdames et messieurs — que certaines sociétés en Alaska ont fourni des services aux forces armées américaines déployées dans des pays comme l'Afghanistan et l'Irak.

Il est donc possible d'exploiter ces entreprises et d'offrir ces services. Jusqu'ici, nous avons restreint notre conception des entreprises au camionnage ou au commerce de détail.

On ne parle pas d'investir dans une grande entreprise minière, gazière ou pétrolière. On vise plus bas. Il en résulte qu'on empêche les petits entrepreneurs dans la collectivité de posséder leur propre entreprise de camionnage pour laisser cela aux sociétés communautaires.

Le sénateur Enverga : Merci de votre exposé. Votre étude était très exhaustive. Des Premières Nations ont-elles accepté vos propositions? Avez-vous reçu des commentaires favorables? Avez-vous un calendrier pour le travail à faire quant aux prochaines étapes? Quels sont vos projets?

M. Nerysoo : La prochaine étape — et nous espérons, bien sûr, obtenir les ressources nécessaires pour la réaliser — est de présenter les documents que nous avons aux chefs des Premières Nations concernées du Canada et leur faire part des recommandations qui ont été formulées.

Même si je ne peux pas parler au nom des dirigeants des Premières Nations — cela revient au chef national Bellegarde —, je peux vous révéler que des indications récentes nous donnent à croire que les chefs de l'Assemblée des Premières Nations — le conseil exécutif, du moins — a adopté le rapport comme cadre de travail pour l'avenir. Cela montre bien que nous avons, au moins, le soutien des chefs nationaux. Ensuite, il va falloir se rendre dans les collectivités ou dans les zones tribales et dans les provinces appropriées afin de présenter notre étude.

Le sénateur Enverga : À propos de vos recommandations, est-il mentionné quelque part qu'il ne s'agit pas d'une solution universelle? Dites-vous qu'il s'agit d'une façon propre à venir en aide aux Premières Nations, ou s'agit-il seulement d'une règle générale?

M. Nerysoo : Nous n'avons pas arrêté les détails, puisque nous voulons que les Premières Nations elles-mêmes se prononcent clairement sur ce qu'elles veulent dans leur région respective. À supposer que ce soit possible, il serait dans notre intérêt de voir le principe adopté à l'échelle nationale. Cela permettrait aux

the provinces, the territories and the Government of Canada to come to the table to have a good conversation about what that really means. We didn't want to get into defining what the deals should look like. We didn't want to get into a conversation about what the developing models of governance might look like. That should be the First Nations themselves, recognizing that there is a need for those models.

What we were clear about, though, is that those models need to incorporate the concepts of accountability, responsibility, all of those things that are fundamental in making sure that, first, Canadians could see that we were being up front and accountable for the decisions we were making, and, second, that no one was hiding anything from the Canadian public. That included working with governments because governments themselves need to be upfront about the issues. If you don't talk about being upfront about the issues, then how do we come to a solution? It's impossible.

What we were trying to do is basically frame the conversation and then allow the people to have that discussion.

Senator Tannas: Thank you very much, Mr. Nerysoo, for being here. Around the world, is there any country with Aboriginal peoples that is getting it right on resource sharing? Do you see a model out there? Do you see something that you can grab onto and maybe mould or meld a little bit, or is it difficult everywhere?

Mr. Nerysoo: Put it this way: The conversation should begin, even in Canada, around the things that were done in Yukon and the Northwest Territories. The Inuit final agreement has some of those models.

The issue always is about detail. If you look back, you can say, "Okay, well, is there something that wasn't as good as it could have been, and can we do better?"

The other thing is that other jurisdictions, like B.C., Ontario, have put on the table the idea of revenue sharing, but as complex governments as they are, they really have not come to a final decision about what that should look like.

I think the conversation that we need to have is: What is it going to look like without creating a backlash or opposition to the idea of natural resource development in this country? How do we make it so that we're all sharing, both in terms of the prosperity, the wealth, and the decision making in support of resource development? How do the people feel about supporting that, and the lands, the resources and the environment are also considerations in that conversation.

I know I've broadened the answer to your question. Money is one thing, but the other issues around that are really important to the conversation.

Senator Tannas: I understand. We are charged with trying to find ways to increase the number and provide innovative financial solutions for housing and infrastructure for First

dirigeants des Premières Nations, aux provinces, aux territoires et au gouvernement du Canada de se réunir afin de discuter de ce que cela veut vraiment dire. Nous n'avons pas voulu discuter de la forme que les ententes devraient prendre. Nous n'avons pas voulu discuter de la forme que devraient prendre les modèles de gouvernance. Cela devrait être fait par les Premières Nations elles-mêmes, en reconnaissant que ces modèles sont nécessaires.

Toutefois, nous avons établi clairement que ces modèles devaient intégrer les concepts de la reddition de comptes et de la responsabilité : deux éléments essentiels pour montrer hors de tout doute aux Canadiens que, d'abord, nous avons été honnêtes avec eux et que nous allons avoir à rendre compte des décisions que nous avons prises et, ensuite, que personne ne cherchait à tromper le public canadien. Cela supposait de travailler avec les gouvernements, puisque ces derniers doivent également se montrer francs à propos de ces questions. S'il est impossible de discuter franchement de ces questions, comment pouvons-nous arriver à une solution? C'est impossible.

Essentiellement, nous cherchions à encadrer la discussion afin qu'elle puisse avoir lieu.

Le sénateur Tannas : Merci beaucoup d'être ici, monsieur Nerysoo. Savez-vous s'il y a, dans le monde, un pays où les peuples autochtones reçoivent leur juste part des recettes de l'exploitation des ressources? Avez-vous vu un modèle? Avez-vous trouvé un modèle que vous pourriez récupérer et peut-être modifier ou façonner légèrement, ou est-ce difficile partout?

M. Nerysoo : Je dirais ceci : la discussion devrait commencer — et ce, même au Canada — par ce qui a été fait au Yukon et dans les Territoires du Nord-Ouest. L'entente définitive conclue avec les Inuits intègre quelques-uns de ces modèles.

Ce sont toujours les détails qui comptent. A posteriori, on peut toujours dire : « D'accord, on aurait pu faire mieux ici. Qu'est-ce qu'on peut améliorer? »

D'autres provinces, comme la Colombie-Britannique et l'Ontario, ont également abordé l'idée du partage des recettes. Toutefois, puisque les gouvernements provinciaux sont des entités complexes, ils n'ont vraiment pas encore pris de décision définitive sur la forme que cela pourrait prendre.

Je crois que nous devrions discuter de la façon de mettre cela en œuvre sans susciter de contrecoup ni d'opposition par rapport à l'exploitation des ressources naturelles au pays. Comment faire en sorte que nous puissions tous partager la prospérité et les richesses et participer au processus décisionnel afin de soutenir la mise en valeur des ressources? Nous devons également jauger l'appui du public et tenir compte des terres, des ressources et de l'environnement.

Je sais que j'ai dépassé le cadre de votre question. L'argent n'est qu'un aspect, et cette discussion en soulève d'autres qui sont vraiment importants.

Le sénateur Tannas : Je comprends. Il nous incombe de voir à la croissance des habitations et des infrastructures dans les réserves des Premières Nations et de trouver des solutions

Nations on-reserve. My personal sense — and I'd be interested to know yours — is that the momentum is very much in finding ways to come to a revenue sharing, resource sharing, taxation kind of a regime for First Nations.

As we sit here today, with urgent needs to finance assets that have a 30-year life, in your opinion, when do you think that First Nations will be in a position to start seeing significant inflows of resources that can help pay, somewhere down the road, for stuff that the government might finance today.

Mr. Nerysoo: That, for me, is an extremely difficult question. I'll answer it this way: At a point in time when the First Nations are able to share in the wealth and the prosperity of this country, along with making decisions, and have their authority recognized. I don't mean it in the sense of a veto. That's not what I'm talking about. I'm talking about the idea of governments recognizing that we all need to go to the table with a sense of goodwill. If we don't go to the table with a sense of goodwill, then it makes it very challenging for all of us to come to any resolutions and to propose solutions — people taking their own preconceived ideas and solutions to the table and saying, "We're open to solving a problem," on things like infrastructure and housing.

I'll say it this way: There are many First Nations in this country and Aboriginal corporations or Aboriginal governments that have financial resources and capital. I come from the Gwich'in. The chairman, Senator Patterson, knows about the Nunavut Tunngavik and the compensation that they have, along with the Inuvialuit or the Sahtu, the First Nations in the Nisga'a. There are others. Membertou in Nova Scotia have revenues that are coming in because of good business decisions and because government has settled on agreements.

What I find right now is that we are unable to create what you might say is a national First Nation or Aboriginal investment fund that could be used to do that very thing. I always use this example: Why is it that First Nations are unable to create a comparable investment fund, with all the compensation that we've been able to accrue and continue to accrue, to the Ontario teachers' pension fund? Why is it that we can't put together the capital and start investing in partnerships with the provinces and with the Government of Canada on building infrastructure in First Nation and Aboriginal communities? If we're able to do those kinds of things, it's no different than the housing money.

I've always said that we spend a lot of time on housing without looking at some of the programs in the North. For instance, there's a home ownership program. Why is it that we're not looking at home ownership and using some of the capital money

financières novatrices à cette fin. À mon avis — et je suis curieux de connaître le vôtre —, la tendance en ce moment est à la recherche de façons de partager les recettes et les ressources et de s'entendre sur une sorte de régime fiscal pour les Premières Nations.

Alors que nous sommes ici à discuter, le besoin se fait pressant de financer des actifs ayant un cycle de vie de 30 ans. Quand croyez-vous que les Premières Nations seront en mesure d'enregistrer des rentrées de ressources qui pourront aider à payer, un jour, des choses que le gouvernement paye en ce moment?

M. Nerysoo : C'est une question très difficile que vous me posez. À mon avis, cela arrivera lorsque les Premières Nations pourront toucher leur part de la richesse et de la prospérité du Canada, lorsqu'elles pourront prendre des décisions et lorsque leur pouvoir sera reconnu. Je ne parle pas d'un droit de veto, ce n'est pas ce que je veux dire. Ce que je veux dire, c'est que les gouvernements doivent reconnaître que nous devons tous discuter ensemble de bonne foi. Si nous ne discutons pas de bonne foi, il sera très difficile pour nous tous de proposer des solutions et d'arriver à une quelconque entente; nous n'arriverons à rien si les gens permettent à leurs idées préconçues et à leurs solutions arrêtées de nuire aux discussions, même s'ils disent : « Nous sommes ouverts aux suggestions pour régler un problème », relativement à l'infrastructure, au logement, et cetera.

Permettez-moi d'ajouter qu'il y a beaucoup de Premières Nations au Canada et de sociétés ou de gouvernements autochtones qui disposent de ressources financières et de capital. J'appartiens à la nation Gwich'in. Le président, le sénateur Patterson, est au courant de l'indemnisation que reçoivent le Nunavut Tunngavik, les Inuvialuits et les Nisga'as et les gens du Sahtu. Il y en a d'autres. En Nouvelle-Écosse, la nation Membertou touche des revenus grâce à des décisions d'affaires judiciaires et parce qu'elle a conclu des ententes avec le gouvernement.

Toutefois, je constate que nous sommes incapables en ce moment de créer ce qu'on pourrait appeler un fonds d'investissement national pour les Autochtones ou pour les Premières Nations qui pourrait être utilisé à cette fin précise. J'utilise toujours le même exemple : pourquoi les Premières Nations sont-elles incapables de créer un fonds d'investissement comparable à la Caisse de retraite des enseignantes et des enseignants de l'Ontario, vu toutes les indemnisations qu'elles continuent d'accumuler? Pourquoi ne pouvons-nous pas amasser le capital nécessaire pour investir avec les provinces et le gouvernement du Canada dans des partenariats visant le renforcement de l'infrastructure dans les collectivités autochtones et celles des Premières Nations? Si nous pouvons faire cela, il en va de même pour les fonds pour le logement.

J'ai toujours dit que nous dépensons beaucoup d'argent sur le logement sans nous attarder à certains des programmes en vigueur dans le nord du pays. Par exemple, il y a un programme d'accession à la propriété. Pourquoi n'étudions-nous pas cette

to promote actual home ownership, but First Nation citizens who are capable of investing and paying for their own homes are not able to do that right now?

We need to have that conversation and promote that kind of concept, because the people do want that; they do want to be their own homeowners. We need to have that conversation, without it being seen as Canada walking away from their fiduciary responsibility for First Nations and Aboriginal people in the country. I think if we can have that conversation, like I said, with a sense of goodwill, we will be much better off for it.

Senator Raine: I'm very sorry that I did not have time to read your document before the meeting. I can see that it is extensive and it will probably answer a lot of my questions.

At first glance, though, I'm wondering why you think it's necessary to hold an international forum. I see it's mentioned in two different places.

I would think that, on the national scale, we have a lot of work to do in terms of pulling people together and thinking with a common mind. In particular, I'm interested in coming to some kind of a strategy to convince, perhaps, the federal government to look at guaranteeing major capital projects like they did for the James Bay project. There are major national projects that could have Aboriginal buy-in, but to get that buy-in and really make it work, I think you'd need some kind of federal guarantee. Have you been looking at that?

Mr. Nerysoo: Thank you, Senator Raine. Just for your information, we did have conversations about financing infrastructure, both in terms of investment and partnership.

I was one of the founding partners of the Aboriginal pipeline group, the Mackenzie Valley pipeline project several years ago in which we negotiated the idea of ownership; it ended up 40 per cent ownership in the Mackenzie Gas Project.

We had conversations with Canada about the idea of a loan guarantee. It's unfortunate, but I think we could have gone much further had we had the conversation purely on the loan guarantee on the First Nation ownership in the project, as opposed to having it as simply a loan guarantee for all the partners. Politically, that was a hard sell at that particular juncture because you're talking about the oil and gas industry. It's different today, but at that time the revenues were significant. It's very hard for people like yourselves, along with the political leadership, to sell the idea of a loan guarantee to ExxonMobil or to ConocoPhillips and that sort of thing. If we focused on how we could support the First Nation and the Aboriginal participation in projects of that type, we could get better results and outcomes from that conversation.

possibilité? Pourquoi n'utilisons-nous pas un peu du capital que nous avons pour promouvoir l'accèsion à la propriété? Pourquoi les gens des Premières Nations qui sont en mesure d'investir et de posséder leur propre propriété n'ont-ils pas la possibilité de la faire?

Nous devons discuter de cette idée et la promouvoir, car c'est ce que les gens veulent : ils veulent être propriétaires. Nous devons en discuter sans que le Canada ait l'air d'abandonner sa responsabilité fiduciaire envers les Premières Nations et les peuples autochtones du pays. Comme je l'ai déjà dit, je crois que si nous en discutons de bonne foi, nous ne nous en porterons que mieux.

La sénatrice Raine : Je suis désolée, mais je n'ai pas eu le temps de lire votre document avant la réunion. Il semble exhaustif, alors je vais probablement y trouver beaucoup de réponses à mes questions.

À première vue, toutefois, je me demande pourquoi vous croyez qu'un forum international est nécessaire. J'ai vu que c'était mentionné à deux endroits.

Je dirais que nous avons beaucoup de travail à faire à l'échelle nationale afin de mobiliser les gens et d'aborder la question dans une optique commune. Je suis surtout intéressée par l'élaboration d'une stratégie visant à peut-être convaincre le gouvernement fédéral d'offrir des garanties à l'égard de grands projets d'immobilisation comme il l'a fait avec le Projet de la baie James. Il y a d'importants projets nationaux auxquels les peuples autochtones pourraient participer, mais pour que cela fonctionne vraiment, je crois qu'il faudrait qu'il y ait une forme de garantie provenant du fédéral. Y avez-vous songé?

M. Nerysoo : Je vous remercie, madame. Nous avons effectivement discuté d'investissements et de partenariats pour financer l'infrastructure.

J'étais l'un des partenaires fondateurs de l'Aboriginal Pipeline Group, projet de pipeline mené dans la vallée du Mackenzie, il y a plusieurs années, où nous avons négocié à propos de la propriété. Au final, nous possédions 40 p. 100 du projet gazier Mackenzie.

Nous avons discuté avec le gouvernement du Canada au sujet d'une possible garantie d'emprunt. C'est malheureux, mais je crois que nous aurions pu progresser beaucoup plus si nous avions axé la discussion sur la garantie de l'emprunt contracté par les Premières Nations dans le cadre du projet, au lieu d'étendre simplement la garantie d'emprunt à tous les partenaires. Sur le plan politique, ce n'était pas une idée facile à vendre à l'époque, étant donné qu'il s'agissait de l'industrie pétrolière et gazière. C'est différent aujourd'hui, mais à ce moment-là, les revenus étaient considérables. Il est très difficile pour des gens comme vous et les dirigeants politiques de justifier l'octroi d'une garantie d'emprunt à Exxon Mobil, ConocoPhillips et les autres. Si on mettait l'accent sur les façons de soutenir la participation des Premières Nations et des peuples autochtones à ce genre de projets, je crois que nous pourrions obtenir de meilleurs résultats de cette conversation.

Senator Raine: It seems to me that an Aboriginal consortium of some kind could go to the capital markets and borrow money, with a loan guarantee, and then invest in those facilities and earn their ownership that way. Obviously most First Nations don't have enough capital to put into it and there are other needs. I'm just wondering, though, why you're focused on the international forums as well.

Mr. Nerysoo: Why we were talking about the international forums was to draw on the success of the American native corporations in the lower 48 and Alaska. The chair will know about this, but North Slope corporation, or NANA corporation, they have developed some significant partnerships with industry and have been very successful drawing income, for instance, even on the East Coast.

Several years ago, we had a conversation with the eastern tribes, and they had about \$1 billion of capital cash on hand. They were looking at the possibility of investing as a partner in the Mackenzie Gas Project. If they were able to have that conversation and create an appropriate capital fund where they can invest, the very comment you made a few minutes ago would encourage other native people to be part of international investment, Canadian Aboriginal people and corporations investing in the United States and major projects. That conversation is needed.

Just from past experience, a small community like the Acho Dene corporation was involved in camp services. They were invited by Encana to provide services in Peru because they had done such a good job with their corporation in providing camp and catering. That's an example of a small, very successful community that was invited to provide international services and work with the native people in Peru.

That is an example of success that hopefully encourages further success in other relationships. That's why we proposed that idea.

Senator Moore: Thank you, Mr. Nerysoo, for being here. In light of your comments with respect to the need for a discussion to take place regarding environmental resources development and the sharing of the revenues, we heard a lot about that yesterday from Mr. Manny Jules who was before our committee. I wonder if he has been part of your discussion and outreach for ideas.

Secondly, you wondered, in response to Senator Tannas, why we can't have an organization like the Ontario teachers' pension fund. My question is that you have named a lot of successful First Nations who are wealthy, and why can't you? Why don't they get together and do that?

La sénatrice Raine : Il me semble qu'une sorte de consortium autochtone pourrait se présenter sur les marchés financiers pour emprunter de l'argent, moyennant une garantie d'emprunt, puis investir dans ces installations et devenir propriétaire de cette façon. Évidemment, la plupart des Premières Nations n'ont pas le capital nécessaire et doivent d'abord répondre à d'autres besoins. Je me demandais simplement pourquoi vous insistiez également sur les tribunes internationales.

M. Nerysoo : Nous avons abordé la question des forums internationaux parce que cela nous permettrait de tirer parti des réussites des sociétés autochtones en Alaska et dans les 48 États continentaux. Le président est sans doute au courant du fait que la NANA Regional Corporation a conclu d'importants partenariats avec l'industrie et a obtenu de très bons résultats, par exemple, au chapitre des revenus, et ce, même sur la côte Est.

Il y a plusieurs années, nous avons discuté avec des tribus dans l'Est. Elles disposaient de près de 1 milliard de dollars en capital. Elles songeaient à investir en tant que partenaires dans le projet gazier Mackenzie. Si elles ont été en mesure d'en discuter et de créer un fonds d'investissement approprié, ce que vous avez dit il y a quelques minutes pourrait encourager d'autres peuples autochtones à prendre part à l'investissement international. Les peuples et les sociétés autochtones du Canada pourraient investir dans d'importants projets aux États-Unis. Une discussion s'impose.

J'ai déjà vu une petite collectivité comme les Acho Dene Koe établir une société pour participer à la prestation de services de camp. La société EnCana lui a demandé de fournir des services au Pérou parce qu'elle avait fait de l'excellent travail avec son entreprise pour la prestation de services de camp et d'alimentation. Ce n'est qu'un exemple d'une petite collectivité à qui on a demandé de fournir des services à l'étranger et de travailler avec les peuples autochtones du Pérou, et qui a ainsi connu de grandes réussites.

C'est un exemple de réussite qui, je l'espère, suscitera d'autres réussites et d'autres partenariats. C'est pourquoi nous avons abordé cet aspect.

Le sénateur Moore : Je vous remercie d'être venu nous parler, monsieur Nerysoo. En ce qui concerne vos commentaires sur la nécessité d'une discussion au sujet de l'exploitation des ressources naturelles et du partage des recettes, M. Manny Jules en a longuement parlé hier lorsqu'il s'est adressé au comité. Je me demandais s'il avait participé à votre discussion et s'il vous avait proposé des idées.

Deuxièmement, vous avez demandé, en réponse aux propos du sénateur Tannas, pourquoi les Premières Nations n'arrivent pas à mettre en place une organisation comme la Caisse de retraite des enseignantes et des enseignants de l'Ontario. Ma question tient au fait que vous avez nommé un bon nombre de nations prospères : pourquoi ne pouvez-vous pas en établir une? Pourquoi les nations ne se regroupent-elles pas pour y arriver?

Mr. Nerysoo: I don't really know the reasons why we can't do it. Personally, I think it's in our interest to come together and develop a national investment fund.

When you're talking about banking institutions and financing companies making significant revenues off the lands and resources that come from the traditional lands of our people, I wonder why it is that we ourselves can't just knock down some of these barriers that we've created. In some cases, maybe we've created them ourselves. On the other hand, maybe it's the way in which the structure of Canada has focused the idea that we're going to fund this First Nation over in Ontario so that they can do business in Ontario, rather than saying to the First Nations in Ontario, "Go ahead and form a business partnership in the Northwest Territories, or get together with the Gwich'in, the Haida, the Nisga'a or the Dene in northern Alberta, if there are good opportunities."

Senator Moore: I don't know why you need somebody to tell you that you can do that. If you have willing partners and you have contracts, why can't they go about that, make those arrangements and investments jointly?

Can you tell us whether or not Mr. Jules was part of your outreach and discussion? He certainly has some good modern, advanced ideas in this regard.

Mr. Nerysoo: He wasn't part of the conversation, but the head of the First Nations financing institution as part of the conversation, and they work together, so he was actually part of the conversation with us. Part of the recommendations we came up with under the "Finance — Building Strategy Pathways" is a result of the conversation we had with them.

The Chair: In closing, I'd like to note that the committee did hear from the Macdonald-Laurier Institute, Mr. Ken Coates, whose report preceded yours by about a month this year. I trust you'll agree, Mr. Nerysoo — I'm not asking you endorse it completely — that many of the themes in that report, including pooled investments, opening up a dialogue, seem to have been echoed in the work you've done. I think we're feeling a momentum in this direction.

I'd also like to thank you for mentioning the example of Northern Canada. I think you and I know there have been examples of resource revenue sharing over large areas that Canada can possibly learn from and build on.

With that, I would like to thank you again for being available to us tonight and for your helpful interventions. The meeting is adjourned.

(The committee adjourned.)

M. Nerysoo : Je ne sais pas pourquoi nous n'y arrivons pas. Personnellement, je crois qu'il est dans notre intérêt à tous de nous regrouper et de créer un fonds d'investissement national.

En ce qui concerne les banques et les sociétés financières qui tirent des revenus importants des terres traditionnelles des Premières Nations et des ressources qui s'y trouvent, je me demande pourquoi nous ne pouvons pas simplement abattre certains de ces obstacles. Dans certains cas, nous en avons peut-être créé nous-mêmes. D'un autre côté, cela tient peut-être à la façon dont la structure du Canada met l'accent sur l'idée d'octroyer du financement à une nation dans un lieu donné, par exemple en Ontario, pour qu'elle puisse faire des affaires à cet endroit, au lieu de lui permettre de conclure des partenariats d'affaires dans les Territoires du Nord-Ouest, ou de se regrouper avec les Gwich'ins, les Haïdas et les Nisga'as ou avec les Dénés dans le nord de l'Alberta, si des occasions d'affaires se présentent.

Le sénateur Moore : Je ne sais pas pourquoi vous avez besoin d'une autorisation pour faire cela. Si vous trouvez des partenaires désireux de conclure des affaires et si vous avez des contrats, pourquoi ne pas aller de l'avant, conclure ces ententes et investir conjointement?

Pouvez-vous nous dire si M. Jules faisait partie de vos activités et de votre discussion? Il a d'excellentes idées modernes et progressistes à ce sujet.

M. Nerysoo : Il ne faisait pas partie de la conversation. Toutefois, il travaille avec la personne à la tête de l'organe de financement des Premières Nations, alors on peut dire qu'il y a participé. Une partie des recommandations que nous avons élaborées dans le cadre du quatrième thème, « Finances — Établissement de voies stratégiques », sont le fruit des discussions que nous avons eues avec ces gens.

Le président : Pour conclure, j'aimerais souligner que le comité a entendu le témoignage de l'Institut Macdonald-Laurier, représenté par M. Ken Coates, dont le rapport a devancé le vôtre d'environ un mois. Vous serez sûrement d'accord pour dire, monsieur Nerysoo — je ne vous demande pas d'y souscrire en bloc —, que nombre de thèmes abordés dans ce rapport, y compris les investissements collectifs et la mise en place d'un dialogue ouvert, semblent refléter le travail que vous avez fait. On dirait qu'une tendance commence à s'installer.

J'aimerais également vous remercier d'avoir mentionné l'exemple du Nord du Canada. Je crois que nous savons tous deux que le Canada pourrait tirer des leçons des exemples de partage des recettes dérivées de l'exploitation des ressources qui ont lieu dans de vastes régions et aller de l'avant à partir de là.

Sur ce, je veux vous remercier à nouveau de nous avoir parlé ce soir et de nous avoir éclairés au moyen de vos interventions. La séance est levée.

(La séance est levée.)

OTTAWA, Tuesday, May 5, 2015

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:34 a.m. to study challenges relating to First Nations infrastructure on reserves.

[*English*]

Jessica Richardson, Clerk of the Committee: Honourable senators, as clerk of your committee it is my duty to inform you of the unavoidable absence of the chair and deputy chair and to preside over the election of an acting chair. I am ready to receive a motion to that effect.

Senator Raine: I move that the Honourable Senator Tannas take the chair.

Ms. Richardson: It has been moved by the Honourable Senator Raine that the Honourable Senator Tannas do take the chair. Is it your pleasure, honourable senators, to adopt the motion?

Honourable Senators: Agreed.

(Motion carried.)

Senator Scott Tannas (*Acting Chair*) in the chair.

The Acting Chair: Thank you and good morning. I would like to welcome all honourable senators and members of the public. We are watching the meeting of the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples either here in the room, via CPAC or on the Web. I am Scott Tannas from Alberta, and today I have the privilege of serving as the acting chair of the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples.

The mandate of this committee is to examine legislation and matters relating to the Aboriginal peoples of Canada generally. This morning we are hearing testimony on a specific order of reference authorizing us to examine and report on the challenges and potential solutions relating to infrastructure on reserves, including housing, community infrastructure, innovative opportunities for financing and more effective collaborative strategies.

We are in the final stages of our study. This morning we are holding our final hearing with two witnesses we hope will aid the committee as it considers ideas for inclusion in its final report. With us this morning are Harold Calla, Executive Chair, First Nations Financial Management Board, and John Kiedrowski, President, Compliance Strategy Group.

Members of the committee, please join me in welcoming our guests this morning. I would like all honourable senators to introduce themselves at this time, please.

Senator Moore: Wilfred Moore from Nova Scotia.

Senator Watt: Senator Watt from Nunavik.

OTTAWA, le mardi 5 mai 2015

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 34, pour étudier les problèmes liés à l'infrastructure dans les réserves des Premières Nations.

[*Traduction*]

Jessica Richardson, greffière du comité : Honorables sénateurs, en ma qualité de greffière du comité, il est de mon devoir de vous informer de l'absence inévitable du président et du vice-président du comité, et de présider à l'élection d'un président suppléant. Je suis prête à recevoir les motions à cet effet.

La sénatrice Raine : Je propose que l'honorable sénateur Tannas prenne le fauteuil.

Mme Richardson : L'honorable sénatrice Raine propose que l'honorable sénateur Tannas prenne le fauteuil. Plaît-il aux honorables sénateurs d'adopter la motion?

Des voix : D'accord.

(La motion est adoptée.)

Le sénateur Scott Tannas (*président suppléant*) occupe le fauteuil.

Le président suppléant : Merci, bonjour. Je tiens à souhaiter la bienvenue à tous les honorables sénateurs et aux membres du public qui observent cette réunion du Comité sénatorial permanent des peuples autochtones ici, dans la salle, ou encore à l'écran sur CPAC ou sur le Web. Je suis Scott Tannas, de l'Alberta, et j'ai aujourd'hui le privilège d'assurer à titre intérimaire la présidence du Comité sénatorial permanent des peuples autochtones.

Le comité a pour mandat d'examiner de façon générale les lois et les questions relatives aux peuples autochtones du Canada. Ce matin, nous entendrons des témoignages liés à un renvoi nous autorisant à examiner, pour en faire rapport, les problèmes et les solutions potentielles en matière d'infrastructure des réserves, y compris le logement, l'infrastructure communautaire, les occasions novatrices de financement et des stratégies concertées plus efficaces.

Nous en sommes au stade final de notre étude. L'audience de ce matin sera la dernière sur le sujet, et nous entendrons deux témoins qui, nous l'espérons, aideront le comité dans l'examen qu'il fait des idées à présenter dans son rapport final. Nous accueillons ce matin Harold Calla, président du conseil d'administration du Conseil de gestion financière des Premières Nations et John Kiedrowski, président du Compliance Strategy Group.

Membres du comité, accueillons ensemble nos invités de ce matin. Je vous invite maintenant à vous présenter.

Le sénateur Moore : Wilfred Moore, de la Nouvelle-Écosse.

Le sénateur Watt : Le sénateur Watt, du Nunavik.

Senator Raine: Senator Nancy Greene Raine from B.C.

Senator Beyak: Senator Lynn Beyak from Ontario.

Senator Enverga: Tobias Enverga from Ontario.

The Acting Chair: Witnesses, we thank you for joining us this morning. On behalf of the group it seems fitting to have you two fellows as our final witnesses on this study. As agreed, we will not be proceeding in the usual fashion of inviting you to offer introductory remarks. Instead, during the first hour, we would like to ask Mr. Calla to lead a general discussion on innovative financing, and in the second hour, we would ask Mr. Kiedrowski to lead a general discussion on the First Nations Market Housing Fund and capacity development.

We hope that both gentlemen will participate in these discussions with each other, as well as with members of the committee.

Mr. Calla, please get us started.

Harold Calla, Executive Chair, First Nations Financial Management Board: Thank you, Mr. Chair, and good morning to all of you. It's a pleasure to be back before you to talk about this obviously important issue. I think one of the things that struck me as we began to examine this situation is the significance of it, both at a community level and the challenge it represents to government because at this moment, based upon estimates, if there is in fact a \$10 billion shortfall, it is an amount of money that can never adequately be covered through transfer payments.

I think the first thing you need to be able to understand is that the status quo and the approach of procurement is never going to succeed. It must change. If there is an outcome that comes from your report it must be to acknowledge that the current approach is not working. That current approach is not in the life of this government. It's in the life since the beginning of time. This is not a partisan issue, in my view, Mr. Chair. This is an issue that has significant consequences to the Canadian economy, the Canadian taxpayer and the lives of people in those communities. As I've said to you before, I view this as an opportunity to help kick-start economies in communities. The \$10 billion investment that needs to be made in infrastructure and housing on reserves has a great opportunity to provide not only the Aboriginal communities but the non-Aboriginal communities surrounding reserves in this country with economic opportunity.

I recall in 2008 when we found ourselves in a very difficult global situation, some very wise decisions were made to invest in infrastructure in this country. Billions of dollars were provided in

La sénatrice Raine : Sénatrice Nancy Greene Raine, de la Colombie-Britannique.

La sénatrice Beyak : La sénatrice Lynn Beyak, de l'Ontario.

Le sénateur Enverga : Tobias Enverga, de l'Ontario.

Le président suppléant : Nous remercions les témoins d'être des nôtres ce matin. Au nom du groupe, je dirais qu'il est tout à fait opportun que vous soyez tous les deux nos derniers témoins relativement à cette étude. Comme nous l'avons convenu, nous ne procéderons pas de la façon habituelle, qui consisterait à vous inviter à faire des observations liminaires. Au lieu de cela, pendant la première heure, nous demanderons à M. Calla de diriger une discussion générale sur les modèles novateurs de financement, et pour la deuxième heure, nous inviterons M. Kiedrowski à diriger une discussion générale sur le Fonds d'aide au logement du marché pour les Premières Nations et le développement des capacités.

Nous espérons que nos deux invités participeront à ces discussions entre eux, de même qu'avec les membres du comité.

Monsieur Calla, vous avez la parole.

Harold Calla, président du conseil d'administration, Conseil de gestion financière des Premières Nations : Je vous remercie, monsieur le président. Bonjour à tous. C'est un plaisir que d'être de nouveau devant vous pour parler de cet enjeu bien évidemment important. L'une des choses qui m'ont frappé, quand nous avons commencé à examiner la situation, c'est l'ampleur du problème, tant au niveau communautaire que dans le défi qu'elle représente pour le gouvernement puisqu'actuellement, d'après les estimations, s'il est vrai qu'il manque 10 milliards de dollars au budget, ce montant ne pourra jamais suffisamment être remplacé par les paiements de transfert.

La toute première chose qu'il faut à mon avis comprendre, c'est que le statu quo et le modèle d'approvisionnement actuel ne réussiront jamais. Cela doit changer. Si une chose doit ressortir de votre rapport, c'est la reconnaissance du fait que le modèle actuel n'est pas viable. Ce modèle ne date pas des débuts de l'actuel gouvernement, mais il existe plutôt depuis toujours. Ce n'est pas, monsieur le président, à mon avis, un enjeu partisan. C'est un enjeu qui comporte d'importantes conséquences pour l'économie canadienne, les contribuables canadiens et la vie des gens qui vivent dans ces collectivités. Comme je vous l'ai déjà dit, je vois ceci comme une occasion de contribuer à lancer les économies des collectivités. L'investissement de 10 milliards de dollars qui doit être fait dans l'infrastructure et le logement dans les réserves est une excellente occasion d'offrir des débouchés économiques non seulement aux collectivités autochtones, mais aussi aux collectivités non autochtones voisines des réserves.

Je me souviens de 2008, quand la situation était très difficile à l'échelle mondiale, que certaines décisions très judicieuses avaient été prises d'investir dans l'infrastructure ici, au Canada. Des

infrastructure investment. The results of that are going to benefit future generations because we've now made those investments. Our economies can and should grow.

We're in a very similar situation here, Mr. Chair, where this kind of investment should be viewed in much the same way as the investments we made in 2008.

As I have said before, and I want to reiterate, it's difficult for me to imagine a program that will be successful in and of itself. If we can't support the development of economies in First Nations communities and rural communities that support Aboriginals and non-Aboriginals, then we're fooling ourselves, quite frankly. We need to be in a position where First Nations communities are able to develop economies, able to provide employment and able to become much healthier from both a social perspective and financial perspective. Things need to change for that to happen.

Access to capital is probably the single largest barrier facing First Nations communities today as they attempt to meet their responsibilities to fulfill their own aspirations. They were the only government, until the advent of the First Nations Fiscal Management Act, that could not access capital markets in the same way as other orders of government. I am pleased to acknowledge that that has changed since 2005 with the passage of the FNFMA. In fact, we have proven that the theory works. The First Nations Finance Authority has issued its first debenture for \$90 million; and it will issue another debenture, I expect this June or July, for around \$100 million to \$110 million. The capital markets have responded favourably to the oversight framework created by the FNFMA and the roles that each of the institutions plays in ensuring that it is a credible regime that can maintain an investment-grade credit rating, which we have now been able to achieve.

I have looked at this issue and now realize that we can't wait for cash flow in the conventional way to respond to these issues. In much the same way, when I bought my first car, I had to go somewhere to borrow money; and when I bought my first house, I had to go somewhere to borrow money. We had to respond to my needs over time, and I had to pay for them over time. I respectfully suggest that notwithstanding the significant transfer payments that come towards these matters, we can't allow cash flow to be the constraint that doesn't allow for some thinking outside the box. We need to be in a position where we understand that you need to be able to do that.

The federal government has a role, and provincial governments could also find themselves in a valuable role in supporting the changes that need to be made. Even Adam Smith acknowledged in his thinking around free enterprise that there were times when government needed to step in. We've shown in this country that we've had the capacity to understand when appropriate and have done so, and 2008 is a very good example of that. There is a role

milliards de dollars ont été investis dans l'infrastructure. En conséquence, les futures générations pourront en profiter puisque nous avons fait maintenant ces investissements. Nos économies peuvent et devraient prospérer.

La situation, ici, est très similaire, monsieur le président. Ce genre d'investissement devrait être vu de la même manière que ceux que nous avons faits en 2008.

Comme je l'ai déjà dit, et je le répète, il m'est difficile d'imaginer un programme qui puisse réussir à lui tout seul. Si l'on ne peut appuyer le développement des économies des collectivités des Premières Nations et des collectivités rurales qui appuient les Autochtones et les non-Autochtones, nous nous fourvoyons, et je le dis franchement. Nous devons pouvoir faire en sorte que les collectivités des Premières Nations soient en mesure de développer leur économie, de fournir de l'emploi et de s'assainir, tant sur le plan social que financier. Pour cela, certaines choses doivent changer.

L'accès au capital est probablement le plus important obstacle que doivent aujourd'hui surmonter les collectivités autochtones alors qu'elles tentent de s'acquitter de leurs responsabilités de réaliser leurs propres aspirations. Leur gouvernement a été le seul, jusqu'à l'adoption de la Loi sur la gestion financière des premières nations, à n'avoir pas accès au marché des capitaux au même titre que d'autres paliers de gouvernement. Je suis heureux de pouvoir dire que cela a changé depuis 2005 avec l'adoption de cette loi. De fait, nous avons démontré que la théorie se concrétise. L'Administration financière des Premières Nations a émis ses premières obligations, d'une valeur de 90 millions de dollars; elle doit en émettre une autre série, en juin ou en juillet, pour quelque 100 ou 110 millions de dollars. Les marchés des capitaux ont répondu favorablement au cadre de surveillance créé par la Loi sur la gestion financière des premières nations et aux rôles que joue chacune des institutions afin de faire en sorte que ce soit un régime crédible, capable de maintenir une cote de crédit de bonne qualité, ce que nous pouvons maintenant faire.

J'ai examiné la question et je réalise maintenant qu'on ne peut pas compter sur le flux de trésorerie de la façon conventionnelle pour régler ces questions. C'est un peu comme lorsque j'ai acheté ma première voiture. J'ai dû aller faire un emprunt; et quand j'ai acheté ma première maison, j'ai dû en faire autant. Il fallait que je réponde à mes besoins sur un certain horizon, et je devais payer sur un certain horizon. Je suggère, avec tout le respect que je vous dois, qu'en dépit des importants paiements de transfert qui sont faits pour ces choses, on ne peut laisser les flux de trésorerie être la contrainte qui ne permet pas de sortir des sentiers battus. Il faut être en position de pouvoir comprendre la nécessité de sortir des sentiers battus.

Le gouvernement fédéral a un rôle à jouer et les gouvernements provinciaux devront peut-être jouer eux aussi un rôle précieux afin d'appuyer les changements nécessaires. Adam Smith lui-même, dans sa philosophie de la libre entreprise, a admis qu'à certains moments les gouvernements devaient intervenir. Au Canada, nous avons su comprendre l'opportunité d'une telle intervention et 2008 en est un très bon exemple. Le gouvernement

for the federal government to take leadership and say, “We are going to address this issue. We’re not going to wait for the procurement model currently in place, which may take, depending on whom you talk to, somewhere between 100 and 200 years to solve.” That’s not a solution. Fundamentally, you’re going to come to the conclusion that if you want a solution, then you’re going to have to look at alternative means of accessing capital.

Certainly, government can take the lead with ministerial guarantees, and those kinds of tools are available to them. The question you will have to ask is how you wish to utilize them. For far too long, we’ve dealt with the social consequence of poverty. We’ve never wanted to deal with the economic reality of poverty. This is an opportunity for Canada to change that view. We need to expand the scope of programs and services to encourage economic development, not to exclude it as currently many of the programs and services seem to do. That opportunity would then create the ability for First Nations to begin to look after their own needs.

Many communities are in a position where we acknowledge that there are responsibilities for treaties, treaty entitlement, and Aboriginal rights and title. Those matters are all very real and true and need to be addressed. In the meantime, our communities are struggling. We have the highest suicide rates, the highest unemployment rate, and the highest abuse rates. We have to create healthier communities than we have today, and creating economies, I believe, is a way to start that process. All too often we expect silver-bullet solutions and those solutions are going to occur overnight and with the provision of a program or service that’s going to solve the problem. We don’t often acknowledge that it has taken generations to get to where we are today. Hopefully, it will take us fewer generations to get out of where we are today. I hope that your report can comment on that — that it has taken a long time to get here.

Developing an economy is not like walking into a room and opening a light switch. It takes time. Our communities need to be educated. We need to develop an entrepreneurial class that needs to have access to capital. Capital is many different things to many different people. To some, it’s cash, while to others, it’s the ability to borrow money. Unless you have an opportunity to spend some time in that business, it can be very confusing.

There are different tranches of capital, in my view. Obviously, there is venture capital for economic development opportunities perhaps. It comes with a reward attached to the risk that it’s prepared to take. Lending based on security, in which most retail banks are involved, is another form of access to capital that should not be ignored. Borrowing as a government in a collective like the First Nations, who are becoming part of the First Nations Finance Authority borrowing pool, is a very viable means for First Nations governments to contribute to resolving the problem.

It’s also a very good way for government to begin thinking about how it might implement programs to try to address this issue. As you develop these programs, you should look to the

fédéral doit jouer un rôle de leader et s’atteler d’emblée au problème, plutôt que d’attendre que le modèle d’approvisionnement s’adapte, ce qui pourrait prendre, en fonction des opinions, de 100 à 200 ans. Ce n’est pas une solution. Si vous voulez trouver une solution, vous en viendrez à la conclusion qu’il faut trouver un moyen alternatif d’accès au capital.

Le gouvernement peut agir en utilisant des outils comme les garanties ministérielles. Mais il faut se demander comment utiliser ces outils. Depuis trop longtemps, nous avons dû composer avec les conséquences sociales de la pauvreté. Nous n’avons jamais voulu nous occuper de la réalité économique de la pauvreté. Il s’agit aujourd’hui d’une occasion pour le Canada de changer de point de vue. Nous devons élargir la portée des programmes et services qui visent le développement économique, plutôt que de l’exclure comme on le voit avec plusieurs des programmes et services actuels. Cela permettrait aux Premières Nations de commencer à devenir plus autonomes.

De nombreuses communautés se retrouvent en position d’accepter qu’il y a des responsabilités pour les traités, pour les droits issus de traités et les droits ancestraux. Ce sont des questions réelles et concrètes qu’il faut aborder. Entre-temps, nos communautés ont des grandes difficultés. Nous avons les taux de suicide, de chômage et d’agressions les plus élevés. Il nous faut assainir nos collectivités. Je pense qu’on peut le faire par le développement économique. Trop souvent, nous attendons une panacée, une solution qui pourrait être mise en place du jour au lendemain grâce à un simple programme. Nous oublions que cela nous a pris des générations pour nous retrouver dans la situation qui est la nôtre aujourd’hui. J’espère que cela nous prendra moins de temps d’en sortir. J’espère que vous le mentionnerez dans votre rapport; que cela nous a pris bien du temps pour nous retrouver dans cette situation.

Le développement économique, ce n’est pas comme allumer une lampe. Cela prend du temps. On a besoin de faire de l’éducation dans nos collectivités. Nous devons créer une classe d’entrepreneurs avec accès au capital. Le capital, cela veut dire différentes choses pour différentes personnes. Pour certains, on parle de liquidités; pour d’autres, on parle de l’accès au crédit. Si on n’a pas d’expérience dans le monde des affaires, cela peut être une source de grande confusion.

Il y a différentes sortes de capital, à mon avis. Évidemment, il y a le capital de risque pour les occasions de développement économique. Plus il y a de risques, plus les récompenses potentielles sont grandes. Les prêts avec garantie, comme ceux offerts par la majorité des banques de détail, constituent une autre forme d’accès au capital qui ne devrait pas être ignorée. Pour les gouvernements des Premières Nations, qui adhèrent de plus en plus à l’administration financière des Premières Nations, emprunter en tant que gouvernement constitue une excellente façon de régler le problème.

C’est aussi une très bonne façon pour les gouvernements de concevoir l’élaboration de programmes afin de régler ce problème. Lors de la conception de ces programmes, on devrait

institutions that you help to create and determine the extent to which those institutions might contribute to a better solution. Understand that the First Nations Financial Management Board works with First Nations communities to develop financial literacy, first and foremost. We promote the development of financial administration laws. We measure financial performance and issue a financial performance certificate. More importantly, we issue a financial management system certificate, which is the means by which we gain some confidence that a First Nations community has the tools it needs to manage its financial affairs over the long term — to manage its debt, to recognize its assets, to look at what its community needs might be now and in the future, and to develop a financial model that supports a plan that addresses the issues.

The one thing that I hope we won't do in this exercise is shy away from confronting the issue because of the sheer size of the deficit. If it's \$10 billion today, it's going to be \$20 billion 20 years from now. We can't allow the shock that comes from the situation we find ourselves in today to prevent us from examining options outside the box and dealing with that reality. Let's promote the development of economies in First Nations communities through approaches that will be taken to address this issue. Let's empower First Nations to develop own-source revenue, to develop authorities to raise revenue from their lands, to share in the bounty that will come from the major resource development that will occur in this country over the next 50 to 100 years.

We have golden opportunities through those initiatives and again using government support to ensure that First Nations participate in those activities to bolster not only First Nation economies but mostly rural economies in the North from coast to coast. First Nations participating in those ventures are better able to address the social and economic needs of their community, and I hope that you will be in a position where you will consider these as you move forward.

The federal government, I believe, needs to take a role. Commercial banks need to play a role. The First Nations Finance Authority and the First Nations Fiscal Management Act can play a role. It will take all of those to be able to achieve the objectives of eliminating this deficit.

With that, Mr. Chair, I would welcome questions and discussion.

The Acting Chair: Thank you very much, Mr. Calla.

Senator Moore: Thank you both for being here. Mr. Calla, at the end, you said it's going to take all of the above — the government, chartered banks, the First Nations Financial Management Board, the First Nations themselves. Do you see some kind of a coordinating body or person to haul those people together to assess what each of them could contribute to the solution? As you identified, it's going to take some time, but everything starts at one and that shouldn't scare anybody. You just have to start chipping away at it. How do you see that

examiner les institutions qu'on a créées et voir jusqu'à quel point ces institutions peuvent contribuer à la solution. Il faut comprendre que le Conseil de gestion financière des Premières Nations travaille avec les collectivités pour les sensibiliser aux questions financières. Nous prônons l'élaboration de lois sur l'administration financière. Nous mesurons le rendement financier et émettons un certificat. Facteur encore plus important, nous émettons un Certificat sur les systèmes de gestion financière qui offre une certaine garantie qu'une collectivité des Premières Nations dispose des outils nécessaires pour gérer ses propres affaires financières sur le long terme : réduire sa dette, reconnaître ses biens et avoirs, mieux comprendre les besoins actuels et à venir de la collectivité et élaborer un modèle financier étayant un plan d'action.

J'espère que nous n'allons pas essayer d'éviter ce problème à cause de l'énormité du déficit. Si on parle de 10 milliards aujourd'hui, cela va être 20 milliards dans 20 ans. La situation ne doit pas nous paralyser et nous empêcher de trouver des solutions qui sortent des sentiers battus. Faisons la promotion du développement économique des collectivités des Premières Nations. Rendons-les capables de trouver leurs propres sources de revenus, pour qu'elles puissent mettre sur pied des administrations susceptibles de maximiser les revenus fonciers, afin qu'elles puissent partager les richesses issues de l'important développement des ressources qu'on verra au Canada dans le siècle à venir.

Avec l'appui du gouvernement, ces initiatives assureront la participation des Premières Nations. Cela renforcera non seulement les économies des Premières Nations, mais aussi les économies rurales de tout le Nord, d'un océan à l'autre. Les Premières Nations qui participeront à ces initiatives pourront mieux faire face aux besoins sociaux et économiques de leur collectivité, et j'espère que vous allez envisager ces possibilités à l'avenir.

Je pense que le gouvernement fédéral doit jouer un rôle. Les banques commerciales aussi. L'administration financière des Premières Nations et la Loi sur la gestion financière des premières nations sont très importantes, elles aussi. Tous ces organismes doivent travailler de concert afin d'éliminer ce déficit.

Sur ce, monsieur le président, je suis prêt à répondre aux questions.

Le président suppléant : Merci beaucoup, monsieur Calla.

Le sénateur Moore : Je remercie nos deux témoins. Monsieur Calla, à la fin de votre exposé, vous avez dit qu'on aura besoin de la participation de bien des intervenants : le gouvernement, les banques à charte, le Conseil de gestion financière des Premières Nations, les Premières Nations elles-mêmes. Pensez-vous que nous avons besoin d'un organisme ou de quelqu'un pour rassembler tous ces intervenants afin de cerner ce que chacun peut faire pour contribuer à la solution? Comme vous l'avez mentionné, cela prendra du temps, mais il faut commencer du

happening? Have you thought about that part of it?

Mr. Calla: Thank you for the question, senator. We have. If you look at the tools of the First Nations Fiscal Management Act, which were created through all-party support in the House of Commons in 2005, the mandate under the purposes of those institutions provides the vehicle by which a lot of this can happen. Certainly, the First Nations Financial Management Board is in a position where, if it were reflected in our corporate plans that get reviewed and considered by government on an annual basis, we could certainly play a role. We're doing that on major resource projects in British Columbia at the moment, bringing communities together and looking for solutions, creating literacy. We're doing that already in that area. This could be another area. Again, if you go to the purposes of the First Nations Financial Management Board under the act, this is the type of opportunity that exists for government to use an institution it created to support its objectives.

Senator Moore: You mentioned the need to support economies on First Nations especially and, indeed, in rural areas. Does anybody have any statistics on the First Nations that need the most help? We visited some First Nations, Mr. Calla, that obviously needed help, and others who were very successful. Do we have, of the 630-some First Nations, an analysis of which ones need immediate help and the type of help they need, not just the money but management skills and help for them to find their way to develop the entrepreneurs that we know they want to be?

Mr. Calla: I'm not aware of any statistical data. We have bits and pieces in various places. We know, for example, that approximately 25 per cent of all First Nations across the country are scheduled under the First Nations Fiscal Management Act. We understand that client base, and it is a good statistical sample of First Nations. We have fly-in communities who are certified by the First Nations Financial Management Board. We have some communities in urban areas with significant revenue streams. I say with respect to everyone that there probably isn't a community in the country that can't deal with some measure of support.

Senator Moore: That doesn't matter if you're a First Nation or non-First Nation.

Mr. Calla: That's true. The difference with non-First Nation governments is they have other means. They have an ability to raise revenue and to access capital, and they don't start with the deficit that many communities are in. The reality is many of our communities across this country have been grappling with the 2 per cent funding cap at 3.5 per cent growth rate for 20 years. The cumulative effect of that is that you can't cover that off with efficiencies and tweaking programs. Many of these communities are now in third-party management. It's going to take a long time,

début et ne pas se laisser effrayer par l'envergure de la tâche. Il faut juste commencer à y travailler. Comment pensez-vous que cela puisse arriver? Est-ce que vous y avez pensé?

M. Calla : Merci de la question, sénateur. Oui, nous y avons pensé. S'agissant des outils créés par la Loi sur la gestion financière des premières nations, loi qui a été créée avec l'appui unanime des partis à la Chambre des communes en 2005, le mandat de ces institutions constitue un véhicule qui nous permettra d'entamer grand nombre de ces initiatives. Le Conseil de gestion financière des Premières Nations se retrouve dans une position où, si c'était reflété dans nos plans d'affaires qui sont examinés annuellement par le gouvernement, nous pourrions jouer un rôle. Nous le faisons déjà dans le cadre d'importants projets de développement des ressources en Colombie-Britannique. Nous rassemblons les communautés, nous cherchons des solutions, nous réduisons l'analphabétisme. Nous le faisons déjà dans ce secteur. Ceci pourrait être un autre secteur. Encore une fois, si l'on s'en tient au mandat du Conseil de gestion financière des Premières Nations en vertu de la loi, il s'agit d'une occasion pour le gouvernement d'utiliser à bon escient une institution qu'il a lui-même créée.

Le sénateur Moore : Vous avez soulevé la nécessité d'appuyer les économies des Premières Nations, particulièrement en zone rurale. Existe-t-il des statistiques sur les Premières Nations ayant le plus besoin d'aide? Nous avons visité certaines Premières Nations, monsieur Calla, où le besoin d'aide était évident, alors que d'autres réussissaient très bien. Parmi les quelques 630 Premières Nations, savons-nous celles qui ont besoin d'aide immédiate et le genre d'aide qu'il leur faudrait, non seulement en argent, mais aussi en compétences en gestion et autres qui leur permettraient de se développer en tant qu'entrepreneur?

M. Calla : Il n'y a pas de données statistiques que je sache. Nous avons diverses données éparées. Nous savons par exemple qu'environ 25 p. 100 des Premières Nations du pays sont visées par la Loi sur la gestion financière des premières nations. Nous comprenons cette clientèle, et il s'agit d'un bon échantillon statistique des Premières Nations. Il y a certaines communautés isolées qui ne sont accessibles que par avion, qui sont certifiées par le Conseil de gestion financière des Premières Nations. D'autres communautés en zone urbaine ont des revenus considérables. Avec tout le respect que je dois à tous, je dirais que toutes les communautés du pays bénéficieraient sans doute d'un certain degré de soutien.

Le sénateur Moore : Cela n'a pas d'importance, que l'on soit une Première Nation ou non.

M. Calla : C'est vrai. Par contre, les gouvernements non autochtones, eux, ont d'autres moyens. Ils ont la possibilité de trouver du financement et d'accéder au capital, et ne sont pas encombrés par un déficit comme le sont tant de communautés. En réalité, bon nombre de nos communautés sont aux prises avec un plafond de financement de 2 p. 100, malgré un taux de croissance de 3,5 p. 100 depuis 20 ans. L'effet cumulatif de tout cela signifie qu'il n'est plus possible de combler cette lacune en faisant preuve d'efficacité ou en restructurant les programmes. Bon nombre de

unless we're prepared to address that issue, for them to recover from that. I think there has to be a serious question asked about how they got there, what the responsibilities are of government for them being in that position and what can they do to get out of that position. Again, one of the purposes —

Senator Moore: “They” meaning the government?

Mr. Calla: Government and First Nation communities themselves need to ask how they got into that position. In many cases, it's because they cannot respond to the demand for services based upon the revenue streams they currently have. Now, again, we have to develop the means, the financial literacy, the financial management systems, to start bringing to light some of these matters instead of it just appearing in an audit as a result of some circumstance where they're in a deficit and need to go into third-party management.

When you start peeling back the onion on these issues, there are many layers. The layer here is that the fiscal or financial relationships that First Nations found themselves in have not contributed to their getting access to capital to meet their own needs, to develop an economy and to care for the increase in demand in programs and services that have existed as a consequence of funding. Understand that funding has increased; 2 per cent a year is 2 per cent a year, and it occurred at a time when many were not getting any increases. But the reality is that it hasn't kept pace with inflation or the growth in our population, and it can't be sustained. It's a systemic problem that needs to be fixed. Will it be fixed through transfer funding, or are we going to increase the economic activity and make those investments? I think that's the wiser decision. Certainly the infrastructure and housing deficits on reserve provide that opportunity.

Senator Moore: We had some witnesses a couple of weeks ago talking about putting together a meaningful First Nations bank to operate like the existing chartered banks and to pool resources that they have. There are some very successful First Nation entrepreneurs and financial leaders, yourself included. There is a huge nucleus of quality, experienced people to take the leadership in such an organization. Would you see something like that happening?

Mr. Calla: Yes, I do, and in fact we have the First Nations Bank headquartered in Saskatchewan, and it has done an exceptional job.

Senator Moore: I mean going national.

Mr. Calla: They are national. They are moving nationally.

Senator Moore: Are they doing projects other than in the West?

ces communautés sont maintenant gérées par un tiers. Cela leur prendra très longtemps à récupérer, à moins que nous n'abordions cet enjeu. D'après moi, il faut se poser des questions sérieuses sur les circonstances qui les ont menées à ce point, ce que sont les responsabilités du gouvernement face à leur position, et ce qui les aidera à s'en sortir. Encore une fois, l'un des objectifs...

Le sénateur Moore : Voulez-vous dire le gouvernement lorsque vous dites « ils »?

M. Calla : Le gouvernement et les communautés des Premières Nations doivent s'interroger sur les circonstances qui les ont placés dans cette position. Dans bien des cas, c'est parce que leur revenu actuel ne leur permet pas de fournir tous les services requis. Maintenant, encore une fois, nous devons développer les moyens, la littératie financière, les systèmes de gestion financière, afin de mieux comprendre toutes ces questions plutôt que de les voir simplement apparaître dans une vérification comme résultat d'une situation de déficit qui les obligent à se soumettre à la gestion par un tiers.

Lorsqu'on commence à examiner le tout, on voit qu'il existe plusieurs couches. La couche en question, c'est que les circonstances fiscales ou financières des Premières Nations n'ont pas contribué à leur accès au capital pour combler leurs propres besoins, développer une économie et gérer la demande croissante de programmes et services découlant du financement. Il faut comprendre que le financement a augmenté : 2 p. 100 par année, c'est 2 p. 100 par année, et cela s'est produit à un moment où bon nombre n'obtenaient aucune augmentation. En réalité cependant, le taux ne correspond pas au taux d'inflation ni au taux de croissance de notre population, et cela ne peut pas durer infiniment. Il s'agit d'un problème systémique qu'il faut absolument régler. Faudra-t-il recourir aux paiements de transferts, ou allons-nous accroître l'activité économique et faire ces investissements? D'après moi, cette deuxième solution serait la plus sage. C'est sûr que le déficit en matière d'infrastructure et de logement sur la réserve ouvre la voie à cette possibilité.

Le sénateur Moore : Des témoins qui ont comparu il y a quelques semaines ont parlé de créer une véritable banque des Premières Nations qui serait exploitée comme une banque à charte pour mettre en commun toutes leurs ressources. Tout comme vous, il existe des entrepreneurs et des chefs financiers issus des Premières Nations qui ont connu un vif succès. Une multitude de personnes de qualité et très expérimentées pourraient prendre les rênes d'un tel organisme. Est-ce faisable?

M. Calla : Oui, c'est faisable, et d'ailleurs nous avons la Banque des Premières Nations dont le siège social se trouve en Saskatchewan. Cet organisme s'est acquitté merveilleusement de ses fonctions.

Le sénateur Moore : Je parlais du niveau national.

M. Calla : Ils sont déjà au niveau national. Ils agissent au niveau national.

Le sénateur Moore : Ont-ils des projets ailleurs qu'à l'Ouest?

Mr. Calla: The issue always now is that the financial strength we've been able to develop either as institutions or as individual First Nations is now dwarfed in comparison to the economic opportunities. We don't have 200 years to evolve. We need to build the mechanism by which we can get onto that carousel called the "global economy" as it's moving. You need to jump onto it, not get run over by it. That's our challenge.

To give you an example, one illustrative LNG project in British Columbia that the First Nations Financial Management Board did an analysis on was a \$37 billion investment. It produced a \$200 billion value chain over the first 25 years. The First Nations had negotiated in Mackenzie Valley and the Pacific Trails Pipeline equity options in those ventures of 33 per cent in the case of Mackenzie Valley and 30 per cent in the case of Pacific trails. If you had 30 per cent of a \$37 billion project, over the first 25 years, our estimates were that the 16 communities would have received \$5.5 billion.

When I speak about the fact that transfer funding isn't the solution, it's because the order of magnitude is so large that it can't be. Whether it be in the Ring of Fire or in energy moving east or west, what we have is a golden opportunity, which is to engage First Nations in a way that allows for them to develop an economy, in a way that respects their traditions, language, culture and their stewardship over their traditional territories.

Senator Moore: Yes.

Mr. Calla: To allow for that kind of investment, through a ministerial loan guarantee program, in a way that minimizes the risk of default to the Crown, to me is a more progressive approach in trying to deal with these issues. When I look at the Constitutional rights, I would like to think that in this country, Aboriginal rights allow us to be more than the wards of the government. We should be equal partners. We should have opportunities. First Nations are not responsible for finding themselves in the position that they see themselves in today. These were all government policies and procedures.

What we need now is an alternative and a better solution. We don't need to see some of the disasters that we've seen over the last year with young children. We need to develop economies and provide resources.

Government has a really positive role to play in doing that. It has a role that it can play that develops economies and eventually reduces the burden on the social system and therefore the burden on the transfer system. If we can become self-reliant, develop our own economies and our own tax bases and if we have access to capital at all the levels — venture capital, securitized lending and un-securitized lending, as appropriate — then that's what we have to do. We have to position ourselves as government.

Senator Moore: In that LNG example, the \$37 billion, First Nations could have a one-third equity position. So you're talking about \$13 billion or thereabouts. How do they get that? From

M. Calla : Le problème actuel, c'est que la force financière que nous avons pu forger en tant qu'institutions ou en tant que particuliers issus des Premières Nations s'est réduite à une peau de chagrin par rapport aux possibilités économiques. Nous n'avons pas 200 ans pour évoluer. Nous devons forger le mécanisme avec lequel nous pourrions nous installer dans le manège qu'on appelle « l'économie mondiale » qui est en plein mouvement. Il faut se joindre au manège plutôt que de permettre à ce dernier de vous passer dessus. Voilà notre défi.

Par exemple, un projet de GNL en Colombie-Britannique sur lequel s'est penché le Conseil de gestion financière des Premières Nations était un investissement de 37 milliards de dollars. Ce projet, dans ses 25 premières années, avait généré une chaîne de valeur de 200 milliards de dollars. Les Premières Nations avaient négocié des options sur actions pour les pipelines de la vallée du Mackenzie et de Pacific Trails. Trente-trois pour cent pour la vallée du Mackenzie et 33 p. 100 pour Pacific Trails et 30 p. 100 d'un projet de 37 milliards de dollars, selon nous, lors des 25 premières années, rapportaient 5,5 milliards de dollars aux 16 collectivités.

Si je dis que la péréquation n'est pas la solution, c'est parce que c'est tout simplement insuffisant. Que ce soit à la ceinture de feu ou dans le transport de l'énergie vers l'est ou vers l'ouest, nous avons une occasion en or, à savoir de travailler avec les Premières Nations pour leur permettre de développer leur économie tout en respectant leurs traditions, leur langue, leur culture et leur intendance sur leur territoire traditionnel.

Le sénateur Moore : Oui.

M. Calla : Pour régler ces problèmes d'une manière plus progressive, il faudrait, à mon avis, permettre ce genre d'investissement par l'entremise d'un programme ministériel de garantie de prêt qui réduirait les risques de défaut de paiement. En vertu des droits issus de la Constitution, j'espère que dans ce pays, les droits autochtones nous permettent d'être bien plus que des pupilles du gouvernement. Nous devrions être des partenaires égaux. On devrait pouvoir s'épanouir. Les Premières Nations ne sont pas responsables de leur situation actuelle. Les responsables sont toutes les politiques et procédures du gouvernement.

Il nous faut une solution meilleure que ce qui est proposé. Nous devons éviter le genre de catastrophe qui a sévi contre nos jeunes ces dernières années. Nous devons développer l'économie et fournir des ressources.

Dans ce domaine, le gouvernement a un véritable rôle à jouer. Ce rôle renforcerait l'économie et réduirait ainsi à terme le fardeau qui pèse sur le système social et qui pèse donc sur le système de péréquation. On pourrait devenir autosuffisant, avec notre propre économie et notre propre assiette fiscale. Il faut qu'on arrive à pouvoir se doter de la gamme complète des ressources financières — capital de risque, prêts titrisés ou non, selon le cas. Nous devons pouvoir gouverner.

Le sénateur Moore : Dans cet exemple du projet de GNL d'une valeur de 37 milliards de dollars, les Premières Nations pourraient avoir un tiers des capitaux propres, soit environ 13 milliards de

what source does it come from, or does somebody guarantee it, or do they go to the commercial markets? Do they participate with existing financial institutions? It's a huge thing, but it's a wonderful opportunity.

Mr. Calla: All of that. We considered a rate regulating utility model in which there would be a debt equity determination on the value of the project. We considered that it would be 60-40, 60 per cent debt and 40 per cent equity, so you would go to the conventional markets for that. You would then go to the capital markets, in our example, an illustrative example, with the federal support to get access to that equity, to acquire the equity on commencement of operations. So we would eliminate the project development risk.

Then you would get all kinds of economic and banking activity as a consequence of implementation and participation in the procurement policies. So First Nations could develop businesses that would see the project develop. All sectors of the financial community would participate and benefit. All sectors of the economy, Aboriginal and non-Aboriginal, would benefit from these kinds of initiatives.

Senator Beyak: I just have a point of clarification. Mr. Calla, we have heard from witnesses about the 2 per cent cap, from you and others, and we have it in our committee notes. But the government, AANDC witnesses and correspondence with AANDC have told us there is no such cap. Can you explain, for those watching at home, where the discrepancy lies or what the misunderstanding could be?

Mr. Calla: I'm not sure. I can't answer for the department. All I know is that many years ago, almost 20 now, there was a tremendous cut in government spending. Departments were capped at 2 per cent. The increase in funding has been restricted since that date. I mean, as late as this year, in my conversations with the department, not government, regarding the budget for the First Nations Financial Management Board, restraint was mentioned as a consideration. I don't know what the current status of acknowledgement is. What I do know is the reality of it.

Senator Beyak: They sent it to us in writing. So I was concerned with the discrepancy. Thank you.

Senator Enverga: You want to empower First Nations. We want to give them more sales from development. Are the First Nations ready? Do they have the capability to do this? What is our time frame for this? Have you received any perspectives from any particular community?

Mr. Calla: Thank you for that question because it is probably a question that really deserves to have some consideration in your thinking.

dollars. Comment obtenir cette somme? Quelle en est la source? Quelqu'un s'en porte-t-il garant? Faut-il se tourner vers les marchés commerciaux? La participation se fait-elle avec les institutions financières déjà en place? C'est une grande affaire, mais une merveilleuse occasion.

M. Calla : C'est tout cela. Nous avons envisagé un modèle de service de base à tarif réglementé où la détermination du ratio d'endettement dépendrait de la valeur du projet. Nous pensions qu'il serait de 60-40, 60 p. 100 de dettes et 40 p. 100 de capitaux. Il faudrait alors se tourner vers les marchés traditionnels. On se tournerait ensuite vers les marchés de capitaux, dans notre exemple, un exemple détaillé, avec le soutien fédéral pour avoir accès à ces capitaux, pour acquérir les capitaux au début de l'exploitation. On éliminerait donc le risque associé au développement du projet.

Toutes sortes d'activités économiques et bancaires découleraient de la mise en œuvre et de la participation aux politiques d'approvisionnement. Les Premières Nations pourraient donc établir des entreprises qui se chargeraient de développer le projet. Tous les secteurs de la communauté financière y participeraient et en bénéficieraient. Tous les secteurs de l'économie, autochtone et non autochtone, tireraient profit de ce genre d'initiative.

La sénatrice Beyak : J'ai un point à préciser. Monsieur Calla, nous avons écouté des témoins, vous et d'autres, nous parler de la limite de 2 p. 100, qui figure d'ailleurs dans les notes du comité. Mais le gouvernement, les témoins d'AANDC et la correspondance avec AANDC nous indiquent que cette limite n'existe pas. Pouvez-vous expliquer, pour ceux qui nous écoutent chez eux, la source de cet écart ou de ce malentendu?

M. Calla : Je ne sais pas. Je ne peux pas répondre au nom du ministère. Je sais qu'il y a presque 20 ans, des compressions énormes ont été apportées aux dépenses gouvernementales. Les ministères se sont vu imposer une limite de 2 p. 100. L'augmentation du financement a été freinée depuis. Ce que je veux dire, c'est que même cette année, lors de mes conversations avec le ministère — et non le gouvernement — portant sur le budget du Conseil de gestion financière des Premières Nations, on a soulevé cette contrainte comme étant un facteur. Je ne sais pas ce qu'on en pense actuellement, mais je connais la réalité.

La sénatrice Beyak : On nous l'avait envoyée par écrit. J'étais donc préoccupée par cet écart. Merci.

Le sénateur Enverga : Vous voulez accroître l'autonomie des Premières Nations. Nous voulons qu'elles aient davantage de recettes découlant du développement. Les Premières Nations sont-elles prêtes? Ont-elles la capacité pour le faire? Qu'en est-il de notre échéancier? Avez-vous les perspectives d'une communauté en particulier?

M. Calla : Merci pour cette question, parce qu'il s'agit probablement d'une question qui mérite vraiment que vous y réfléchissiez.

There are 634, as I understand it now, First Nations in this country, all at different stages of evolution, economically and socially. Some are self-governing. Some are treaty. Some are more ready than others. I know it's not always polite to respond to a question with a question, but in this particular case, I feel I need to because I will say that investment needs to be made in those communities to get them ready. That has to be the strategy.

I've been before this committee and others, and often I will pose a question for which I don't expect an answer, but I think it's a question that needs to be asked. What do you want this file to look like in 20 years? Twenty years from now, what do you want? Every decision you make needs to tie into that objective.

So to your question: Some are ready; some are not. Part of the strategy needs to be to invest in those communities sufficiently to get them ready. In many cases, senator, that requires them seeing economic opportunity before them.

It's hard to talk about employment and access to capital when you're in an area that has no economic development opportunity. That is changing dramatically, particularly in the North, with our major project development. That's why I focus on it because it is an opportunity to bring them forward in a much more expedient way. But in a way that brings the private sector into their traditional territories and allows the private sector to expedite the skills transfer that needs to take place to compete in the global economy. I think that's got to be a consideration here.

The other consideration is that as in the case with the First Nations Land Management Act, when it was passed, the constraint in the evolution of that act has been the ability of First Nations to get access to come under that act because of the cost implications to do it and the implications to Canada of bringing the status of the land to a point where First Nations are prepared to take it over.

There have been some program restraints as to why that particular initiative, in my view, has not grown as significantly as it might otherwise because if you're going to take responsibility for your reserve lands after a certain point, then you want to know what the status of the lands was at transfer. That's been a problem. It's been a problem for the department because they have not been able to respond to the requests of First Nations to engage in the development of a land code and to make their own decisions.

We have to look at all of these opportunities and understand that without a willingness to make further investments in developing the administration of First Nations to give them the exposure to economic development in ways that allow them to see a way forward, it will be difficult. Major projects will put major

Si je ne m'abuse, on compte présentement 634 Premières Nations au Canada, et elles sont toutes à différentes étapes de leur évolution économique et sociale. Certaines sont autonomes. Certaines font l'objet d'un traité. Certaines sont prêtes et d'autres moins. Je sais qu'il n'est pas toujours poli de répondre à une question par une question, mais dans ce cas-ci, j'en ressens le besoin, parce que je dirais qu'il faut investir dans ces collectivités pour qu'elles soient prêtes. Voilà la stratégie qui s'impose.

J'ai déjà comparu devant ce comité et d'autres, et je pose souvent une question pour laquelle je ne m'attends pas à recevoir de réponse, mais je pense qu'il faut la poser. À quoi voulez-vous que ressemble ce dossier dans 20 ans? D'ici 20 ans, que voulez-vous? Chaque décision que vous prenez doit concorder avec cet objectif.

Pour répondre à votre question, certaines sont prêtes, d'autres pas. La stratégie doit consister à investir suffisamment dans ces communautés pour qu'elles puissent se préparer. Dans bien des cas, sénateur, il faut qu'elles puissent avoir des perspectives économiques.

Ce n'est pas facile de parler d'emploi et d'accès au capital si on vit dans un endroit où il n'y a pas de possibilité de développement économique. La situation change de façon spectaculaire, particulièrement dans le Nord, où nous avons un grand projet de développement. C'est pourquoi j'en parle, parce que je pense qu'il s'agit d'une occasion de le faire progresser de manière beaucoup plus rapide, d'une manière qui fasse intervenir le secteur privé dans leurs territoires traditionnels aux fins d'un transfert rapide de compétences qui est nécessaire pour exercer une concurrence dans une économie mondiale. Je pense qu'il faut prendre cela en compte.

Autre élément à prendre en compte, comme cela a déjà été le cas avec l'adoption de la Loi sur la gestion des terres des Premières Nations, celles-ci ont du mal à appliquer la loi à cause des coûts et de la difficulté de changer le statut des terres pour qu'elles puissent s'en occuper.

Il y a eu certaines contraintes. À mon avis, cette initiative ne s'est pas développée comme elle aurait pu le faire parce que, si on veut prendre la responsabilité des terres de réserve après un certain point, on veut savoir quel en était le statut au moment de la cession. C'est un problème. C'est un problème pour le ministère parce qu'on n'a pas pu répondre aux demandes des Premières Nations qui souhaitaient participer à l'élaboration d'un code territorial et prendre leurs propres décisions.

Compte tenu de ces possibilités, il faut comprendre que si l'on n'a pas la volonté de faire plus d'investissement pour développer l'administration des Premières Nations et pour leur donner des possibilités de développement économique qui leur permettront d'aller de l'avant, ce sera très difficile. Les grands projets de

economic development activity right at their back door. If we lose this opportunity for First Nations, I don't know when it will come around again.

It's a great question where we have to acknowledge that we have to move forward with those who are able and willing to move forward. We can't wait for 634 First Nations in this country to move in lockstep. We need to provide the resources necessary to ensure that those who aren't able to move forward today can do so at some time in the future at their choosing.

Senator Enverga: It's nice to hear that we should move forward for those who are ready. Would you give us an idea of how many First Nations are ready? Are you suggesting that we do it on the basis of First Nations A, then B, then C? Is that how you might want it to happen?

Mr. Calla: My experience with the First Nations Financial Management Board is that you can't categorize them. If someone had told me a fly-in-fly-out community in northern Manitoba would want to get certified ahead of some urban Indian bands in 2005 when this legislation was passed, I would not have believed it; but, in fact, that's what has happened. It really is the willingness to move forward that needs to be embraced, regardless of the current state. The determining criterion will be are you willing to move from where you are today?

Senator Enverga: In your view, for those who are willing, are we looking for a certain amount of money? What kind of support can we focus on so that we can make sure they're out of the loop?

Mr. Calla: It's a question that everyone wants to know the answer to; and I understand why everyone would want to know. I don't know how much that would be, but I'm going to suggest to you that the means by which this should be considered is not so much what the quantum is but what the economic activity resulting from this is.

Making investments where there is no economic activity, no growth in the economy, no increase in tax revenue and just straight payment to programs and services is one matter. Investing in the developing economy is quite another matter. In my view, as long as the value that's created from that investment is greater than the amount invested, and hopefully significantly, then the actual amount invested isn't as significant; but it's in the billions.

Senator Watt: Harold, nice to meet you again and to have you both here.

I guess we have quite a challenge in front of us. Harold, you've been quite active in finding solutions to make the things happen slowly bit by bit. I share with you that you would like to be able to move it forward faster because of the fact that we should look at it not only from the Aboriginal perspective but also from the perspective of Canada as a whole when you're looking at the economy.

développement économique se font dans leur arrière-cour. Si l'on rate cette occasion d'aider les Premières Nations, je ne sais pas si une autre se représentera.

Dans ces circonstances, il faut aller de l'avant avec ceux qui sont prêts à le faire. On ne peut pas attendre que les 634 Premières Nations du Canada avancent en même temps. Il faut fournir les ressources nécessaires pour s'assurer que celles qui ne peuvent pas aller de l'avant aujourd'hui puissent le faire au moment de leurs choix.

Le sénateur Enverga : Je suis content d'entendre qu'on peut aller de l'avant avec celles qui sont prêtes. Avez-vous une idée du nombre de celles qui le sont? Est-ce que vous pensez qu'on devrait procéder avec la Première Nation A, ensuite avec la Première Nation B, ensuite avec la Première Nation C? Est-ce que c'est comme cela que les choses devraient se dérouler?

M. Calla : D'après mon expérience avec le Conseil de gestion financière des Premières Nations, on ne peut pas les catégoriser. Si on m'avait dit en 2005, lorsque cette loi a été adoptée, qu'une petite communauté accessible uniquement par avion dans le nord du Manitoba voudrait obtenir une certification avant une bande urbaine, je ne l'aurais pas cru; mais en fait, c'est ce qui s'est passé. Il faut vraiment reconnaître et soutenir la volonté d'aller de l'avant, quel que soit l'état actuel de la Première Nation. Le critère déterminant est de savoir si l'on est prêt à aller de l'avant?

Le sénateur Enverga : Selon vous, pour celles qui le souhaitent, a-t-on envisagé un certain montant d'argent? Quel genre d'appui pourrait leur permettre de se sortir d'affaire?

M. Calla : C'est une question à laquelle tout le monde veut avoir la réponse, ce que je comprends. Je ne sais pas quel serait le montant, et je vous dirais que l'important, ce n'est pas le montant, mais plutôt l'activité économique qui en découle.

C'est une chose de faire des investissements là où il n'y a aucune activité économique, aucune croissance dans l'économie, aucune augmentation dans les recettes fiscales et tout simplement des paiements aux programmes et services. C'en est toute une autre que d'investir dans une économie en développement. Selon moi, si la valeur qui est créée par cet investissement est plus importante que le montant investi, et cela de façon significative, alors le montant réel qui est investi n'est pas aussi important; mais ce sont des milliards.

Le sénateur Watt : Harold, c'est un plaisir de vous revoir et de vous accueillir tous les deux.

Il semble que nous avons un vrai défi devant nous. Harold, vous êtes très actif pour trouver des solutions qui feront progresser les choses peu à peu. Je partage votre sentiment de vouloir progresser plus vite parce qu'on devrait examiner la question non seulement d'une perspective autochtone mais aussi d'une perspective canadienne lorsqu'on examine l'économie.

I always believed, for a number of years since I've been involved in the corporate structure and now the governing structure, that we have to make a positive move in terms of trying to lift people up and into the field of economic opportunities just like everybody else. This is long overdue.

My question is related more to whether we know exactly what we have and what we don't have. Have we done enough evaluation, inventory, in terms of what we need to do individually, as groups and as communities? That's one area. The other area is, what do we want the government to do? How can the Government of Canada help us? I was much encouraged by the fact that you mentioned that the provincial governments also have to be taken into consideration. It's timely, and I don't think we have done that sufficiently with First Nations. I have a small amount of experience dealing with the two levels of government trying to sit down and negotiate something that would be meaningful for the future, not only for Aboriginal groups and the Inuit but also for Canada as a whole. We have been quite successful in that field. I'm sure you have followed that over the years.

If we are looking for a magic solution, we're not going to find it. There is no such thing as a magic solution in this field. The question we have to ask ourselves is, what kind of legislative pace do we want to imprint in the form of law that the government would have to follow from year to year? We have many years coming, and we will not be able to find a solution immediately. Perhaps we could begin to complete the inventory and put the package together, including what the government has to do. Maybe we need a working group for that purpose.

If that becomes an opportunity, would you be prepared to head that working group? That would have an influence on the general public of Canada, the corporate structure, industries, including mining and oil companies, et cetera, in dealing with two levels of government at the same time. We need to try to sit down and negotiate a package that one day, hopefully, becomes a reality for our people to rely on when they seek capital for a project. Could you elaborate on this?

Mr. Calla: Thank you, senator. They're all very appropriate questions that need to be considered.

If I can characterize the one thing that government needs to do, it is to empower First Nations government and individuals. If program solutions as wards of the government were going to be successful, they would have been that long before now. It now appears that the Supreme Court of Canada has suggested that we should be a contributing factor to the mainstream economy in this country.

Let's seize that opportunity and empower. Let's be prepared to move beyond the status quo in the thinking of where First Nations belong in this country, from those that have existed. Many of them developed prior to many of the Supreme Court decisions over the last 20 years. Aboriginal rights and title need to

Pendant les nombreuses années que j'ai passées dans le monde de l'entreprise, avant de faire partie du gouvernement, j'ai toujours cru que nous devons adopter des mesures positives afin d'aider ces gens-là et de leur fournir des occasions économiques comme tous les autres. Il est grand temps de le faire.

Je me demande par contre si nous savons exactement ce que nous avons et ce que nous n'avons pas. Est-ce que nous avons suffisamment évalué les inventaires pour savoir ce que nous devons faire au niveau individuel, au niveau des groupes et au niveau des communautés? C'est un élément. Reste à savoir ce que nous voulons que le gouvernement fasse? Comment le gouvernement du Canada peut-il nous aider? J'ai trouvé encourageant que vous parliez aussi de la nécessité d'associer les gouvernements provinciaux. C'est opportun et je ne crois pas que nous l'ayons fait suffisamment avec les Premières Nations. J'ai un peu d'expérience des deux niveaux de gouvernement qui s'assoient et qui essaient de négocier quelque chose qui serait signifiant pour l'avenir, non seulement pour les groupes autochtones et les Inuits, mais aussi pour le Canada tout entier. Nous avons connu pas mal de succès dans le domaine. Je suis certain que vous l'avez suivi au cours des années.

Si nous cherchons une solution magique, nous ne la trouverons pas. La solution magique n'existe pas dans ce domaine. Nous devons nous poser la question de savoir à quel rythme législatif le gouvernement devrait avancer d'une année à l'autre. Les années passent et nous ne pourrions pas trouver de solution immédiate. Nous pourrions peut-être commencer l'inventaire, en colliger les résultats et voir ce que le gouvernement a à faire. Peut-être qu'il nous faut un groupe de travail pour atteindre cet objectif.

Si cette occasion se présente, seriez-vous prêt à être le chef de ce groupe de travail? Le groupe aurait une influence sur le grand public, le monde des affaires, l'industrie, y compris les sociétés minières et pétrolières, entre autres, et il faudrait traiter avec les deux niveaux de gouvernement en même temps. Nous devons essayer de nous asseoir et de négocier une série de mesures qui, on l'espère, deviendrait un jour réalité pour nos peuples en quête de capitaux pour financer un projet. Pourriez-vous élaborer à ce sujet?

M. Calla : Merci, sénateur. Ce sont toutes des questions très pertinentes qu'il faut examiner.

Je dirais que ce que le gouvernement doit faire avant tout, c'est de donner au gouvernement et aux citoyens des Premières Nations le pouvoir d'agir. Si les solutions de programme de tutelle gouvernementale allaient réussir, elles l'auraient fait il y a longtemps. Il semble maintenant que la Cour suprême du Canada a suggéré que nous devrions être un facteur contributif à l'économie générale de ce pays.

Profitons de cette occasion et donnons le pouvoir d'agir. Soyons prêts à aller au-delà du statu quo en pensant à la place des Premières Nations dans ce pays, de celles qui ont existé. Beaucoup d'entre elles se sont développées bien avant les décisions prises par la Cour suprême ces 20 dernières années. Il faut défendre les

be embraced. The attempt to extinguish them needs to be abandoned by federal and provincial and local governments. By embracing Aboriginal rights and title, we will then be in a position where we can all collectively benefit.

Today, we're seeing that industry, represented by international money, is frightened and confused at the inability of Canada and First Nations communities in this country to come to an agreement and understanding on how to proceed. The consequence will be that all Canadians will suffer as a result of that.

You have this emerging perspective internationally and within First Nation communities about what their title interest means. We need to sit down and figure that out, but not to do it, respectfully, necessarily through programs. Our communities are not going to be any different than others.

Some communities may not be in a position where, in the foreseeable future, they will be able to develop an economy that supports themselves. They need to be supported. We should not be, as I heard yesterday, eighth in the world with First Nations at sixty-third in the standard of living. That gap needs to be eliminated. We need to address those issues.

I think that empowering First Nations, embracing the concept of Aboriginal rights and title, looking at policies that are not based upon extinguishment, that are based on inclusion and supporting the development of an entrepreneurial class within our First Nations communities are all important. Continuing to support education is absolutely critical. Taking advantages to create partnerships with the private sector that allow for skills transfer to occur at a much expedited rate I think is very important to do. Those are what I see as investments that need to be made.

I also appreciate that you can't bring everyone together who is not ready, because they don't see opportunity. I think it takes time. In some cases, it's taken us a couple of years of dialogue with a First Nation community before they become a client with the First Nations Financial Management Board, but once they're there, they're committed to the process. We have to provide that opportunity.

You need to understand that there is a benefit to going down a certain path, and we have to create the incentives to move beyond the status quo for First Nations. That's how I would consider needing to do it.

I think these are business concerns. If you go into the communities, there isn't a community that I've been to that doesn't talk about the desire for employment, the ability to provide for their families, to house their families and to do those things that the average Canadian takes for granted. I think we have to give them hope that they can actually achieve that.

droits et les titres des Autochtones. Les gouvernements fédéral et provinciaux et les administrations locales doivent cesser d'essayer de les éteindre. En acceptant les droits et les titres des Autochtones, nous serons en mesure d'en profiter tous collectivement.

Aujourd'hui, nous voyons que l'industrie, représentée par de l'argent de l'étranger, est désorientée par le fait que le Canada et les communautés des Premières Nations dans ce pays n'arrivent pas à s'entendre sur la façon de procéder. Par conséquent, tous les Canadiens en souffriront.

Une perspective émerge à l'international et dans les communautés de Premières Nations au sujet de ce que veut dire leur intérêt pour les titres. Nous devons nous pencher sur cela, mais ne pas nécessairement le faire, je le dis avec respect, par l'entremise de programmes. Nos communautés ne sont pas différentes des autres.

Il se peut que certaines communautés ne soient pas capables, dans un avenir proche, de développer une économie qui subviendra à leurs besoins. Elles ont besoin de soutien. Nous ne devrions pas être, comme je l'ai entendu dire hier, au huitième rang dans le monde pour ce qui est du niveau de vie, alors que les Premières Nations se trouvent au 63^e rang. Cet écart doit être éliminé. Nous devons nous attaquer à ces enjeux.

Je pense que c'est important de donner le pouvoir d'agir aux Premières Nations, d'accepter le concept des droits et des titres des Autochtones, d'examiner des politiques qui ne soient pas fondées sur l'extinction, mais sur l'intégration, et d'appuyer le développement d'une classe d'entrepreneurs dans nos communautés de Premières Nations. Un appui continu pour l'éducation est absolument essentiel. Je pense que c'est très important de créer avec le secteur privé des partenariats qui permettent le transfert de compétences à un rythme beaucoup plus accéléré. Ce sont les investissements qu'il faut faire à mon avis.

Je comprends aussi qu'on ne puisse pas rassembler celles qui ne sont pas prêtes parce qu'elles ne voient pas d'occasions. Je pense que cela prend un certain temps. Dans certains cas, cela nous a pris deux ans de dialogue avec une communauté de Premières Nations avant qu'elle ne devienne cliente du Conseil de gestion financière des Premières Nations, mais une fois qu'elle l'est devenue, elle s'engage dans le processus. Nous devons offrir cette possibilité.

Il faut comprendre qu'il y a un avantage à prendre une certaine voie, et nous devons trouver des encouragements à dépasser le statu quo pour les Premières Nations. C'est comme cela que je proposerais de procéder.

Je pense que ce sont des préoccupations commerciales. Il n'y a pas une seule communauté que j'ai visitée où je n'ai pas constaté le désir d'avoir un emploi, de pouvoir subvenir aux besoins de la famille, de loger la famille et de faire tout ce que le Canadien moyen tient pour acquis. Je pense que nous devons leur donner l'espoir qu'ils peuvent vraiment réaliser cela. Leur donner le

Empowering them as a government is one of the best things we can do to try to achieve that objective, which does not mean that we shouldn't understand what it's going to take. To that point, I agree with you.

You don't need to unearth a whole bunch of data. You don't need to start from scratch. When we did our illustrated project, we went out and just gathered data that was out in the public domain. We didn't research it all. It was already out there.

There are a number of things that we can do, and certainly we're prepared to help in any way we can, senator.

Senator Watt: Actually, in a sense, just following the comment that you're making, this is a comment from me also, we have been empowered — bits and pieces of recognition of rights and things of that nature. I guess what has not been empowered to our people is definition of those rights, and I think you are stepping into those areas. It's going to require a group of people, financial specialists who have the expertise in that field and probably some lawyers also, to hash it out. I think it's time now for us to acknowledge the fact that we have to do something. As you said, it's very well known what's going to happen if we don't do anything.

The Acting Chair: Maybe just on that, I can try and sum up a little bit what we've heard so far. Mr. Calla, you talked about a lot of things, but my sense is that a framework needs to be developed, at least as a starting point, where no matter where you are in the 630 First Nations, no matter where you are on the continuum of development, you can move through a framework that you and your organization have helped to establish around financial governance and financial management.

You've said a number of things, and I've been trying to place them so we can maybe get a sense of that framework. I heard you talk about really a planning exercise that needs to happen in the beginning and an assessment exercise that not only talks about opportunities, as you clearly said, but also confronts some of the brutal truth about where they are now and how they got there, just to get it out of the way, if nothing else. Out of that initial assessment and planning exercise would come some kind of a plan that would address the deficits that we've all talked about but would also look to address the opportunities.

Would you say that's kind of where, to Senator Enverga's point, all of the successful ones have gained momentum, through something like that? I'll tell you I am thinking of the one place where the councillors all came together in what they described as a completely dysfunctional community and looked in the mirror first and said, "We've got to figure out what our problems are, and then we're going to assess, and we've got to act on those.

pouvoir d'agir comme gouvernement est une des meilleures choses que nous puissions faire afin d'essayer de réaliser cet objectif, ce qui ne veut pas dire que nous ne devrions pas comprendre ce que cela va nécessiter. Sur ce point, je suis d'accord avec vous.

Il n'est pas nécessaire de trouver des masses de données. On n'est pas obligé de repartir à zéro. Lorsque nous avons réalisé notre projet donné en exemple, nous avons tout simplement recueilli des données qui étaient déjà dans le domaine public. Nous n'avons pas vraiment fait de recherche. Les données étaient déjà toutes disponibles.

Il y a plusieurs choses que nous pouvons faire, et nous sommes prêts à aider au meilleur de nos capacités, sénateur.

Le sénateur Watt : En fait, d'une certaine façon, pour revenir à ce que vous venez de dire, et je partage vos propos, on nous a donné plus de pouvoirs — grâce à la reconnaissance de nos droits ici et là, et à ce genre de choses. Je suppose que nos peuples n'ont pas compris ce que ces droits représentent, et que vous êtes en train de parer à cette lacune. Il faudra faire appel à un certain nombre de personnes, dont des experts financiers qui connaissent le domaine, et probablement aussi à des avocats, pour travailler sur les détails. Il est temps de reconnaître qu'il faut passer à l'action. Comme vous l'avez dit, on sait tous ce qui va arriver si rien n'est fait.

Le président suppléant : Sur ce, je vais essayer de résumer ce que nous avons entendu jusqu'à maintenant. Monsieur Calla, vous avez parlé de plusieurs choses, mais j'ai l'impression que nous avons besoin d'un cadre qui servirait au moins comme point de départ. Ainsi, quelle que soit la situation de l'une des 630 Premières Nations, son stade de développement, elle peut suivre les étapes du cadre, qui aura été établi par vous et par votre organisation, et qui porte sur la gouvernance et la gestion financière.

Vous avez parlé de plusieurs choses, et j'ai tenté de les mettre en contexte pour qu'on puisse mieux comprendre ce cadre. D'après ce que j'ai compris de vos propos, vous avez décrit un exemple de planification qui serait faite au début du processus, et un exercice d'évaluation qui n'aborderait pas seulement les possibilités, comme vous l'avez clairement dit, mais qui confronterait aussi la dure vérité sur la situation actuelle de certaines Premières Nations et ce qui l'a causée. Il est important de parler de ces choses, si ce n'est que pour les aérer. Après l'exercice initial d'évaluation et de planification, on travaillerait sur un plan qui aiderait à maîtriser les déficits dont nous avons parlé et à trouver de nouvelles possibilités.

Diriez-vous que cette approche — comme le sénateur Enverga l'a affirmé — a fonctionné dans le passé et s'est répandue? Je pense à l'exemple d'une collectivité où tous les conseillers ont admis que leur communauté était complètement dysfonctionnelle. Ils se sont regardés dans le miroir et ont décidé d'identifier leurs problèmes, d'évaluer leur situation et de passer à l'action. De plus, ils ont cerné les possibilités qui s'offraient à leur collectivité et ont

We're going to assess our opportunities and move forward." It's a thriving community now, but it took them many years to go there.

Step one is this exercise of planning and envisioning what could be, which is also something you challenged us on. What do we want it to look like in 20 years? I think, on all sides, that's the way out of this. That's how the Marshall Plan got developed after the Second World War. Everything was in complete disarray, and they had to decide. We can't start looking at where we are today. We have to figure out where we want to be and then work backwards, because it's too overwhelming today to try and figure it out today.

Once that's complete, then there's a readiness exercise where the things that you need to do in order to execute this, just the way you need to orient yourselves and organize yourselves, come into play, and then a certification process, which is where you come into play. Am I on the right track here?

Mr. Calla: Absolutely, because we have seen that those communities that have come through the system have done exactly what you've said, but the key part of it is that they see opportunity. They see a way out.

The Acting Chair: Yes.

Mr. Calla: Until you can see a way out, you don't know what to do.

The Acting Chair: Right. From there, then, once you've done the certification, there's a financing process. We have to recognize that your organization right now is really getting to the financing process. There's a very small number of First Nations that qualify on their own dime for financing and that have enough revenue to actually on their own-source revenue finance themselves. What would that number be right now?

Mr. Calla: Well, senator, we have over 160 First Nations who are scheduled to the act right now. We're getting about 15 or so every time the Governor-in-Council adds names to the list. If I were to use this as a measure, I think that upwards of 200 to 300 First Nations in this country, if they chose to, in a limited form, could participate in what we're doing today.

What we're seeing, which is a very encouraging sign, is a number of communities today who acknowledge that they may not have the financial performance readiness to be able to borrow today, but they're going through the system to get certified so that two or three years from now they might. I think that's a very encouraging sign, senator.

The Acting Chair: I'm sorry to hog the time here, colleagues. I think this is important.

If we said, though, that when we look at the financing and the capacity that those First Nations have to borrow to address what they want and need from that initial vision, how many First Nations can actually today self-finance themselves, to actualize

pris des mesures pour aller de l'avant. Aujourd'hui, cette communauté est en plein essor, mais ce n'est pas arrivé du jour au lendemain.

La première étape consiste à faire des plans en vue d'un avenir meilleur — c'est aussi le défi que vous nous avez lancé. Dans quel genre de communauté voulons-nous vivre dans 20 ans? Pour tous ceux qui sont concernés, c'est la seule façon de s'en sortir. C'est comme cela qu'on a développé le plan Marshall après la Seconde Guerre mondiale. Tout avait été détruit et il fallait prendre des décisions. On ne peut pas se servir d'aujourd'hui comme point de départ. On doit commencer avec l'objectif, puis avancer à reculons, car la situation est trop difficile aujourd'hui et on s'y perdrait.

Une fois cela terminé, il faudrait entreprendre un exercice de préparation afin d'identifier ce qu'il faut faire pour vous orienter et vous organiser, suivi d'un processus de certification, dont vous seriez responsable. Suis-je sur la bonne voie?

M. Calla : Absolument, puisque ces communautés qui ont traversé le système, comme nous l'avons vu, ont procédé précisément de cette façon, mais l'aspect clé dans tout cela, c'est qu'elles y voient des opportunités. Elles y voient une issue.

Le président suppléant : Oui.

M. Calla : Jusqu'à ce qu'on puisse voir cette issue, on ne sait pas comment procéder.

Le président suppléant : Tout à fait. Donc, une fois la certification terminée, il faut passer au processus de financement. Rares sont les Premières Nations qui ont suffisamment de ressources pour pouvoir s'autofinancer. Combien y en aurait-il à l'heure actuelle?

M. Calla : Eh bien, sénateur, plus de 160 Premières Nations sont visées par cette loi à l'heure actuelle. Nous en recevons une quinzaine chaque fois que le gouverneur en conseil rajoute des noms à la liste. Si je m'en servais comme mesure, je dirais qu'entre 200 et 300 Premières Nations au pays pourraient participer à ce que nous faisons aujourd'hui, de façon limitée, si elles choisissaient de le faire.

Ce que nous constatons, et c'est très encourageant, c'est que plusieurs communautés reconnaissent qu'elles n'ont peut-être pas les moyens financiers de pouvoir emprunter aujourd'hui, mais qu'en se faisant certifier par le système, d'ici deux ou trois ans elles pourront peut-être se le permettre. Sénateur, j'estime que c'est très bon signe.

Le président suppléant : Je suis désolé d'accaparer le micro, chers collègues. D'après moi, c'est important.

Si par contre, nous examinons le financement et la capacité d'emprunter de ces Premières Nations afin d'aborder leurs besoins découlant de cette vision initiale, combien d'entre elles pourraient s'autofinancer dès maintenant, afin de réaliser cette

the vision, versus how many you think have a portion and how many have none of the revenues that they need? That's what I'm asking. Without some help, some formula that provides a layer of help in the financing, what portion can actually self-actualize 100 per cent themselves?

Mr. Calla: I doubt there is a First Nation in the country that can meet its full needs without some support.

The Acting Chair: If we look at this framework, in this financing process, this is where there needs to be a confluence of the resources as they exist in the 630, from almost 100 per cent to zero, to be able to finance their needs and their opportunities. That kind of needs to come together and recognize not only where those First Nations are in today's context, but also needs to have some provision for what might happen in the future. We talked about resource sharing and all of those kinds of things. So there needs to be something that says this is the reality today for financing needs. But there may be a better reality in the future, and that has to be put into the formula. Then the final phase, obviously, is to execute over many years, and hopefully over not too many generations, to see all of that come to pass.

I would be interested to know, in all of those levels, where you see in each one of those areas that your organization could make the contribution.

Mr. Calla: Well, I think that we support the decision at a political level to make change. That's the first thing. A band council needs to make a decision to request to be scheduled under the act because it has looked at the opportunities of the First Nations Fiscal Management Act with the three institutions and sees a role for them in their future. That's the first thing that happens. I think that where we then play a role is we start to develop the concepts of planning in good financial management. We like to refer to our systems as moving from personality-based to process-based decision-making models, in terms of how you manage your affairs. As a requirement, we talk about planning, budgeting, good financial management, conflict of interest and independence. These are all the kinds of concepts that we bring into a good financial management system that are present. So that in of itself starts to develop some concepts that have applications outside of just financial management. They become good business practices.

Some of the communities that we're dealing with want to use our certification, not just for the band's affairs, but also for the entities that the bands own. It grows. It's a concept of saying that we want to be able to respond to your membership's request for an understanding of how we're managing the affairs of the nation, both at the band level and at the corporate level. I believe that that's where we make a significant contribution, because in order to move forward, the political leadership must have the confidence of the membership, and ultimately that's where we have to go.

vision, combien d'entre elles en auraient une partie et combien n'auraient aucun des revenus nécessaires? Voilà ce que je vous demande. Sans une aide quelconque, une formule pour fournir un certain financement, combien d'entre elles y arriveraient à elles seules à 100 p. 100?

M. Calla : Je doute fort qu'il existe une Première Nation capable de subvenir à tous ses besoins sans obtenir de l'aide.

Le président suppléant : Si nous regardons ce cadre, et ce processus de financement, c'est là qu'il faudrait intégrer les ressources telles qu'elles existent dans les 630 communautés, allant de presque 100 p. 100 à zéro, afin qu'elles puissent subvenir à leurs besoins et financer leurs propres opportunités. Il faut trouver un moyen d'y arriver et de reconnaître non seulement le contexte actuel de ces Premières Nations, tout en prévoyant les besoins futurs. Nous avons parlé du partage des ressources et de ce genre d'approche. Il faudrait donc indiquer d'une façon quelconque qu'il s'agit de la réalité actuelle en matière des besoins de financement. Cependant, il y aurait peut-être à l'avenir une réalité plus rose, dont il faudrait tenir compte dans cette formule. Puis la dernière phase, évidemment, serait l'exécution sur plusieurs années, et, nous l'espérons, cela ne comportera pas trop de générations, pour que tout cela se concrétise.

J'aimerais savoir, dans tous ces cas, où votre organisme pourrait apporter sa contribution.

M. Calla : Je crois que nous soutenons la décision politique d'apporter des changements. Cela, c'est la première chose. Un conseil de bande doit prendre la décision de demander à être inscrit en vertu de la loi s'il s'est penché sur les occasions proposées par la Loi sur la gestion financière des premières nations avec les trois institutions et a vu un rôle pour lui à l'avenir. C'est la première étape. Ensuite, nous intervenons pour élaborer des plans en vue d'une bonne gestion financière. Nous aimons bien dire que notre système privilégie un modèle de prise de décision axé sur le processus plutôt que sur la personnalité quand il est question de la gestion des affaires. Une des exigences est qu'on parle de planification, de préparation de budgets, de bonne gestion financière, de conflits d'intérêts et d'indépendance. C'est le genre de concepts qu'on introduit dans le système de bonne gestion financière existant. Tout cela commence déjà à esquisser des concepts dont l'utilité va au-delà de la seule gestion financière. Ces concepts font aussi d'excellentes pratiques commerciales.

Certaines des collectivités avec lesquelles nous travaillons veulent utiliser notre certification non seulement pour les affaires de la bande, mais aussi dans le cas des entités que possède la bande. Cela fleurit. L'idée, c'est de dire que nous répondons à la demande des membres de comprendre comment nous gérons les affaires de la nation, autant au niveau de la bande qu'au niveau de l'entreprise. Je crois que c'est là que nous en faisons le plus, car pour pouvoir aller de l'avant, le leadership politique doit avoir la confiance de ses membres, et en fin de compte, c'est un peu là où nous nous dirigeons.

Senator Raine: Thank you very much. Many of my questions have already been elaborated on. We obviously need in our country the support of the people of Canada, and the political will to make this major change. This is kind of like unlocking the door and setting people free to have what Canada is all about — opportunity and harnessing your own energy to do things. I'm wondering what the role of our committee can be in making recommendations towards that. How do we get Canada behind this idea of First Nations moving forward? There are still a lot of people out there who don't understand what's happening.

Mr. Calla: There are tough questions today. I think, first of all, we need to have people understand that Aboriginal rights and title are alive. They exist. They are continuing to be defined. Then if we don't engage in that conversation that results in agreements, we're going to continue to have decisions coming out of the Supreme Court. Is that what we want?

I think the other thing that Canadians might benefit from understanding is the contribution that Aboriginal communities can make culturally and internationally. Our stewardship of our traditional territories needs to be incorporated into the way we do business. I think the economic contributions that we can make by our engagement are to the benefit of all Canadians. As I probably said before this committee, I would rather see us contribute to the gross national product than the gross national expenditure on a net basis. That benefits Canadians. Canadians might benefit from having a greater appreciation of that, and this committee might be in a position to better describe that.

The Acting Chair: Well said. The why and the how are what we need to focus on.

Senator Beyak: Thank you very much, Mr. Calla. I agree with you that this is a non-partisan issue. Governments of many stripes, over decades, haven't been able to get it right. The status quo is not working. We've heard from chiefs about the numbers that live on and off reserve and that there is no total of the funding across the country. I'm wondering what your thoughts are about a national referendum of individuals — not the 634 chiefs and band councils and all the folks here in the Ottawa bubble but the actual individuals living on the reserves. Where do you want to live? And to Senator Greene's questions, how do you want to live? How do we preserve your traditions and splendour and yet take part in this modern world? Has anyone considered that?

Secondly, a national audit of the federal, provincial, municipal resources, treaties — all the wealth and money that is going in, but that is either not adequate or not properly managed. No one has been able to tell us the total across Canada or the number of natives on reserve or off reserve. How many children under 16 are in school, on reserve or off reserve? Our report says it all: a

La sénatrice Raine : Merci beaucoup. Bon nombre de mes questions ont déjà trouvé réponses. Nous avons évidemment besoin du soutien du peuple canadien, et d'une volonté politique pour apporter un changement aussi important. C'est un peu comme débarrer la porte et donner aux gens la liberté d'avoir ce qui définit le Canada — une chance, et de se fier à ses propres forces pour accomplir des choses. Je me demande quel pourrait être le rôle de notre comité dans l'élaboration de recommandations à cet effet. Comment pouvons-nous convaincre le Canada de soutenir l'idée de faire avancer les Premières Nations? Il existe encore plein de gens qui ne comprennent pas ce qui se passe.

M. Calla : Vos questions sont très pointues aujourd'hui. Je crois, d'abord, que les gens doivent comprendre que les droits et les titres des Autochtones sont encore bien vivants. Ils existent. Ils continuent d'être définis. Si nous ne mettons pas notre grain de sel dans ces conversations qui mènent à une entente, nous allons devoir continuer à nous tourner vers des décisions rendues par la Cour suprême. Est-ce bien ce que nous voulons?

L'autre chose qui serait utile de comprendre est la contribution culturelle et internationale que peuvent avoir les collectivités autochtones. Notre intendance de nos terres traditionnelles doit faire partie intégrante de notre façon de faire. Je crois que les contributions économiques que nous pourrions apporter par notre participation seraient à l'avantage de tous les Canadiens. Comme je l'ai probablement déjà dit devant ce comité, je préférerais nous voir contribuer plus au produit intérieur brut qu'à la dépense nationale brute. Cela bénéficierait à tous les gens du pays. Le peuple canadien pourrait tirer profit d'une meilleure appréciation de tout cela, et ce comité serait bien placé pour mieux leur décrire l'état des choses.

Le président suppléant : Bien dit. C'est sur le pourquoi et le comment que nous devons nous concentrer.

La sénatrice Beyak : Merci beaucoup, monsieur Calla. Je suis d'accord avec vous. C'est une question non partisane. Au fil des décennies, les gouvernements de différentes allégeances se sont succédé, sans pouvoir apporter de solutions. Le statu quo ne fonctionne pas. Les chefs parlent du nombre de personnes qui vivent dans les réserves et hors réserves, ainsi que de l'absence d'un total pour le financement partout au pays. Que penseriez-vous d'un référendum national des personnes — pas des 634 chefs, conseils de bandes et personnel ici à Ottawa dans la bulle, mais des personnes mêmes vivant dans les réserves? On pourrait ainsi leur demander où elles veulent vivre et comment, pour reprendre les questions de la sénatrice Greene; leur demander comment préserver leurs traditions, leur splendeur, tout en participant au monde moderne. Quelqu'un a-t-il envisagé une telle possibilité?

Deuxièmement, il faudrait un audit national des ressources et des traités au niveau fédéral, provincial, municipal : toute la richesse et l'argent allant à la question est, soit inadéquat, soit incorrectement géré. Personne n'a été en mesure de nous donner un total pour le Canada ni un chiffre pour le nombre d'Autochtones dans les réserves ou hors des réserves. Combien

contradictory statement right at the start that there is a large infrastructure deficit of First Nations infrastructure, and yet we can't quantify it.

I think do we need those two things — the national referendum and the national audit — so we know where to start, similar to what Senator Tannas was saying earlier. Thank you.

Mr. Calla: As I look back at it, at contact we got frozen in time. We got put on Indian reserves. Our rights were defined. We were not allowed to evolve. We were not allowed to participate in the economy. I recall laws in Saskatchewan, not picking on them necessarily, but the fact is that in Saskatchewan, an Indian farmer couldn't sell his crops to anybody but an Indian. So we were not allowed to participate in the economy. We were not allowed to evolve as governments.

In effect, perception of Aboriginal rights and title got frozen on what the non-Aboriginal public felt our rights were at contact, which is, I think, not an appropriate consideration of Aboriginal people. The fact is that we have been marginalized, and we're going to have to evolve. Had we been allowed to evolve then, we might have national Aboriginal governance today. Rather than view it as another burdensome level of government, I think we need to encourage it to evolve. As an example, when the First Nations Summit was created in British Columbia, I wanted to look at it as another legislature where we could all come together, and I would hope one day we might find ourselves in that position.

We have national and provincial political organizations, but we're in a position where they're not empowered. We have this entity called a "band," which was created by the Indian agent in the reserve allocation process. We weren't bands. We were nations before, but nations got dismantled into Indian bands. There is an impetus to recreate that nation setting, and that has to be encouraged. Certainly, Aboriginal people need to find their voice. If we want to talk about some dialogue and how we might be able to do that, it would be a worthy exercise because we are very divided because we're starting from different places — self-governing treaty, modern-day treaty and unceded lands. We're a mixed bag. Some of our communities are territories. It's a complicated issue that much brighter minds than mine have to solve.

At the end of the day, it will come down to a willingness to move. Whether we like it or not, until we solve the fiscal financial implications of change, it will be difficult for anyone to move forward. I strongly believe that a national table on fiscal relations should be supported and created again.

d'enfants de moins de 16 ans y a-t-il à l'école, dans les réserves ou hors des réserves? Notre rapport l'indique clairement : il débute par une constatation contradictoire, comme quoi il y a un grand déficit dans l'infrastructure autochtone, mais comme quoi nous ne pouvons pas le quantifier.

Je pense que ces deux choses sont nécessaires : le référendum national et l'audit national. Ainsi, nous saurons d'où nous partons, comme le disait le sénateur Tannas plus tôt. Merci.

M. Calla : Quand j'y repense, je me dis que nous avons été immobilisés dans le temps au moment de la prise de contact. On nous a mis dans des réserves indiennes. On a défini nos droits. On ne nous a pas permis d'évoluer. On ne nous a pas permis de participer à l'économie. Je me souviens de lois en Saskatchewan, pas pour m'attaquer à ma province particulièrement, selon lesquelles, en Saskatchewan, un agriculteur indien pouvait vendre sa récolte uniquement à un autre Indien. On ne nous permettait pas de participer à l'économie. On ne nous permettait pas d'évoluer en tant que gouvernement.

En fait, la perception des droits et titres ancestraux a été immobilisée dans le temps, figée à l'acceptation de nos droits par la population non autochtone au moment du contact. Selon moi, ce n'est pas une façon appropriée de considérer les peuples autochtones. Le fait est que nous avons été marginalisés et qu'il va nous falloir évoluer. Si on nous avait permis d'évoluer alors, nous aurions peut-être une gouvernance autochtone aujourd'hui. Au lieu d'y voir un autre palier gouvernemental encombrant, je pense qu'il faut encourager l'évolution. Ainsi, quand on a créé en Colombie-Britannique le Sommet des Premières Nations, je voulais y voir une autre assemblée législative où nous pouvions tous nous réunir. J'espère qu'un jour ce sera le cas.

Nous avons des organisations politiques, nationales et provinciales, mais nous sommes dans une situation où elles ne sont pas habilitées. Nous avons une entité qualifiée de « bande », créée par l'agent des Indiens dans le cadre du processus d'attribution des réserves. Nous n'étions pas des bandes; autrefois, nous étions des nations. Mais les nations ont été démantelées en bandes indiennes. Il existe une vague de fonds poussant au rétablissement d'un cadre national; il convient de l'encourager. En tout cas, il faut que les peuples autochtones trouvent leur voix. Parler de dialogue et de la façon d'y parvenir serait un exercice utile, vu que nous partons de points de départ très différents : Premières Nations autonomes, signataires d'un traité, traité moderne et terres non cédées. Il y a un peu de tout. Certaines de nos communautés sont des territoires. C'est un problème épineux que devront résoudre des gens bien plus brillants que moi.

Au final, tout dépendra de la volonté de progresser. Qu'on le veuille ou non, il sera difficile pour quiconque de progresser jusqu'à ce l'on règle les conséquences financières du changement. Je crois fermement qu'une concertation nationale sur les relations financières devrait être créée et appuyée de nouveau.

Senator Moore: This is supplemental to your question, chair, with regard to which nations are on better financial footing than others and could self-finance. I think that's what I was trying to get at earlier, but you put it more accurately.

Mr. Calla, you said there are none. I don't know if I can accept that. We visited Westbank First Nation, and we visited the First Nation of Osoyoos, which certainly has good financial management, good assets and ongoing revenues. I think they could qualify to be self-generating in terms of revenue. As you said earlier, everyone needs something. There are other First Nations like them, and I would put Membertou in Nova Scotia in that category. There are some that could self-finance, and they have demonstrated it. Do you have any comment on that?

Mr. Calla: Well, as I understood the original question, senator, it was whether there is a First Nation in this country that could fully meet its needs. The emphasis was on "fully." My response was that there is not one because I would almost guarantee that every one of those communities you mentioned would have a housing wait list or an infrastructure program that is on hold. Yes, some are very successful, and they access capital from the commercial mainstream and the First Nations Finance Authority. Each of those communities you mentioned does that. I agree that they are successful and manage themselves well, but we still have an inability to respond to all the needs. We still have an inability to access capital in the same way that others do, which impedes our ability to fully meet our needs. My response was based on the concept of fully meeting the need.

The Acting Chair: That was an excellent discussion. I thank everyone very much for participating.

We'll go now to John Kiedrowski of Compliance Strategy Group to carry on the discussion. Mr. Kiedrowski, do you want to kick things off?

John Kiedrowski, President, Compliance Strategy Group: Do you want me to focus on the capacity questions and move to the trust fund later? Would that suffice?

The Acting Chair: Why don't you address both up front?

Mr. Kiedrowski: I can do that.

Good morning, senators, and thank you for having me back to talk about the challenges of housing and infrastructure in First Nations. First, I'll focus on the issues of capacity and suggestions for the committee to consider, and then I'll and get some thoughts on the housing trust fund.

Le sénateur Moore : J'ai une question qui s'appuie sur la vôtre, monsieur le président, et qui porte sur les nations qui sont en meilleure posture financière que les autres et qui peuvent s'autofinancer. C'est ce que j'essayais de dire un peu plus tôt, mais vous l'avez dit plus éloquemment.

Monsieur Calla, vous avez dit qu'il n'y en a pas. Je ne sais pas si je puis accepter cette réponse. Nous avons rendu visite à la Première Nation de Westbank et à la Première Nation Osoyoos, qui fait preuve de saine gestion financière, de bons avoirs et des revenus stables. Je crois que l'on peut dire que ce sont des Premières Nations qui génèrent leurs revenus. Comme vous l'avez dit un peu plus tôt, tout le monde a besoin de quelque chose. Il y a d'autres Premières Nations comme celles que j'ai citées et j'inclus dans ce groupe la Première Nation de Membertou de la Nouvelle-Écosse. Il y en a qui peuvent s'autofinancer et qui en ont fait la preuve. Qu'en pensez-vous?

M. Calla : Bien, sénateur, j'ai compris de la question initiale que vous vouliez savoir s'il y avait une Première Nation au Canada qui pouvait répondre complètement à ses besoins. L'accent était sur le mot « complètement ». Ma réponse à cette question était non, car je suis pratiquement certain que toutes ces communautés que vous avez mentionnées ont une liste d'attente pour des logements ou un programme d'infrastructure qui est en suspens. Oui, certaines connaissent beaucoup de succès et ont accès à des capitaux provenant du marché commercial et de l'administration financière des Premières Nations. Toutes les communautés que vous avez mentionnées agissent ainsi. Je conviens qu'elles ont du succès et qu'elles sont bien gérées, mais nous n'arrivons toujours pas à répondre à tous les besoins. Il est impossible pour nous d'accéder aux capitaux comme d'autres, ce qui nous empêche de répondre pleinement à nos besoins. Ma réponse était fondée sur une pleine réponse aux besoins.

Le président suppléant : C'était une excellente discussion. Merci beaucoup à tous d'y avoir participé.

Nous allons maintenant passer à John Kiedrowski du Compliance Strategy Group pour poursuivre la discussion. Monsieur Kiedrowski, voulez-vous lancer le bal?

John Kiedrowski, président, Compliance Strategy Group : Voulez-vous que je me concentre sur les questions liées à la capacité en premier lieu, puis ensuite sur le fonds en fidéicommissé? Cela vous conviendrait-il?

Le président intérimaire : Pourriez-vous parler des deux sujets dès le début?

M. Kiedrowski : Je peux faire cela.

Bonjour sénateurs, merci de m'inviter de nouveau pour aborder les défis en matière de logement et d'infrastructure chez les Premières Nations. Dans un premier temps, je parlerai des questions liées à la capacité et je soumettrai au comité des suggestions pour sa considération, puis je parlerai du fonds en fidéicommissé du logement.

One of the problems I've always had since I've been involved in First Nations is the word "capacity," which means different things to different people. A level of frustration has been expressed, I believe, among senators trying to understand what "capacity" means. I will throw out a definition and, based on that, try to move forward.

I've always viewed "capacity" as the ability of First Nations people, organizations and communities as a whole to manage their own affairs successfully. The capacitive element, as I understood it, is a process whereby First Nations people, organizations and communities as a whole strengthen, create, adopt and maintain capacity over time.

I'm going to work with that broader concept and introduce something the committee may want to consider: the development of a capacity development results framework. Over the years, everyone has talked about the influx of substantial amount of money for capacity development. As alluded to, it becomes a question of accountability and performance based upon those monies going to First Nations. It has always been a concern of mine. I'm concerned for most people who receive these funds. My suggestion for the committee to consider is to develop some type of capacity development results framework whereby funds under capacity framework being funneled into communities or groups have a result outcome-based performance. I believe that doesn't really exist wholeheartedly on many of the capacity funds going forward.

As part of this, capacity involves two streams. One stream would be resources, which could be from the private sector — development of investors, oil and gas revenues — or infrastructure monies from government. The key to capacity is that the community has to have ownership. If the community does not have ownership moving forward, you can pour all the monies into those projects, but they'll not move forward.

Senator Moore: Is that ownership of the land?

Mr. Kiedrowski: Ownership of a project. For those projects, in my case it would be housing or infrastructure projects moving forward, there is a need for ownership and efficient use of those dollars and project resources. To do that, it has to come with a change in management. As we're trying to figure out today in our conversation, what percentage of those communities have changed management — have the capacity to move forward with leadership to provide the type of direction such that other First Nations can say, "I like that direction. How can we do same thing?" Under some type of capacity framework, we could try to identify those.

Depuis que j'ai commencé à m'impliquer auprès des Premières Nations, le mot « capacité » m'a toujours posé problème, puisque c'est un mot qui a différentes significations chez différentes personnes. Je crois qu'on a perçu une certaine frustration chez les sénateurs qui essaient de comprendre ce que le mot « capacité » signifie. Je vais vous suggérer une définition pour faire progresser la discussion.

J'ai toujours défini la « capacité » comme étant la compétence des peuples, des organismes et des communautés des Premières Nations à gérer adéquatement leurs propres activités. Cet élément, d'après ma compréhension, est en fait un processus en vertu duquel les peuples, les organismes et les communautés des Premières Nations créent, adoptent entretiennent et renforcent leur capacité au fil du temps.

Je vais me fonder sur ce concept un peu plus vaste et ajouter un autre concept que le comité voudra peut-être prendre en considération : l'élaboration d'un cadre de résultats de renforcement des capacités. Depuis longtemps, tous les intervenants mentionnent l'apport de sommes substantielles pour le renforcement des capacités. Comme on l'a mentionné, quand ces fonds sont distribués aux Premières Nations, il y a toujours une question de reddition de comptes et de performance. C'est une question qui m'a toujours préoccupé. Je suis préoccupé pour les personnes qui reçoivent ces fonds. Je suggère au comité d'envisager l'élaboration d'un cadre de résultats de renforcement des capacités en vertu duquel les fonds distribués à ces communautés ou à ces groupes pour le renforcement des capacités ont un indice de performance fondé sur les résultats. Je ne crois pas que c'est quelque chose qui existe vraiment pour bien des fonds de renforcement des capacités.

Dans ce cadre, la capacité a deux composantes. D'abord, il y a les ressources, qui peuvent venir du secteur privé — développement par des investisseurs, revenus pétroliers et gaziers — ou des fonds d'infrastructure du gouvernement. La clé de la capacité est la responsabilité des collectivités. Si la collectivité n'est pas le maître d'œuvre, on peut investir l'argent dans les projets, mais ils n'iront pas de l'avant.

Le sénateur Moore : Vous parlez de la responsabilité du territoire?

M. Kiedrowski : La responsabilité d'un projet. Pour ces projets, dans mon cas, il s'agit de projets de logement ou d'infrastructure à venir, il y a un besoin de responsabilité et d'utilisation efficace de l'argent et des ressources accordés au projet. Pour y arriver, il faut un changement de gestion. On se demande, comme c'est le cadre de notre discussion, quel pourcentage de ces collectivités ont changé de gestion — ont la capacité d'aller de l'avant avec du leadership qui offre une orientation qui puisse faire dire à d'autres Premières Nations : « Cette orientation me plaît. Pouvons-nous faire de même »? Avec un certain cadre de capacités, nous pourrions trouver ces collectivités.

I believe that doesn't really exist. Everyone is haphazardly moving money toward capacities with no general framework. The frustration happens because we don't know what is successful. We don't have the figures or understand how it's working. Yes, we have case studies. We have illustrations that show this is working, but under a more succinct capacity results framework, we'd better understand that type of information.

On further discussions on capacity for housing and infrastructure, monies and capacities have been invested. We know it's directed to chiefs and councils, band administrators and a number of different areas. I find that the big gap in capacity is in technical support and advice for councils, contractors and others involved in these projects.

In most cases, chiefs and councils are left to their own capacity to understand the technical requirements on building a house to infrastructure. The capacity just does not exist, and each one is left to their own resources to try to determine this. If you look at it, there is no organization that provides this technical advice on capacity and infrastructure. We have the financial administration and people that provide that type of direction, but when it comes to the infrastructure and the project sides of housing and infrastructure, it does not exist at all.

A lot of those communities are hiring third-party engineers, and we know that these engineers, in conversation with them, are also left struggling to understand land entitlement issues and governance issues, and it really becomes a quagmire to try to get through these infrastructure projects.

As part of that framework, I'm also suggesting we need to consider basically a total quality management framework for construction and infrastructure projects. Under this total quality management framework, we can provide technical advice, technical specifications and technical direction to First Nations to help them move forward on these projects. Rather than relying upon a contractor to make his own contract and say to First Nations, "Please sign this contract that has only 30 days," we could have directions to many of these First Nation to help them get through and understand these building projects, because many of them do not have project management capacity.

We know, for example, that Prince Albert Grand Council has been moving forward, and they are working on behalf a lot of their communities. Their engineering department works with them to take on that capacity, which I think is a very good model. That's really an exception to the rule, and it doesn't happen across Canada.

While we pour in all these monies and all this capacity building, we lose a lot of monies because of mismanagement. There is no risk understanding. We need some type of quality management framework.

Je crois que cela n'existe pas vraiment. Tout le monde investit dans les capacités à l'aveuglette, sans cadre général. La frustration découle du fait que nous ne savons pas ce qui fonctionne. Nous n'avons pas de données et ne comprenons pas le fonctionnement. Oui, nous avons des études de cas. Nous avons des exemples de réussite, mais avec un cadre de résultats restreint, il vaudrait mieux comprendre ce type d'information.

Pour revenir aux discussions sur la capacité en matière de logement et d'infrastructure, des fonds et des capacités ont été investis. Nous savons qu'ils s'adressent aux chefs, aux conseils, aux administrateurs de bande et à certains domaines différents. Je crois qu'en matière de capacité, il y a d'importantes lacunes à l'égard du soutien et des conseils techniques à l'intention des conseils, des entrepreneurs et des autres intervenants dans ces projets.

Dans la plupart des cas, les chefs et les conseils sont laissés à leurs propres moyens pour comprendre les exigences techniques de construction d'une maison ou d'une infrastructure. La capacité n'existe tout simplement pas, et chacun est laissé à ses propres ressources. Aucun organisme n'offre ces conseils techniques en matière de capacité et d'infrastructure. Nous avons l'administration financière et les gens qui offrent ce type d'orientation, mais lorsqu'il est question d'infrastructure et de la gestion de projets de logement et d'infrastructure, il n'y a pas de capacité.

Nombre de ces collectivités embauchent des ingénieurs d'une tierce partie, et nous savons pour avoir parlé à ces ingénieurs qu'ils ont aussi de la difficulté à comprendre les questions de droits fonciers et de gouvernance, et que c'est vraiment tout un bourbier de mener à bien ces projets d'infrastructure.

J'estime aussi que nous devons examiner la possibilité d'avoir un cadre de gestion de la qualité d'ensemble pour les projets de construction et d'infrastructure. En vertu de ce cadre de gestion de la qualité d'ensemble, nous pouvons fournir des conseils techniques, des spécifications techniques et des instructions techniques aux Premières Nations pour les aider à faire avancer ces projets. Au lieu d'avoir à se fier à un entrepreneur qui fait signer un contrat de 30 jours aux Premières Nations, nous pourrions avoir une orientation à l'intention de nombreuses Premières Nations pour les aider à comprendre ces projets de construction, parce que nombre d'entre elles n'ont aucune capacité de gestion de projet.

Vous savez, par exemple, que le Grand conseil de Prince Albert va de l'avant et travaille au nom de nombreuses collectivités. Le département d'ingénierie travaille avec elles à l'acquisition de cette capacité, qui selon moi est un très bon modèle. C'est une exception à la règle, et une chose qui ne se fait pas partout au Canada.

Bien que nous injectons tout cet argent dans le renforcement des capacités, nous perdons beaucoup d'argent en raison de la mauvaise gestion. Il n'y a aucune compréhension du risque. Nous avons besoin d'un cadre de gestion de la qualité.

The other gap that seems to exist is contractors. It's funny, because when you talk to communities, they hire these contractors and there's no capacity to build and make sure that these contractors are basically meeting certification qualifications that are compatible with off reserve. While HRSDC has a number of programs and projects that are geared for contractors, we found that there is a major gap when it comes to First Nations.

We also find there is a gap that when people hire off-reserve contractors that are qualified, they seem to basically lose the sense of responsibility and commitment when they go on reserve because there is nobody watching over them to the same capacity. So those are some of the challenges in terms of capacity.

If we go back to how to address these issues of capacity results frameworks and total quality management, I'm suggesting a need of an organization. I have been working with the First Nations National Building Officers Association, FNNBOA, as a possible group that could maybe take on the broader capacity to do infrastructure projects and to help with housing projects and ensure that they're being implemented properly and that the risks are being minimized for First Nations. Right now, it just does not exist.

Those are my few comments for capacity. I'll switch over to the First Nations Market Housing Fund and concerns in terms of mandates. If you had the housing fund come forward, they would probably be best to answer some of the concerns raised by the Senate committee. The views I am providing are from my understanding and talking with communities.

I think a valid question has been raised, and the reason I think it's such a valid question is that when it was implemented in 2008, they had \$300 million of credit enhancements to move forward to create a housing trust fund, to create home ownership in First Nations. Here we are in 2015 and, with the numbers of, for example, creating over 1,000 home ownerships and some estimates and projections of up to 10,000 home ownerships in First Nations, my understanding is that to date we have approximately 55 homes that have been created on a \$300 million fund from 2008. Of that 55, approximately 20 or so are rental units. It becomes a political question. Is that value for money, and can that money serve better elsewhere?

When you look at the housing trust fund that they have funding to move towards capacity and provide capacity to First Nations, if you don't buy into the housing fund framework, it's unclear whether or not you get capacity monies to help to move if you have other housing issues. I believe their capacity monies support the housing trust fund but, if you have capacity issues, such as, for example, building a building permit system that will not lead to housing trust fund but may lead to some type of relationship to banks to provide homes, I'm not sure if they would

Les entrepreneurs semblent constituer une autre lacune. C'est étrange, parce que lorsqu'on parle aux collectivités, elles embauchent ces entrepreneurs pour qu'il n'y ait pas de capacité à créer et vérifient que ces entrepreneurs répondent aux exigences de certification en vigueur à l'extérieur des réserves. Bien que RHDCC ait un certain nombre de programmes et de projets qui s'adressent aux entrepreneurs, nous sommes d'avis qu'il y a d'importantes lacunes lorsqu'il est question des Premières Nations.

À notre avis, les entrepreneurs embauchés à l'extérieur des réserves qui sont qualifiés semblent perdre tout sens des responsabilités et d'engagement lorsqu'ils travaillent dans les réserves parce que personne ne les surveille d'aussi près. Voilà donc certains des défis en matière de capacité.

Si on revient à la question du cadre de capacités et de résultats et de la gestion de la qualité d'ensemble, je dirais qu'il nous faudrait pouvoir compter sur un organisme. J'ai travaillé avec l'Association nationale des agents du bâtiment des Premières Nations (ANABPN), qui pourrait jouer un rôle plus vaste en matière de projets d'infrastructure et aider aux projets de logements pour veiller à ce qu'ils soient mis en œuvre adéquatement et à ce que les risques soient minimisés pour les Premières Nations. Actuellement, ce rôle n'existe pas.

Voilà donc mes quelques commentaires pour ce qui est de la capacité. Je vais maintenant passer au Fonds d'aide au logement du marché pour les Premières Nations et aux préoccupations relativement au mandat. Si les représentants du Fonds d'aide au logement témoignaient, ils seraient probablement mieux placés pour réagir à certaines des préoccupations soulevées par le comité du Sénat. Les points de vue exprimés découlent de ma compréhension de la situation et de mes discussions avec les collectivités.

Je crois qu'une question valable a été soulevée, et il s'agit selon moi d'une question valable parce que lors de la mise en œuvre en 2008, on avait 300 millions de dollars de plus en crédits pour créer une fiducie de logement, pour créer la propriété en matière de logement chez les Premières Nations. Nous voilà en 2015, et si j'ai bien compris, à ce jour, 55 maisons ont été construites avec le fonds de 300 millions de dollars de 2008, même si on avait parlé de créer 1 000 propriétés avec des estimations et des projections allant jusqu'à 10 000 propriétés chez les Premières Nations. Des 55 propriétés, une vingtaine sont des unités de location. La question devient politique. Est-ce qu'on en a pour notre argent, ou vaudrait-il mieux dépenser l'argent ailleurs?

Le Fonds fiduciaire pour le logement vise la création de la capacité des Premières Nations. Si on n'adhère pas au cadre de financement du logement, on n'est pas sûr de pouvoir obtenir de l'argent pour d'autres questions de logement. Je crois que les sommes consacrées à la capacité soutiennent le Fonds fiduciaire du logement mais, si on a des difficultés de capacité comme, par exemple, mettre sur pied un système de permis de construction qui ne mènera pas à un fonds fiduciaire de logement mais qui pourrait mener à d'autres types de relations avec les banques pour offrir du

fund those. To my understanding, the capacity funds that the trust fund has, which is a few million dollars, is for their purposes only and not used to the greater good.

The third component on the capacity is getting access to those funds. I know that they have a very stringent program to qualify people and, as part of the qualifications, individuals had to have errors and omissions insurance in order to get project money. For example, Keith Maracle, whom you met earlier, would have to purchase errors and omissions insurance, which would cost him probably about \$10,000, to go out and do some capacity work, for which he might be paid about \$5,000 or \$6,000, but that was a stringent requirement in order to meet the qualifications. If you had the capacity, for example, in any other organizations, that requirement for insurance would not be there, making it more accessible, and people could provide capacity to the communities. The funding base on the capacity development funds is, from my view, very restrictive.

That's sort of a quick overview so we can get opened up for discussions.

The Acting Chair: I'll kick off here. If I heard you, you would not declare a success on 55 houses, \$300 million over six years, and there has been a fairly broad consensus amongst witnesses, and a surprise amongst all of us, that no one with a straight face can declare that successful.

Mr. Kiedrowski: I agree. That is not a successful program.

The Acting Chair: The other thing that you just mentioned is that even in the capacity development side of things, the way it's currently structured, it's not able to make a contribution in that area either. Is that fair to say?

Mr. Kiedrowski: Good comment. I would agree with that. Their capacity fund is for their mandate, and if you don't buy into that mandate, it's hard to get the capacity monies or to free up the monies.

The Acting Chair: Mr. Calla, you wanted to chip in?

Mr. Calla: Thank you. I will acknowledge I was on the board of CMHC when the fund was established, so I will speak to it from a variety of perspectives.

The first perspective, though, as the chair of the First Nations Financial Management Board, is that we have worked very well with the First Nations Market Housing Fund to support the capacity development needs, to develop financial administration laws, financial performance and financial management systems. We partnered with them on many different occasions, and many of the challenges that the fund is facing are as a result of this deficit that many communities find themselves in. It's an example of a program that I think should not be discounted out of hand

logement, je ne sais pas si le financement serait accordé. Si j'ai bien compris, les fonds consacrés à la capacité au titre du fonds fiduciaire, soit quelques millions de dollars, ne visent que les fins énoncées et non pas le bien commun.

La troisième composante de la capacité est l'accès à ces fonds. Je sais que les conditions d'admissibilité sont très sévères. Pour se qualifier, les gens doivent entre autres souscrire à une assurance contre les erreurs et les omissions. Par exemple, Keith Maracle, que vous avez rencontré plus tôt, aurait à souscrire à une telle assurance, ce qui lui coûterait probablement 10 000 \$, pour effectuer du travail de création de capacité, pour lequel il obtiendra une rémunération d'environ 5 000 \$ ou 6 000 \$. Voilà donc le genre de critères sévères qu'il faut remplir. Pour cette capacité dans n'importe quel autre organisme, l'exigence d'assurance ne serait pas imposée, ce qui ferait en sorte que la capacité serait plus accessible aux collectivités. La base de financement pour les fonds de développement de la capacité est à mon avis très restrictive.

Voilà un bref aperçu afin que nous puissions entamer une discussion.

Le président suppléant : Je vais débiter. Si je vous ai bien compris, vous ne diriez pas que 55 maisons et 300 millions de dollars sur 6 ans constituent un succès et il y a eu pas mal de consensus parmi les témoins et nous avons été surpris que personne ne pouvait nous dire sans sourciller qu'il s'agissait d'une réussite.

M. Kiedrowski : Je suis d'accord. Ce n'est pas un programme fructueux.

Le président suppléant : Vous avez aussi mentionné que même du côté du renforcement des capacités, la façon dont c'est structuré actuellement fait en sorte que le programme n'apporte pas une contribution valable dans ce secteur non plus. Ai-je raison de dire cela?

M. Kiedrowski : Excellente observation. Je serais d'accord avec ce que vous dites. Le fonds de renforcement des capacités correspond au mandat et si vous n'acceptez pas ce mandat, il est difficile d'obtenir l'argent nécessaire ou de libérer des fonds.

Le président suppléant : Monsieur Calla, vous voulez intervenir?

M. Calla : Merci. J'aimerais signaler que je faisais partie du conseil d'administration de la Société canadienne d'hypothèques et de logement lorsque le fonds a été établi. Je vais donc vous le présenter de divers points de vue.

Je dirai tout d'abord qu'en tant que président du Conseil de gestion financière des Premières Nations, le conseil a dû collaborer de très près avec les responsables du Fonds d'aide au logement du marché pour les Premières Nations pour raffermir les capacités, mettre sur pied des lois d'administration financière, et élaborer des systèmes de rendement et de gestion financiers. Nous nous sommes réunis avec les responsables à diverses occasions et bon nombre des défis relevés par le fonds résultent du déficit dans lequel se trouvent de nombreuses collectivités. C'est l'exemple

but maybe was started ahead of its time because of circumstances. It has made some significant contributions to some of our clients in getting them through our system.

We have become a proxy for some of their financial requirements as we have with other bodies that have funding. As an example, we are a proxy for the readiness assessment for the Department of Aboriginal Affairs. So there's a lot of benefit that we see coming from that.

The Acting Chair: I wonder if they would have imagined that that would be one of the success stories, when they were first started. In other words, was that part of the original mandate, or has that been a bit of an ad hoc —

Mr. Calla: No. I think it arose as a consequence of the fact that this was a loan program and not a grant program. So you needed to have some good financial management, and we came into being and we've been there. I would just like to share that.

I think the other challenge that the fund and housing generally have met is that as a consequence of the significant deficit in infrastructure, many projects haven't been able to proceed because there aren't water and sewer in the ground.

I think as you look at the First Nations Market Housing Fund, I would look at its mandate and what it can contribute to as being a limiting factor, and how you might want to remove that.

The Acting Chair: So would you suggest maybe repurposing that fund to focus on what we've talked about in the framework, this planning exercise of saying what have we got? What do we need? What are all the elements that we need in order to move forward to allow that fund in its capacity development mandate to fund some of that work?

Mr. Calla: We look at the \$300 million that the First Nations Market Housing Fund has. We look at the money that the government has on an annual basis, and you look at securitizing those. The amount of money that could be raised is significant, but the challenge is this: Where is the cash flow per debt service going to come from? You can raise the money, but how are you going to pay for it?

I think those are some of the issues that arise. But I agree that that the purposes of the fund, the mandate that it has, where it can contribute — it would not be inappropriate for that to be re-examined in light of the fact that it's been 10 or 15 years.

A large number of First Nations are looking at the program, but again because it's not a grant program and it needs cash flow to support it, if you don't have cash flow in the communities, how do you respond to it? I think that is the challenge.

d'un programme qu'on ne devrait pas, je pense, rejeter du revers de la main et qui est peut-être en avance sur son temps en raison des circonstances actuelles. Il a apporté des contributions importantes à certains de nos clients en les aidant à passer à travers les étapes de notre système.

Nous sommes devenus un mandataire pour certains de leurs besoins financiers comme nous l'avons été auprès d'autres établissements de financement. À titre d'exemple, nous agissons à titre de mandataire pour l'évaluation de la préparation au nom du ministère des Affaires autochtones. À nos yeux cela représente de nombreux avantages.

Le président suppléant : Je me demande si les responsables auraient imaginé que cela pourrait devenir une des histoires de réussite lorsqu'ils ont mis le programme sur pied. En d'autres mots, cela faisait-il partie du mandat initial ou bien les choses se sont-elles développées sans planification...

M. Calla : Non. Je pense que c'est venu du fait qu'il s'agissait d'un programme de prêt et non d'un programme de subvention. Il faut donc avoir une bonne gestion financière; nous avons vu le jour et nous avons contribué. Voilà ce dont je voulais vous parler.

Je pense que le fonds et les initiatives de logement ont aussi dû faire face au fait qu'en raison d'un déficit important en matière d'infrastructure, de nombreux projets n'ont pas pu aller de l'avant parce qu'il n'y a ni aqueduc ni système d'égouts sur le terrain.

Je pense que si on examine le Fonds d'aide au logement du marché pour les Premières Nations, il faudrait examiner son mandat et voir comment il a pu agir comme facteur limitatif pour voir comment ce facteur pourrait être éliminé.

Le président suppléant : Vous proposez donc de recentrer le fonds afin de mettre l'accent sur ce dont on a parlé dans le cadre de travail, c'est-à-dire cet exercice de planification qui consiste à déterminer ce que nous avons? Ce dont nous avons besoin? Quels sont les éléments dont nous aurons besoin pour aller de l'avant afin que le fonds puisse mener à bien son mandat de développement et financer certains des projets?

M. Calla : Nous examinons les 300 millions de dollars dont dispose le Fonds d'aide au logement du marché pour les Premières Nations. Nous examinons l'argent dont dispose le gouvernement annuellement et vous cherchez à faire la titrisation de ces montants. Les montants qui pourraient être générés sont considérables mais le défi est celui-ci : d'où proviendront les mouvements de trésorerie du service de la dette? On peut lever des fonds, mais comment faire pour les rembourser?

Voilà certains des problèmes auxquels on doit faire face. Mais je suis d'accord pour dire que les objectifs du fonds, son mandat et la façon dont il peut contribuer — il serait opportun de réexaminer cela à la lumière du fait que 10 ou 15 années se sont écoulées.

Un grand nombre de Premières Nations se tournent vers le programme, mais encore une fois, puisque ce n'est pas un programme de subvention et qu'il nécessite un mouvement de trésorerie pour l'appuyer, si les collectivités n'ont pas de

I would offer that contribution, the fact that you need to have all this infrastructure built underneath it. Again, that infrastructure that's being talked about supports economic development, and equally. So the ability for this fund to recognize that would be a significant contributor to modernizing its purposes.

Senator Moore: Mr. Kiedrowski, regarding the \$300 million trust fund resulting in 55 houses being built, is there any money left in that fund?

Mr. Kiedrowski: Again, that's a question for them — or maybe even Harold might be able to answer — because there's an interest on the \$300 million that they carry over each year, I believe.

Is that right, Harold?

Yes. So there are monies still through the interest that's evolving through the \$300 million on the fund.

Senator Moore: So the \$300 million is put in a trust and used to build houses. Whatever is there keeps generating interest revenues.

Mr. Kiedrowski: That's right.

Senator Moore: So was the fund also available to provide for the construction of the infrastructure that would be needed to build a house?

Mr. Kiedrowski: Again, that's a question for the trust, but I believe that's not the case. If a First Nation wants to move forward and enter into an agreement with the trust fund, before that happens, they would have to have that infrastructure in place.

Senator Moore: They would have to have the infrastructure in place.

Mr. Kiedrowski: That's right. Would their funds be used to build that infrastructure? I believe that's not the case. They may pay for some preliminary projects to consultants to do some of the work, but the actual investment wouldn't be coming from the fund. I think that is the challenge.

Senator Moore: Mr. Calla, would you know how much is left in that fund roughly?

Mr. Calla: The fund is invested, senator, so whatever the capital value is as of today, I don't know. I know the concept was that the income that was earned from some of that would be allowed to support capacity development, and I think it was up to 50 per cent of the interest.

Senator Moore: Could that be used for infrastructure —

Mr. Calla: No, for capacity development.

mouvement de trésorerie ou de liquidités comment donc peuvent-elles se prévaloir du programme? Je pense que c'est là que repose le défi.

J'offrirais cette contribution, le fait que toute cette infrastructure doit être construite dans le sol. C'est cette infrastructure dont on parle qui stimule le développement économique et l'égalité. Si le fonds pouvait reconnaître cela, cela contribuerait grandement à moderniser ses objectifs.

Le sénateur Moore : Monsieur Kiedrowski, pour ce qui est du fonds en fiducie de 300 millions de dollars qui a permis de construire 55 maisons, reste-t-il de l'argent dans ce fonds?

M. Kiedrowski : C'est une question qu'il faudra leur poser ou peut-être même que Harold serait en mesure de répondre parce qu'en fait les intérêts sur ces 300 millions de dollars sont reportés chaque année, à ce que je sache.

Est-ce exact Harold?

Oui. Le fonds de 300 millions de dollars génère des intérêts.

Le sénateur Moore : Ainsi ces 300 millions de dollars sont placés en fiducie et servent à la construction de maisons. La somme qui reste génère des intérêts et des revenus.

M. Kiedrowski : C'est exact.

Le sénateur Moore : Le fonds a-t-il pu servir à la construction de l'infrastructure nécessaire pour construire une maison?

M. Kiedrowski : C'est une question qu'il faut poser aux fiduciaires, mais je pense que ce n'est pas le cas. Si une Première Nation veut aller de l'avant et signer un accord avec le fonds en fiducie, il faut auparavant que l'infrastructure soit en place.

Le sénateur Moore : L'infrastructure devrait être existante?

M. Kiedrowski : C'est exact. Est-ce que les fonds serviraient à construire cette infrastructure? Je ne pense pas que ce soit le cas. Il se peut que l'argent paie certains projets préliminaires de consultation pour une partie du travail, mais leur véritable investissement pour ces travaux ne proviendrait pas du fonds. Et je pense que c'est ce qui est difficile à surmonter.

Le sénateur Moore : Monsieur Calla, pourriez-vous nous dire en gros combien il reste dans ce fonds?

M. Calla : Sénateur, le fonds est investi de sorte que je ne pourrai pas vous dire sa valeur immobilière à l'heure actuelle. Je sais que les revenus générés d'une partie de ce montant devaient servir à appuyer le renforcement de la capacité et je pense que cela s'élevait à 50 p. 100 des intérêts au maximum.

Le sénateur Moore : Est-ce que cela pourrait servir pour l'infrastructure...

M. Calla : Non, pour le renforcement des capacités.

Senator Moore: What's that?

Mr. Calla: My understanding is that none has been allowed to be used for infrastructure.

Senator Moore: So the 50 per cent could be used for planning the infrastructure that you need and where the houses are going to go, but not to build the infrastructure.

Mr. Calla: Right.

Mr. Kiedrowski: Again, it's under the Housing Act that this is being administered, and that's under CMHC, and CMHC is not involved in infrastructure. I believe that's the challenge.

Senator Moore: So this gets back to your remarks and those of Mr. Calla earlier today with regard to the need to access capital to create the capacity to build the houses that are needed.

Mr. Kiedrowski: That's correct.

Senator Beyak: Thank you both, gentlemen, for your expertise and your knowledge on these issues. You're both balanced in common sense and it's very much appreciated. We all have the goals to make things better, and how we get there is important, of course.

Mr. Kiedrowski, I wonder if you can answer the same questions I put to Mr. Calla. A national referendum, when I speak of that, I mean non-binding and more of an opinion poll to the actual individual First Nations. We don't know how many there really are. We don't know where they live. And speaking to capacity, what you spoke on, how can we build anything with that, the projects, when we don't know where people want to live? I thought we could ask them: Where do you want to live and how do you want to live? What would you think about that? Again, with the national audit, there are funds that come in from so many resources, whether it's casinos, natural resources, treaties, land claims, federal, provincial, municipal, own-source revenue — we don't even know the total. No one has been able to tell me the total funding and how many First Nations there are.

Mr. Kiedrowski: Thank you, senator. It's a good question and one that I know we work on when trying to determine housing infrastructure.

I think what's happening is that there are a number of silos of data collection in existence. For example, under their housing condition reports that are being submitted to CMHC, we know the number of occupants. We know the same data is being collected for AANDC. We know that, for example, my colleague Malcolm Smith when he was here talked about the insurance going out and collecting data. There are bits and pieces of data being collected, but the data is not being pooled together.

So somehow that information could be pulled together, and I believe there's supposed to be the First Nations Fiscal and Statistical Management Act that was supposed to pull in a lot of

Le sénateur Moore : Que dites-vous?

M. Calla : À ma connaissance, aucune somme n'a été autorisée pour des projets d'infrastructure.

Le sénateur Moore : Donc on pouvait utiliser 50 p. 100 du montant pour planifier l'infrastructure et déterminer où les maisons allaient être construites, mais non pas pour financer cette infrastructure.

M. Calla : Exact.

M. Kiedrowski : Encore une fois, c'est la Loi sur l'habitation qui donne le cadre d'exécution, et cette loi relève de la SCHL. Cet organisme n'a pas de rôle à jouer en infrastructure. Je crois que le problème est là.

Le sénateur Moore : D'où le besoin, et c'est ce que vous et M. Calla avez dit précédemment, d'obtenir du capital pour construire les logements nécessaires.

M. Kiedrowski : C'est exact.

La sénatrice Beyak : Messieurs, merci pour votre expertise et vos connaissances sur ces questions. Vous êtes tous les deux très sensés, et je vous en remercie. Nous avons tous pour objectif d'améliorer les choses, et la voie à suivre est bien entendu importante.

Monsieur Kiedrowski, j'aimerais que vous répondiez vous aussi à la question que j'ai posée à M. Calla. Par référendum national, j'entends un sondage non contraignant auprès des Premières Nations. Nous ne savons pas exactement combien elles sont. Nous ne savons pas où elles habitent. À propos de capacités, dont vous avez parlé, comment pouvons-nous construire et mener des projets sans savoir où la population souhaite habiter? Je me disais qu'on pourrait le leur demander. On pourrait leur demander où et comment elles souhaitent habiter. Qu'en pensez-vous? À la lumière de l'audit national, nous savons que les Premières Nations ont bien des sources de revenu : les casinos, les ressources naturelles, les traités, les revendications territoriales, le financement fédéral, provincial, municipal, sans compter leurs revenus autonomes. On n'arrive toutefois pas à en connaître le total. Personne n'a pu me dire le montant total que reçoivent les Premières Nations ni le nombre d'entre elles au Canada.

M. Kiedrowski : Merci, sénatrice. Nous examinons les besoins en logement, et c'est une question sur laquelle nous nous penchons.

Je ne crois pas que les données collectées soient mises en commun. À titre d'exemple, les rapports sur l'habitation qui sont présentés à la SCHL nous informent sur le nombre d'occupants. Nous savons qu'AADNC recueille ces mêmes données. Dans son témoignage, mon collègue Malcolm Smith nous a parlé des assurances et de la collecte de données. Ces données sont recueillies ici et là, mais elles ne sont pas mises en commun.

Ces informations pourraient être regroupées, et je crois que c'était le but de la Loi sur la gestion financière et statistique des premières nations. Je ne sais pas quel est l'état d'avancement des

this data. Again, to date, I don't know what's happened to that, but that was my understanding of the movement, which is to collect all this type of data, so that we could better understand policies and process.

These are the same questions that are being raised by First Nations themselves. So, yes, there's a need, and I believe it's a patchwork that's existing right now. Can it improve? Absolutely, and there's a need.

I know FNNBOA was suggesting that a lot of the data, in terms of houses and infrastructure, be funneled into at least one organization, so they could keep, manage, understand and analyze that data.

Senator Beyak: Thank you very much. That's very helpful.

Senator Enverga: Thank you again for the presentation.

I know we've been trying to build capacity. We're involved in giving them the capability and empowering the First Nations. However, it's just going around the fact that the main issue here is that there is some sort of a problem with regards to the Indian Act. If there's anything in the Indian Act that has to be changed and should be changed to be able to accomplish all these goals, do you know which one in particular? Do you know which one in particular we should focus on in the Indian Act that could help First Nations?

Mr. Kiedrowski: That's a very good question, and I'm not sure if I have the expertise to respond about which sections of the Indian Act we should focus on.

My own view is that when you tinker with any legislation, you don't really tinker; you go full force, and challenge and revamp, and revise and amend.

This is probably one of the pieces of legislation that needs a massive overhaul, so you can't just tinker with one section. That would be my view: You can't tinker with one point or one section.

The Acting Chair: Mr. Calla, you wanted to add something?

Mr. Calla: Thank you. There are other pieces of legislation: the First Nations Land Management Act; the First Nations Fiscal and Statistical Management Act, now the First Nations Fiscal Management Act, the First Nations Oil and Gas Monies Management Act. All of these pieces of legislation were optional pieces of legislation that allowed First Nations who were ready in certain areas to move out from under the Indian Act. So, on a sectorial basis, that's possible. A lot of it had to deal with economic development.

travaux, mais je pense bien que c'était l'objectif de cette loi, à savoir collecter toutes ces données pour que nous puissions mieux comprendre les politiques et processus en place.

Les Premières Nations soulèvent elles-mêmes ces questions. Le besoin se fait sentir, et je crois que notre approche actuelle est fragmentaire. Pouvons-nous l'améliorer? Absolument, et c'est nécessaire.

L'ANABPN proposait que les données sur le logement et l'infrastructure soient transmises à au moins une organisation de façon à les gérer, les comprendre et les analyser.

La sénatrice Beyak : Merci beaucoup. Votre réponse nous est très utile.

Le sénateur Enverga : Merci encore une fois pour votre exposé.

Nous essayons d'améliorer la capacité des Premières Nations. Nous avons un rôle à jouer pour qu'elles soient plus autonomes. Je crois toutefois que le problème, c'est la Loi sur les Indiens. À votre avis, quel aspect de la Loi sur les Indiens doit être changé ou pourrait être changé pour réaliser tous ces objectifs? Sur quel aspect de la Loi sur les Indiens faudrait-il se focaliser pour aider les Premières Nations?

M. Kiedrowski : C'est une très bonne question, et je ne suis pas certain d'avoir l'expertise voulue pour cerner les articles de la Loi sur les Indiens sur lesquels il faudrait se concentrer.

À mon avis, qui souhaite véritablement changer les choses ne doit pas faire dans la dentelle; il faut s'attaquer de front au problème, poser des questions, retaper, examiner et apporter des modifications.

La Loi sur les Indiens a probablement besoin d'être repensée de fond en comble. Peaufiner l'un des articles ne servira pas à grand-chose. C'est mon avis sur la question. On ne peut pas simplement modifier un aspect ou un article.

Le président suppléant : Monsieur Calla, vous vouliez ajouter quelque chose?

M. Calla : Merci. D'autres textes de loi sont dignes de mention : la Loi sur la gestion des terres des Premières Nations; la Loi sur la gestion financière et statistique des premières nations, qu'on appelle maintenant la Loi sur la gestion financière des premières nations, et la Loi sur la gestion du pétrole et du gaz et des fonds des Premières Nations. Ces lois facultatives permettaient aux Premières Nations de déroger à la Loi sur les Indiens dans certains domaines. À l'échelle sectorielle, c'est une possibilité. Ces lois portaient surtout sur le développement économique des Premières Nations.

There are also some moves afoot that see the administration of programs changing. In British Columbia, for instance, we have the First Nations Health Authority, which is now managing the health regime. So First Nations are aggregating into a collective and starting to manage. That's part of something that's happening.

Education is another area where some of that was happening, and I know there was an education bill. But in British Columbia, we've had this approach to managing our children's education for quite some time.

I think you can move by sector, but there are some elements that cannot, and those elements require modern-day treaties or modern-day self-government agreements. If you want to eliminate the Indian Act on a community-by-community basis, the approach you have to look at is moving them out of the Indian Act through modern-day self-government or treaty.

I think to get broader acceptance of that notion, this committee would be wise to look at the mandates that are currently in place to encourage those discussions and what they might need to be to accomplish them. Had we had these matters resolved, we wouldn't necessarily be in the dilemma we're in today around some of these major projects that we're having to deal with.

It's the question we all ask ourselves, senator, and I appreciate it being asked again, because eventually we're going to come to a better understanding of some approaches that we might be able to follow.

Senator Enverga: Yes, because I know we're going to be talking about a lot of this funding and support. I believe you're right that we have to make some renegotiations of this Indian Act, First Nation by First Nation.

Would you suggest that, too, Mr. Kiedrowski?

Mr. Kiedrowski: I wholeheartedly agree with Harold's view. Absolutely.

Senator Raine: I have a question just on the building codes, because we've talked about this off and on throughout the study. I want you to just refresh us on the role of the First Nation building officers organization, the First Nations National Building Officers Association. There seems to be reluctance from First Nations — even self-governing First Nations — to adopt a building code.

Are there any suggestions you can give us on how to move forward on that issue? Personally, I'm not sure a building code really makes a lot of difference. There weren't any building codes 150 years ago, and a lot of those houses are still standing and still beautiful. I'd like to hear what you think about it.

Mr. Kiedrowski: Let me just back up. In First Nation communities, the chief and council was called the authority having jurisdiction. That means they are responsible for the

L'administration des programmes change également. En Colombie-Britannique, par exemple, c'est l'Autorité sanitaire des Premières Nations qui gère le régime de santé. Les Premières Nations se réunissent en collectif et commencent à gérer eux-mêmes. C'est un changement qui se profile.

L'éducation est un autre domaine qui connaît ce type de changement. Je crois qu'un projet de loi a été déposé à cet effet, mais en Colombie-Britannique, nous gérons l'éducation de nos enfants selon cette méthode depuis déjà quelque temps.

On peut procéder par secteur, mais ce n'est pas possible pour certains éléments. Pour ceux-là, il faut des traités ou des ententes sur l'autonomie gouvernementale modernes. Pour procéder communauté par communauté à l'élimination de la Loi sur les Indiens, la démarche à envisager est celle de soustraire chacune d'elles à cette loi au moyen de traités ou d'ententes sur l'autonomie gouvernementale modernes.

Pour que cette notion obtienne une adhésion plus large, ce comité devrait se pencher sur les mandats en place à l'heure actuelle. Peut-être faudrait-il les modifier pour tenir les discussions que nous souhaitons avoir. Si ces questions étaient déjà résolues, nous n'aurions pas le dilemme qu'on connaît aujourd'hui sur ces grands projets.

C'est une question que nous nous posons tous, sénateur, et je vous remercie de l'avoir reposée. Au bout du compte, nous comprendrons mieux les diverses approches que nous pourrions suivre.

Le sénateur Enverga : Je sais que nous allons beaucoup parler de financement et d'appui. Je pense que vous avez raison de dire qu'il faudra renégocier la Loi sur les Indiens, Première Nation par Première Nation.

Monsieur Kiedrowski, êtes-vous du même avis?

M. Kiedrowski : Je suis tout à fait d'accord avec Harold. Absolument.

La sénatrice Raine : J'ai une question sur les codes de bâtiment, dont on a parlé à diverses reprises pendant notre étude. J'aimerais que vous nous rappeliez le rôle de l'Association nationale des agents du bâtiment des Premières Nations. Les Premières Nations — même celles qui s'autogouvernent — semblent hésiter à adopter un code du bâtiment.

Que faudrait-il faire, d'après vous, pour faire avancer ce dossier? À mon avis, un code du bâtiment ne changerait pas grand-chose. Il y a 150 ans, on n'avait pas de code du bâtiment et pourtant un grand nombre de ces maisons sont toujours belles. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. Kiedrowski : Permettez-moi de revenir en arrière. Dans les communautés des Premières Nations, le chef et le conseil sont les autorités habilitées. Ceci veut dire qu'elles sont responsables de la

construction in terms of building codes or in terms of any activities. They're responsible for building construction and the safety of people living in those communities.

Now, the problem that we're having is that, as communities have been moving forward and building houses, yes, some are building to building code standards; we have the First Nations National Building Officers Association inspectors inspecting as to code. But the problem that we're having is that, first of all, a lot of these homes are not being built to National Building Code standards, notwithstanding the comprehensive agreements between First Nations and CMHC or Aboriginal Affairs that say they have to be built to National Building Code standards.

Many are not meeting those standards for several reasons. Some contractors don't have the capacity for or understanding of how to build a home to the National Building Code. In other cases, they overbuild to National Building Code standards because they don't know. So there is an enormous waste going into these communities.

I remember looking at foundations that were being poured in townhouses in a community down east. They poured so much concrete into the foundation. It was for 10 units; you could have done 14 units. So rather than having one-foot footings, they were three-foot footings. The place would never fall down, but it was overbuilt, so there was a big expense there.

When homes are being built in communities, they're not meeting those codes. As a consequence, we see various things happen. We see a number of fire deaths. Fire deaths are the highest in First Nations communities, and a lot are the result of homes not having fire alarms, for example. They don't have fire-retardant building materials. They put after-market wood sources that aren't properly installed or not installed to certifications or to National Building Code certifications.

So basically while the chief and council are the authority having jurisdiction, those homes are being built. The homes not being built to National Building Code standards; in the study that we did, the life cycle of the home only lasts up to five years. So homes are basically being rebuilt after five years in many First Nations communities.

Yes, there's the question of overcrowding and the question of poverty and poverty relating to homes not being maintained, but generally a lot of the homes aren't meeting the life cycle of older homes.

I'll get back to your question: Do you need national building codes? A lot of the policies for First Nations move toward compatibility. You want the same equivalents that are taken up off or on reserve. It doesn't matter; you can go from on reserve to off reserve, you want the same capacity. You want to make sure the homes meet National Building Code standards.

construction, notamment, de s'assurer que toute activité de construction est conforme aux codes de la construction. Bref, elles sont responsables de la sécurité des immeubles et des gens qui y vivent.

Le problème, c'est qu'alors que les communautés construisent des maisons, certaines d'entre elles sont certes conformes aux normes, puisqu'il y a l'Association nationale des agents du bâtiment des Premières Nations. Le problème, c'est que d'abord, un grand nombre de ces maisons ne respectent pas les normes nationales de la construction, et cela, malgré les accords conclus entre les Premières Nations, la SCHL ou Affaires autochtones qui stipulent que toute construction doit être conforme aux normes nationales.

Les immeubles ne sont pas conformes pour diverses raisons. Certains entrepreneurs n'ont pas la capacité ou la compréhension voulue du code du bâtiment. Dans d'autres cas, ils dépassent les normes de la construction sans le savoir. Il y a un gaspillage énorme dans ces communautés.

Je me souviens des fondations de maisons en rangée que construisait une communauté dans l'est du pays. Ces fondations étaient bien trop importantes. Ils allaient construire 10 unités, mais le montant de ciment utilisé pour les fondations aurait pu suffire pour 14 unités. Au lieu de construire des fondations d'un pied d'épaisseur, elles faisaient trois pieds d'épaisseur. Ces maisons n'allaient certes jamais s'écrouler, mais elles étaient surconstruites, avec tout le gaspillage que cela suppose.

Ainsi, lorsque des maisons sont construites dans ces communautés, elles ne répondent pas aux normes. Comme conséquence, on constate des décès par incendie. En fait, les décès par incendie sont particulièrement élevés dans les communautés des Premières Nations, puisqu'un grand nombre des maisons ne sont pas dotées d'alarmes, et ne sont pas construites à l'aide de matériaux ignifuges. Par exemple, ils utilisent du bois recyclé qui est mal installé ou qui n'est pas conforme au Code national du bâtiment.

Ainsi, alors que le chef et le conseil sont les autorités habilitées, les maisons ne sont pas construites conformément aux normes du Code national du bâtiment. Nous avons d'ailleurs mené une étude sur ces maisons et avons constaté que le cycle de vie de ces maisons n'est que de cinq ans. Bref, les Premières Nations reconstruisent tous les cinq ans.

Oui, vous me direz qu'il y a un problème de surpeuplement de ces maisons, de la pauvreté, de la piètre maintenance de ces maisons, mais en général, ces maisons ne répondent tout simplement pas aux normes de cycle de vie des vieilles maisons.

Mais pour revenir à votre question : faut-il un code national du bâtiment? Un grand nombre de politiques des Premières Nations visent la compatibilité. C'est-à-dire que les normes doivent être équivalentes en réserve et hors réserve. Peu importe que l'on se trouve en réserve ou hors réserve, il faut retrouver les mêmes capacités, retrouver les mêmes taux de conformité au Code national du bâtiment.

So do you move and introduce legislation? We have been on this topic for about 10 years, and a lot of communities, by and large, still view homes to be the responsibility of CMHC and Indian and Northern Affairs, which is not the case because First Nations are the authority having jurisdiction. They are responsible for those homes.

You can move toward moral suasion, which we've been trying. You can move toward voluntary codes and make suggestions to move to codes, and some communities have done that, and there are some homes being built to code. Kamloops First Nation and Westbank First Nation — some fabulous homes are being built. They're being built mainly because some of those housing managers understand construction practices.

But because we have such a discrepancy across the country in terms of quality, safety, fire codes, and deaths and injuries, I would be a strong advocate for a piece of legislation for building codes and fire codes.

It also feeds into the argument of self-governance. There's debate about whether we need to take on ownership. They have the ownership. They are the authority having jurisdiction, so it's a beautiful model to move towards.

Now, I know some First Nations — of the 640, when I looked at the communities, probably about only a dozen passed bylaws to even adapt to existing building and fire codes. So a lot of the homes being built are not even built in accordance with their own governing structures, which is a problem, because if a home is not being built to National Building Code standard, an inspector cannot put a stop permit on it and say, "Stop building that home," which is not possible and doesn't happen.

The Acting Chair: Thank you. That's a sobering comment, on which we will begin to wrap up.

Thank you so much for being here today, gentlemen. I'd like to give you kind of a three-minute soapbox. As we go to the next phase of considering and developing our recommendations, what are the one or two things that you really want to impress upon us in terms of where you think we ought to be placing emphasis as far as recommendations go? If you've got something specific, we'd like to hear it in conclusion here.

We'll start with Mr. Calla.

Mr. Calla: I think we need to look at alternatives to the existing procurement models. I'm aware that in Atlantic Canada they're looking at an Atlantic Canada authority around water in a public-private partnership. We can't be afraid of the sticker shock of these things. We have to understand them. That model addresses many of the concerns raised here. How do you aggregate this? Aggregation is something that needs to be reflected upon.

Faut-il donc légiférer? Eh bien, on en parle depuis 10 ans, et un grand nombre de communautés continuent à considérer que la construction de logements est toujours la responsabilité de la SCHL, ou d'Affaires indiennes et du Nord, ce qui n'est absolument pas le cas, puisque ce sont en fait les Premières Nations qui ont compétence. Ce sont elles qui sont responsables de ces logis.

On pourrait également chercher à convaincre, ce que nous avons d'ailleurs essayé de faire. On peut proposer des codes du bâtiment volontaires, on peut les encourager à adopter ces codes, et certaines communautés l'ont déjà fait, avec des résultats très concrets. Par exemple, les Premières Nations de Kamloops et de Westbank sont en train de construire d'excellentes maisons. Et ceci parce que les gestionnaires du logement de ces Premières Nations comprennent les pratiques de construction.

Comme il y a un tel écart à l'échelle du pays au chapitre de la qualité, de la sécurité, des codes de sécurité d'incendie et des décès et blessures, je préconise une loi pour uniformiser les codes du bâtiment et de prévention des incendies.

C'est un autre argument en faveur de l'autonomie gouvernementale. Certains estiment que nous devrions prendre cela en charge. En fait, les Premières Nations ont déjà compétence en la matière; on a donc déjà un très bon modèle.

Je sais que certaines Premières Nations... Sur les 640 que j'ai examinées, il n'y en a probablement qu'une douzaine qui ont adopté des règlements visant l'adaptation des codes du bâtiment et de prévention des incendies. Par conséquent, on y bâtit souvent des maisons qui ne sont pas conformes aux structures de gouvernance des Premières Nations. C'est un problème, car il est impossible pour un inspecteur de stopper la construction d'un immeuble ne respectant pas les normes du Code national du bâtiment.

Le président suppléant : Merci. Sur cette remarque qui nous donne à réfléchir, nous concluons nos travaux.

Merci beaucoup d'être venus aujourd'hui, messieurs. Avant de terminer, je vous donne trois minutes. Nous amorcerons la prochaine étape de nos travaux, l'élaboration des recommandations. Selon vous, quelles sont les deux ou trois choses sur lesquelles nous devrions centrer nos recommandations? Pour conclure cette réunion, faites-nous des suggestions précises.

Commençons par M. Calla.

M. Calla : Je crois qu'il faut envisager d'autres modèles pour l'approvisionnement. Je sais que dans la région de l'Atlantique, on examine la possibilité de créer une administration du Canada atlantique pour l'eau dans le cadre de partenariats public-privé. Il ne faut pas craindre le choc causé par le coût de ces infrastructures. Il faut plutôt les comprendre. Ce modèle répond à bien des questions qui ont été soulevées ici. Pourrait-on faire des regroupements? C'est une idée à laquelle il faut réfléchir.

Obviously, access to capital and focusing on the economic opportunities that arise from successfully overcoming these obstacles should also, in my view, form part of your report so that people appreciate what could be.

Mr. Kiedrowski: To sum up, I would suggest that the Senate committee look at building codes, and I get back to Senator Greene Raine's comments. Building codes are only a portion of that. What evolves around building codes also evolves around procurement policies, technical services standards, capacity. It also evolves around housing conditions. If you move that towards infrastructure, the same practices apply in terms of procurement and policies. The emphasis, I would suggest, would be on recommending building codes and fire codes, but it has to come with that large capacity so that they would understand how to implement it properly.

The Acting Chair: Gentlemen, on behalf of everybody here, we thank you for your attendance today. You have been most helpful, which was why you were invited back in the first place. We really have appreciated your testimony today and prior, and you've helped us greatly. Thank you very much.

With that, we are adjourned.

(The committee adjourned.)

Bien entendu, l'accès aux capitaux et les perspectives économiques qui découlent des solutions à ces problèmes devraient aussi, selon moi, faire partie de votre rapport afin que tous comprennent bien les avantages.

M. Kiedrowski : En résumé, je suggère à votre comité d'examiner les codes du bâtiment, et cela me ramène aux commentaires de la sénatrice Greene Raine. Mais les codes du bâtiment ne sont qu'un élément. Il y a aussi tout ce qui entoure les codes du bâtiment, les politiques d'approvisionnement, les normes de services techniques, la capacité, et les conditions de logement. Les pratiques qui s'appliquent en infrastructure s'appliquent aussi en matière d'approvisionnement et de politique. Vous devriez mettre l'accent sur les codes du bâtiment et de prévention des incendies, qui devront toutefois s'accompagner d'une capacité suffisante afin que l'on comprenne bien comment les mettre en œuvre.

Le président suppléant : Messieurs, au nom de tous les membres du comité, je vous remercie de votre présence aujourd'hui. Vos témoignages nous ont été très utiles. C'est d'ailleurs pour cela que vous avez été invités. Vos témoignages d'aujourd'hui ont été, comme ceux que vous nous aviez présentés dans le passé, très utiles. Merci beaucoup.

Sur ce, la séance est levée.

(La séance est levée.)

WITNESSES

Tuesday, April 21, 2015

Macdonald-Laurier Institute:

Ken Coates, Senior Fellow in Aboriginal and Northern Canadian Issues (by video conference).

First Nations Tax Commission:

C.T. (Manny) Jules, Chief Commissioner.

Wednesday, April 22, 2015

All Nations Trust Company:

Paul Donald, Chief Executive Officer (by video conference).

The Usand Group:

Sean McCoshen, Chairman and Chief Executive Officer;

Erinn Mah, Chief Operating Officer.

Forrest Green RMC:

Murray Rowe, Jr., President.

Assembly of First Nations:

Richard Nerysoo, Member, Working Group on Natural Resources Development (by video conference).

Tuesday, May 5, 2015

First Nations Financial Management Board:

Harold Calla, Executive Chair.

Compliance Strategy Group:

John Kiedrowski, President.

TÉMOINS

Le mardi 21 avril 2015

Institut Macdonald-Laurier :

Ken Coates, collaborateur émérite dans les dossiers des Autochtones et du Nord canadien (par vidéoconférence).

Commission de la fiscalité des premières nations :

C.T. (Manny) Jules, commissaire en chef.

Le mercredi 22 avril 2015

All Nations Trust Company :

Paul Donald, chef de la direction (par vidéoconférence).

The Usand Group :

Sean McCoshen, président-directeur général;

Erinn Mah, chef des opérations.

Forrest Green RMC :

Murray Rowe fils, président.

Assemblée des Premières Nations :

Richard Nerysoo, membre, Groupe de travail sur le développement des ressources naturelles (par vidéoconférence).

Le mardi 5 mai 2015

Conseil de gestion financière des Premières nations :

Harold Calla, président du conseil d'administration.

Compliance Strategy Group :

John Kiedrowski, président.